STARFIX

LA LUNE DANS LE CANIVEAU
KINSKI-DEPARDIEU

48 HEURES
J'AURAI TA PEAU
DAR L'INVINCIBLE

N° 4 - MAI 83 - 15 F MENSUEL EN VENTE LE 20 DE CHAQUE MOIS

MAGAZINE CINEMA-VIDEO DE L'AVENTURE, DU FANTASTIQUE ET DE LA SCIENCE-FICTION

M 2654 - 4 - 15 F

SOMMAIRE



STARFIX N° 4, Mensuel - Dépôt légal Avril 1983 - Copyright © Starfix Editions 1983 - Tirage du n° 3 : 110000 exemplaires - **Directeur de publication** : Christophe Gans - **Rédacteur en chef** : Doug Headline - **Comité de rédaction** : Nicolas Boukrief, Dan Brady, François Cognard, Christophe Gans, Doug Headline, Frédéric Albert Levy, Dominique Monrocq, Jérôme Robert, sous l'égide du Colonel Kurtz - Collaboration : Daniel Bouteiller, Hervé Deplasse, Fred Gordon - **Direction artistique/Maquette** : Katell Postic - Maquette : Martine Dombrosky - **Assistant-maquette** : Frédéric Vincenot - **Documentaliste** : Daniel Bouteiller - **Attachée de presse** : Fabienne Renault - **Dessinateur** : Jacques Terpant - **Publicité** : Jacques Vilatte - **Photocomposition** : Photocompo 2000 -Face - **Photogravure** : Renommée - Imprimé par les presses Montsouris, Massy - Siège social et bureaux de rédaction : 23, rue Vernet, 75008 Paris (Tél : 720.50.51) - STARFIX, SARL au capital de 20000 F ; RC en cours - Gérant : Edmond Cohen - Diffusion France : NMPP - Abonnements : au journal - Tarif 1 an (12 N°s) : 140 F. Etranger : ajouter 25 F de port - Tout envoi de textes, documents, ou suggestions est vivement encouragé, mais il ne sera répondu qu'aux demandes de correspondance accompagnées d'une enveloppe timbrée pour la réponse - N° de commission paritaire 64966 - R.C. en cours.

Remerciements : Cinema International Corporation, Coline, Commodore Film, Crystal Films, 20th Century Fox, Gaumont, Firme PSO, SN Prodis, UGC, Warner Columbia. Ainsi que : Dario Argento, Jean-Jacques Beineix, Josée Benabent, Simona Benzakien, Marc Bernard, Luc Besson, Françoise Blanchard, Pierre Carboni, Don Coscarelli, John Dykstra, Marie-Christine Fontaine, Jean-Luc Gilles, Hilton Mac Connico, Jean-François Meyer, Alain Pelé, Christiane Pilon, Alain Roulleau, Philippe Rousselot, Dominique Segall, Thessa Sigrist, Dave Stevens, Jean-Pierre Vincent, Gabriel Yarred. **Remerciements Vidéo** : Cocktail Vidéo, Delta Vidéo, GCR, Marc Moran, MPM, RCV, VIP, VPE, Warner Vidéo, ainsi que Edith Fillipachi, Bernadette Jeandet, Françoise Picherot, Francine Poussart, Yvette Calmel Rougerie, Laura Taieb, Flora Taupenot, Jessica Vedlesy.

Allumettes en vente dans les bureaux de tabac.

PALL MALL

ALLUMETTES

IN HOC SIGNO VINCES

"WHEREVER PARTICULAR PEOPLE CONGREGATE"



PALL MALL FILTRE.
AMERICAN
TOBACCO COMPANY.



STARFIX : UNE PROFESSION DE FOI!

Assez! On m'a reproché de faire des éditos trop légers, rigolards, sans réelle profondeur. Et je ne sais quoi d'autre. Qui donc a pu s'indigner de la sorte? Une bande de misérables qui ont besoin d'éditoriaux édifiants, où on leur explique le monde en détail, où on leur énonce platement quoi penser, quoi dire, quoi faire! Très peu pour moi. Si vous lisez ces lignes, vous êtes assez grands pour savoir comment mener votre vie, les kids! Je n'ai pour mission que de vous faire partager des idées que vous avez la chance d'avoir en commun avec l'ensemble de la Starforce.
Notre combat commence à se préciser.
On en a assez de se faire dicter notre conduite. On sait où on veut aller, non?
Starfix parle de cinéma, mais représente bien plus qu'un simple magazine de belles images. C'en est un, d'accord. Seulement, si nous avons choisi de parler de cinéma, c'est parce que c'est notre domaine! Et c'est là que les choses bougent, et bougent vite! Lire Starfix, c'est lire un journal. C'est aussi participer à un nouvel esprit, à un mouvement général qui veut le bouleversement d'un monde trop peu imaginatif, trop malade de ses hésitations. Un monde prisionnier de conventions et de contraintes écrasantes. Tous les lecteurs de Starfix sont des héros en puissance, sauf ceux qui sont trop bêtes. Ou trop coincés. Nous, nous rêvons tous d'être des Mad Max, Snake Plissken, ou Gary Cooper. Seulement, on ne s'arrêtera pas à rêver. On va le devenir. L'idéal de la Starforce : vivre à la mesure des légendes!
Et n'écoutez plus ceux qui se croient subtils en prétendant que Starfix est un journal faf, facho, phallo, etc. Dites-leur d'aller jeter un coup d'œil à Minute, s'ils veulent voir ce que ça écrit, un faf.
Nous sommes chaque jour plus nombreux, plus déterminés, plus farouches. L'avenir s'ouvre à nous. Une époque qui nous donne des femmes comme Sandahl Bergman dans Conan *ou Karen Allen dans* Les Aventuriers... *des hommes comme Stallone dans* Rambo *ou Harrison Ford dans les mêmes* Aventuriers... *est notre époque. Elle nous appartient, et c'est à nous de la forger comme nous le voulons.*
Voici venu le temps des héros!

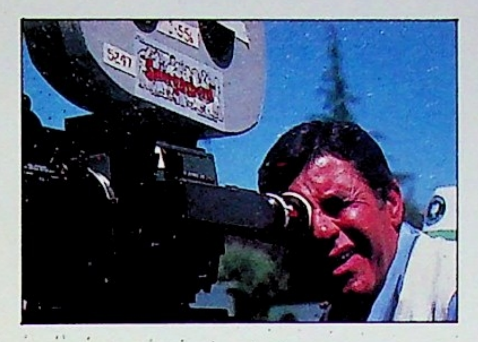
Doug Headline

P.S. Quel rapport entre l'édito et le dessin qui l'accompagne? Le mois dernier, j'avais choisi une illustration charmante pour mon édito, charmant lui aussi. Les forces sournoises de la perversion ont glissé en face de cet édito une publicité sordide et lubrique, souillant mes chastes propos. Ah! Comme j'aurais aimé châtier les responsables de cette lourde propagande misogyne! Mais je ne perds pas espoir, je les retrouverai bientôt, et alors... Donc, ce mois-ci, je récidive, et vous redonne une vision câline et pétillante de la femme, grâce à un mignon dessin de Dave Stevens, qui représente Betty Page, la troublante pin-up des années cinquante! Et le mois prochain, vous pourrez voir (si vous êtes sages) la véritable Betty Page en chair et en courbes. Veinards...

Dessin extrait du "Rocketeer" © Dave Stevens 1983



CASSETTES JVC :
DES ÉTOILES
DANS L'UNIVERS VIDÉO.
Pour enregistrer les étoiles du spectacle, ou pour revivre vos vacances passées sous d'autres cieux, vos cassettes vidéo doivent être d'une grande qualité.
Le revêtement magnétique développé par JVC vous assure une reproduction sonore et visuelle exceptionnelle.
JVC à travers ses cassettes vidéo vous fait bénéficier de son expérience en tant que créateur du standard VHS.
Avec les cassettes vidéo JVC vous côtoierez l'univers du spectacle, les étoiles du sport et enregistrerez les féeries familiales, toujours avec la pureté des images et du son JVC.
JVC
VIDEO VHS
E-30
E-60
E-120
E-180
E-240
VIDEO CASSETTE
E-240







T'ES FOU, JERRY

Avec deux authentiques chefs-d'œuvre à son actif, *Le Tombeur de ces Dames* et *Dr Jerry et Mr Love*, le réalisateur-scénariste-interprète qu'est Jerry Lewis n'a jamais réussi à obtenir dans son pays d'origine le succès qu'il a en France. Ce qui ne l'empêche pas de tourner dans les films des autres *(Slapstick, King of Comedy)*, et surtout de mettre en scène sa dernière production au titre particulièrement stupide. L'original (Smorgasbord) un ensemble de mets divers servis dans les restaurants russes) reflète à défaut cette notion de patchwork qui tisse la trame du récit. Ou plutôt *des* récits, qui, centrés sur Warren Nefron, le héros primordial campé par Lewis, s'éparpillent en tous sens...

Le surréalisme des situations y règne en maître absolu. Et il rend la réalité aussi délicate à agripper, aussi glissante que l'ameublement du cabinet du psychiatre dès les premières minutes de la projection.

Tout repose sur le son et les décors, avec un contraste étonnant entre ces fauteuils rouges, luisants d'une grâce synthétique, et un sol aussi lisse qu'une patinoire. Un rappel singulier à la beauté dépouillée et percutante de la chambre de la femme vampire dans *Le Tombeur...*

Comme dans tout film de ce format, composé de courtes saynètes se suivant presque sans ordre, le comique débridé n'explose que par saccades... Un pas de danse devant la caméra de surveillance d'une banque, lors d'un hold up, ou les délires mnémotechniques d'une serveuse intarissable. Ou encore la répétition du colosse frappeur dès qu'apparaît la moindre cigarette... Warren Nefron possède le mot-clé, le mot qui changera son existence d'éternel perdant en gagneur invétéré. Et moi aussi ! Né pour réussir *absolument tout* dans la vie...
Smorgasbord !

EUQINIMOD QCORNOM ■

FICHE TECHNIQUE

T'ES FOU JERRY (Smörgasbörd) U.S.A. 1982. "Orion Pictures Int." PR : Peter Nelson, Arnold Orgolini. R : Jerry Lewis. SC : J. Lewis, Bill Richmond. PH : Gerald Perry Finnerman. MUS : Morton Stevens. MONT : Gene Fowler Jr. 89'. DIST :
Avec : Jerry Lewis, Herb Edelman, Francine York, Mike Mazurki, Buddy Lester, Billy Barty, Foster Brooks, Bill Richmond, Dick Butkus, Pat Studstill, Ben Davidson, Milton Berle, Sammy Davis Jr.

LES YEUX DU MAL

J'ai la grippe. Je n'ai pas envie de faire ce papier. Je l'ai dit aux autres et ils m'ont répondu qu'eux non plus n'avaient pas envie, et qu'en plus, ils n'aimaient pas le film. Mais moi non plus je n'aime pas ça. Alors pourquoi ?... Pourquoi ?...
Ils me rient tous au nez. Je suis seul. Je suis triste. Je suis à 300 millions d'années-lumière de chez moi. Il me faut pourtant accomplir mon travail.
Or donc, *The Godsend/Le Don de Dieu* le malnommé, est un très mauvais film. Angela Pleasance, la fille de Donald (mais non pas celui de *Mickey*) y est une pondeuse diabolique. Elle lâche sa progéniture à tout va et il se trouve qu'une famille imbécile est là pour la recueillir. En grandissant, l'engeance maléfique va poser moult problèmes : quels sont ces boutons qui apparaissent sur son visage vers l'âge de treize ans ? Quelle est l'origine de ces poils qui commencent à parsemer son bas-ventre et ses aisselles ? Bref, Gabrielle Beaumont, la réalisatrice, ferait mieux de s'occuper de tricot que de cinéma...

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

LES YEUX DU MAL (The Godsend). G.B. 1979. PR et R : Gabrielle Beaumont. SC : Olaf Pooley, d'après le roman de Bernard Taylor. PH : Norman Warwick. MUS : Roger Webb. 90 mn. Avec : Malcolm Stoddard (Alan Marlove), Cyd Hayman (Kate Marlove), Angela Pleasance (L'Étrangère), Patrick Barr (Dr Collins).

HYSTERICAL

Je ne dois pas faire l'imbécile, ou l'on m'obligera à critiquer *Hystérical.*
Je ne dois pas faire l'imbécile, ou l'on m'obligera à critiquer *Hystérical.*
Je ne dois pas faire l'imbécile, ou l'on m'obligera à critiquer *Hystérical.*
Je ne dois pas faire l'imbécile, ou l'on m'obligera à critiquer *Hystérical.*

N.B. ■

FICHE TECHNIQUE :

HYSTERICAL (Hysterical). U.S.A. 1982. PR : Gene Levy. R : Chris Bearde. SC : Les Hudson Brothers et Trace Johnston. PH : Donald M. Morgan. MUS : Robert Alvicar. SFX : Henry Millar. MAQ : Michael Germain. 90 mn. DIST : UGC (16/3). Avec : Les Hudson Brothers, Bud Cort (Le coroner de la morgue), Julie Newmar (Venetia), Robert Donner (Ralph), Cindy Pickett (Kate), Richard Kiel (Le Capitaine Howdy), Keenan Wynn (Paul), Troy Donahue (Old Fritz).

LA MORTE VIVANTE (bis)

Comme vous avez tous lu *Starfix 3*, vous savez tous que *La Morte Vivante* de Jean Rollin, va sortir incessamment...
Et bien, je me suis gouré de film. La version dont je vous ai parlé le mois dernier, était en fait destinée à l'exportation. Honte sur moi. Pas étonnant alors, que les pénibles dialogues d'exposition entre les touristes américains, viennent régulièrement noyer le climat poétique du film. Faut bien qu'y pigent les autres dans leurs drive-in...
Nous verrons donc dans peu de temps, la version raccourcie (15 mn environ) de ce conte cruel et languissant.
Quant à Françoise Blanchard, j'avais cru être clair : son personnage de morte-vivante égarée et consciente de sa misère, lui fournit là l'occasion de révéler d'authentiques talents de comédienne, guère mis en valeur il faut bien le dire, par les tâcherons qui l'avaient employée jusqu'à maintenant. D'ailleurs, cette vieille fripouille de Dan Brady doit partir l'interviewer d'une minute à l'autre...

FRANÇOIS COGNARD ■

ECHOS BIS

■ Lou Ferrigno a mûri. Il n'est plus vert. Le célèbre Hulk revient d'Italie où il a tourné coup sur coup, pendant 17 semaines, deux authentiques péplums (oui, comme autrefois...). Il affirme avoir trouvé en Hercule un rôle à sa mesure et ne demande plus qu'à renouveler l'expérience. Qu'il se rassure vite, les producteurs avisés sauront l'entendre...
Quant aux films en question, il s'agit du *Hercule* réalisé par Luigi Cozzi *(Contamination)* et de *Seven Magnificient Gladiators* de Bruno Mattei. Produits par la Golan-Globus, et supervisés par la même équipe technique, ces deux gros budgets bénéficient d'un casting amusant, composé de vieux habitués du bis italien : William Berger *(Sabata)*, Brad Harris, ancien héros de péplums, Sybil Danning (*Cobra* de Castellari) et, surprise, Daria Nicolodi, la femme de Dario... Pour *Hercule*, Armando Valcauda, le technicien des effets spéciaux de *Starcrash* du même Cozzi, a créé des hydres crachant des rayons laser ainsi que des scarabées humanoïdes. De toutes façons, bientôt un gros dossier dans Starfix.

■ On attend avec impatience *Zeder*, le nouveau film de Pupi Avati *(La Maison aux Fenêtres qui Rient)*. Non seulement pour Gabriele Lavia, le superbe interprète des *Frissons de l'Angoisse*, devenu depuis acteur de théâtre réputé en Italie, mais également pour son scénario très poétique. Jugez-en plutôt : une contrée mystérieuse du nom de terre K est le cadre d'agissements bizarres. Des hommes très riches investissent d'énormes sommes d'argent pour en acquérir des parcelles, et insistent pour s'y faire ensevelir. Intrigué par les écrits d'un certain Zeder, un romancier part enquêter avec sa femme Carlotta. Les choses se compliquent lorsque des individus déjà enterrés réapparaissent, étrangement calmes... Vous ne devinez pas la suite ?... Moi si.

DAN BRADY



Et soudain, la nuit devint lumineuse. Notre regard put alors défier les distances, les mystères, et au-delà de l'obscurité, au-delà de toute imagination, il put rencontrer l'horreur. Le film s'appelle TENEBRES. Et c'est un film blanc. Blanc comme peut l'être l'incandescence des projecteurs électroniques sous lesquels Dario Argento s'est consumé pour un nouvel "éloge du plaisir de la peur". Argento voit le cinéma comme une forme de magie qui, selon toute alchimie, additionne le verre, la lumière et le feu. Et l'auteur sait que là où il y a magie blanche, il y a magie noire. Ou pulsions mauvaises... Argento s'est mis en tête de les extirper de la masse,

de les révéler à son public. Le cinéma, disait Jim Morrisson, le chanteur des Doors, est cet agent réducteur dont rêvait Caligula quand il souhaitait à son peuple un cou unique pour mieux le couper. Dès lors, on comprend que l'œuvre de Dario Argento n'a jamais, comme on l'a hâtivement prétendu, flatté les bas instincts. Sous le coup de somptueuses messes horrifiques, Argento crée le choc suffisant pour libérer nos instincts les plus profonds. Il faut avoir vu un de ses films en Italie pour mesurer pleinement l'étendue du phénomène. Ce formidable cumul de violence qui peut se dégager d'un public et que Argento, main dans la main avec le spectateur, accuse, puis balaie dans un gigantesque élan défoulatoire. Et avec TENEBRES il est allé encore plus loin dans le spectacle de la mort. Se sachant prisonnier d'un genre qu'il n'a pratiquement pas cessé d'illustrer, prisonnier de lui-même, Argento a réussi le premier film qui se nourrit du désir du spectateur et l'analyse tout à la fois. Et ce désir, en l'occurence, c'est celui du sang ! En déchirant la nuit, le cinéaste a déchiré cet écran sur lequel nous pouvions projeter nos fantasmes sans trop oser les comprendre. L'heure est à la Vérité. La peur rôde à présent dans une lumière aveuglante : au détour d'un orage, d'un coup de hache, d'un cri de femme, Argento la met à visage découvert. Et ce visage que l'ombre nous dissimulait jusqu'alors, c'est celui de...

Argento retourne contre le public la plus terrible des vérités, la seule qui pouvait conduire à une libération totale, à un exorcisme massif. Si ce film est précisément le chef-d'œuvre qu'il avait toutes les chances de ne pas être, illustré par un autre, c'est parce que Argento a gardé en lui l'innocence même du simple spectateur. Il est en tout cas le seul cinéaste contemporain à découvrir au contact de son public la vérité des créations monstrueuses dont il a puisé l'inspiration dans une sensibilité d'écorché vif.



TENEBRES

Ténèbres: STARFIX vous en a déjà parlé dans son n° 1. Et vous le retrouverez dans son prochain numéro. Cela vous laisse un mois pour voir le film, un mois entier avant que Starfix ne vous donne toutes les clés de ce prodigieux moment de cinéma...

■ Après POLTERGEIST, Tobe Hooper va réaliser tout seul **THE RETURN OF THE LIVING DEAD.** Et en relief, en plus! Tout ceci n'est qu'une sinistre combine des producteurs, mais le scénariste Dan O'Bannon (ALIEN) nous a confié que le film serait aussi visible en 3-D qu'à plat, et qu'il n'aurait qu'un lointain rapport avec LA NUIT DES MORTS VIVANTS... Nous verrons ça en Décembre.

■ Une production Helen Sarlui/Eureka de plus : **99 WOMEN** filmé en "Galaxy 3-D" avec *Jill StJohn, Susannah York* et (encore) *Oliver Reed*, ainsi que "une distribution internationale comprenant certaines des femmes les plus excitantes du monde". On en rit d'avance.



■ Enfin voici celui qu'on attendait : **CONAN, KING OF THIEVES** (Conan le roi des voleurs), la suite du CONAN de **John Milius**, prévu pour une sortie en Mai 84. Le scénario part d'une histoire de *Barry Smith,* dessinateur des débuts de la série de comics Marvel au début des années 70, et la version finale (à l'heure actuelle) en est signée *Roy Thomas* et *Gerry Conway,* autres poulains de la Marvel, déjà responsables du script de TYGRA/FIRE AND ICE. Si *Arnold Schwarzenegger* reprend son rôle de Conan, l'orientation générale du film sera sans doute assez différente de celle de l'original de Milius. Le producteur *Ed Pressman* annonce une direction visant plutôt du côté des AVENTURIERS DE L'ARCHE PERDUE que de *Nietzsche. Roger Donaldson* réaliserait le film.

■ Sur les tablettes du même *Ed Pressman*, d'autres projets : les adaptations des "Plus Qu'Humains", classique de la science fiction de *Theodore Sturgeon*, et de "Sirius", autre classique d'*Olaf Stapledon*. Les budgets avoisineraient 10 à 12 millions de dollars. Un film que Pressman doit produire à moindre coût, c'est RAT BOY écrit et réalisé par *Rob Thompson*, et dont la vedette serait... *Iggy Pop* en personne...

■ **FLIP OUT** (ex-GET CRAZY) d'Allan Arkush s'annonce comme comédie hystérique fort trépidante. Et il y a *Malcolm McDowell!*

■ **EDDIE MACON'S RUN,** d'après le livre de *James McLendon*, est l'histoire d'une évasion spectaculaire à travers le désert américain. C'est joué par *Kirk Douglas* et *John Schneider*, vedette de la série TV "Dukes of Hazzard", et réalisé par *Jeff Kanen.*

■ *Herbert Ross* est décidément le spécialiste des adaptations à l'écran des pièces de *Neil Simon*. Après (entre autres) THE GOODBYE GIRL, il signe **MAX DUGAN RETURNS** avec *Marsha Mason, Jason Robards,* et *Donald Sutherland.* Encore une comédie romantique à la new-yorkaise!

■ **UNDER FIRE,** le dernier film d Roger Spottiswoode (200 000 $ EN CAVALE) a pour interprètes Nick Nolte (48 HEURES), Gene Hackman (FRENCH CONNECTION), Joanna Cassidy (BLADE RUNNER), et Jean-Louis Trintignant. Cette œuvre sur fond de révolution en Amérique Latine est photographiée par John Alcott.

■ Prochain projet de *Charles Bronson :* **THE EVIL THAT MEN DO,** où on verra aussi *Mercedes Alberti.*

■ De la science-fiction? Encore? Eh oui, c'est **ASTRAL FACTOR** de **John Florea,** avec des meurtres commis par la pensée, et *Robert Foxworth* (PROPHECY), *Stephanie Powers* ("Annie, agent très spécial"), et *Elke Sommer* (PLUS FEROCES QUE LES MALES). Un film produit par la compagnie New Century, qui travaille aussi sur **STRANGER IN THE MIRROR** d'après *Sidney Sheldon.*

■ Le livre qui marque Hollywood en ce moment : l'autobiographie de *William Goldman*, scénariste de BUTCH CASSIDY ET LE KID et LES HOMMES DU PRESIDENT (qui lui ont valu deux Oscars). Un ouvrage corrosif et intelligent intitulé "Adventures in The Screen Trade".

■ *Desmond Davis* (LE CHOC DES TITANS) va commencer à filmer à Dublin en avril **COUNTRY GIRL** (Une fille de la province) d'après *Edna O'Brien.*

■ *Liv Ullman* et *Jeremy Irons* vont jouer du Ibsen avec **LE CANARD SAUVAGE** réalisé par *Henri Safran* en Tasmanie et en Australie.

■ Rectificatif au N° 2 : après la vision de **THE RETURN OF CAPTAIN INVINCIBLE** ("Le premier film dont on tourne la suite avant l'original"), Christopher Lee y chante bien, mais ses pas de danse se limitent à quelques oscillations d'un pied sur l'autre...



■ Qu'est-ce qu'on peut dire de **MATA HARI** de *John Derek* avec *Bo Derek*, sur une musique de Ravel? Que la bêtise est universelle, peut-être?

■ *Dino De Laurentiis* a gagné son procès : GUNAN ROI DES BARBARES (Starfix 2) a changé de titre et s'appele maintenant **LE BARBARE INVINCIBLE.** Va-t-on avoir droit à un procès avec les producteurs d'ATOR L'INVINCIBLE, à présent? (Réponse : non, ce sont les mêmes. Pas plus gênés pour se plagier eux-mêmes que pour plagier les autres!)

■ *Oliver Reed* dans un film sexy (le troisième annoncé ce mois-ci) : **FRANK AND I** (Frank et moi), une histoire de travesti féminin avec *Jennifer Inch* (pas mal?). C'est (toujours) réalisé par *Gerry O'Hara.*

■ "L'équipe de choc la plus belle et la plus dangereuse jamais créée" : **HELL SQUAD** (L'escadron de l'enfer) réalisé par un inconnu, avec un tas de nanas inconnues (et toutes moches). Quelle blague!

■ Mais qui diable est ce *Tony Zarindast* qui a réalisé quatre ou cinq films assez récemment, et dont on n'a rien vu? Il y a surtout **THE GUNS AND THE FURY** (Les fusils et la fureur) qu'il a dû tourner en Arabie, avec *Peter Graves* (hourra!), *Cameron Mitchell* (pouah!), *Michael Ansara* et *Albert Salmi.* A l'affiche, on dirait un bon petit film d'aventures de série Z genre Buck Danny. C'est sûrement plus mauvais que ça en a l'air. Quant à TREASURE OF THE LOST DESERT (Le trésor du désert perdu), rien que le titre est une honte. Mystère, mystère...

■ Ce qui me rappelle que les Italiens préparent un **WARRIORS OF THE LOST WORLD** (Les guerriers du monde perdu) avec Ator lui-même : *Miles O'Keeffe.*

■ *Jan-Michael Vincent* (LE FLINGUEUR) et *William Windom, Julie Carmen, Mary Crosby* dans **LAST PLANE OUT** (Dernier avion), film d'action qu'on espère dans le genre des CHIENS DE GUERRE. M'enfin, j'ai de gros doutes!

■ Bonnes distribution de série B pour **PORTRAIT OF A HITMAN** d'Alan Buckhantz : *Jack Palance, Richard Roundtree, Ann Turkel, Bo Svenson* et *Rod Steiger.*

■ Après VIGILANTE, *Woody Strode* a tourné **THE OUTING** de *Byron Quisenberry,* avec aussi *Alvy Moore* ("Les Arpents Verts"), *Hank Worden, Pepper Martin,* et *Gregg Palmer,* ainsi qu'un des fils de John Wayne, *John Ethan Wayne.* Ça risque cependant de n'être qu'un hamburger film de plus.

■ Hep! Arrêtez-moi ça! Après le pénible THE HEARSE (inédit) avec *Trish VanDevere* et *Joseph Cotten, George Bowers* repart à l'attaque avec **MY TUTOR,** une comédie grivoise à l'air complètement lamentable. Il y a même l'inoubliable *Kevin McCarthy* (L'INVASION DES PROFANATEURS DE SEPULTURES) qui s'est fait embringuer là-dedans...

■ Vous avez vu l'affiche de **FANNY HILL** dans Starfix 2 (Heroic-Spaghetti). On apprend maintenant qu'*Oliver Reed* (ex-loup-garou chez Terence Fisher) et *Shelley Winters* (ex-maigre vers 1940) ont été leurrés et jouent dans ce film de *Gerry O'Hara.*

■ Gordon Hessler (KISS CONTRE LES FANTOMES) vient de terminer **CALIFORNIA COWBOYS,** une histoire de football américain avec des jeunes espoirs, dont *John Ethan Wayne.*

■ **MASTERBLASTER** de *Chuck Bail :* une arme dévastatrice, pire que le XM-18 des Chiens de Guerre. Et le film?

■ Une histoire de possession genre "Exorciste" : **DEMON MURDER CASE,** de *Billy Hale,* avec *Kevin Bacon, Liane Langland, Cloris Leachman, Eddie Albert* et *Ken Kercheval* ("Dallas"). Des effets spéciaux à peu près aussi lamentables qu'on peut l'imaginer (à première vue)...

■ Le nouveau *Michael Anderson* (après BELLS), sera **MAFIA KINGPIN** (qui "donne au PARRAIN et à MIDNIGHT EXPRESS l'air de contes pour enfants" si l'on en croit la publicité). On y verra *Rod Steiger* et *Sonny Gibson,* dont c'est la biographie.

■ John Irving devient l'auteur en vue : après LE MONDE SELON GARP, c'est **HOTEL NEW HAMPSHIRE** qui va être adapté à l'écran. Tony Richardson y dirige Jodie Foster et Nastassia Kinski.



■ Il paraît que *Menahem Golan* (LE MAGICIEN DE LUBLIN), non content d'avoir en projet la réalisation de **ALBY'S DELIGHT** une comédie new-yorkaise avec *Elliott Gould, Margaux Hemingway, Sid Caesar, Burt Young, Shelley Winters, Carol Kane,* avec en prime une musique de *Pino Donaggio*, bref, il aurait repris la réalisation de SAHARA des mains d'*Andrew McLaglen*. Un film qui, décidément, a pas mal d'aventures (Cf. Starfix 1).

■ Une production *Charles Band* en relief de plus : **SWORDKILL**, écrit par *Tim Curnen*, avec l'équipe habituelle de Band : *Mac Ahlberg à la photo, Doug White* et son Makeup Effects lab aux SFX, *Chris Condon* à la stéréovision. Ça va se tourner en juin, et il y aura des Samouraï et des hélicoptères.

■ Une comédie à l'air monstrueusement idiot, c'est **ACTION IMPOSSIBLE** (rien que le titre !) écrit et réalisé par *Scott Jefferies*. Encore une caleçonnade à l'américaine.

■ Les deux comiques américains qui laissent de marbre le public français Cheech et Chong (FAUT TROUVER LE JOINT), se lancent dans une version fantaisiste de **CORSICAN BROTHERS**, le classique de cape et d'épée d'Alexandre Dumas. Il y a des vendettas qui se perdent...

■ Grand succès de Broadway, **THE PIRATES OF PENZANCE** de Gilbert et Sullivan devient à présent un film avec ses acteurs d'origine : Kevin Kline, Rex Smith, et Linda Ronstadt en mijaurée romantique. Cette version de la célèbre opérette sera toute chantante et dansante contrairement à PIRATE MOVIE (cf Starfix 1) inspiré du même sujet.

■ Le film de Michael Anderson, **BELLS**, va enfin sortir au Canada, sa contrée d'origine. Après voir été successivement baptisée THE CALLING puis MURDER BY PHONE, cette production sort sous le titre de DEATH TONE. On s'y perd...

■ *Harlan Ellison*, le célèbre auteur de science-fiction, vient de terminer le scénario de **BUG JACK BARRON**, d'après *Norman Spinrad*. Ellison sera bientôt à Paris pour peaufiner le script avec *Costa-Gavras* qui le réalisera. Trois acteurs sont envisagés pour le rôle de Jack : *Jack Nicholson, Warren Beatty*, et *Robert Redford*. Qui sortira vainqueur de ce tournoi... ?

■ On vous a déjà parlé de l'incroyable ordinateur Triple-1 (Starfix 2-Animation). Son nouvel exploit : la création des images en 3-D du film **MAGIC JOURNEYS** pour le pavillon. Imagination du centre futuriste EPCOT construit par *Walt Disney C°*.

■ Conan mis à part, d'autres héros de *Robert E. Howard* vont atteindre nos écrans : **RED SONJA** sera dirigé par *Ralph Bakshi* (TYGRA) et **KING KULL** devrait bientôt se concrétiser comme héros de cinéma, lui aussi...

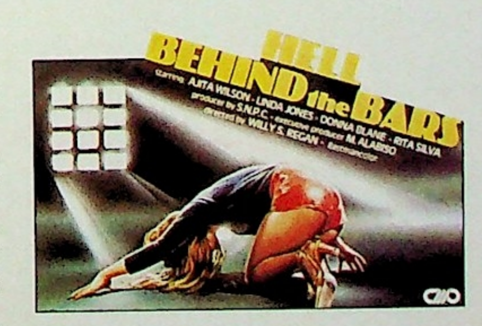
■ **MILLENIUM** est un film tiré d'une nouvelle de *John Varley* ("Le canal Ophite") qui en a lui-même tiré un roman, MGM/United Artists en avait confié la réalisation à *Douglas Trumbull*, mais la lui a retiré. C'est maintenant *Richard Rush* (LE DIABLE EN BOITE) qui va signer la mise en scène.

■ "Le Fils Illégitime de King Kong" est une parodie (mais pourquoi font-ils ça ?) de King Kong produite par *Jennings Lang*, qui vient d'achever le tournage de **AIRPORT 2000**, un AIRPLANE 2 qui se prendrait au sérieux. Encore des ulcères à l'estomac en perspective pour les spectateurs.

■ La Jane du Tarzan/**GREYSTOKE** de *Hugh Hudson* sera *Andie McDowell*, un mannequin utilisé pour les Jeans Calvin Klein, qui employèrent aussi *Brooke Shields* pour leur publicité.

■ La rage des pseudos déchire l'Italie ! Un nouveau MadMaxo-NewYork 1997, **ENDGAME**, s'tourne sous la direction de *"Steven Benson"* et avec *"Joe Spencer"*. On y croit. Comme toujours, l'affiche est superbe, et le film sera nul.

■ Les imitations italiennes de CONCRETE JUNGLE (Starfix 1) commencent, et on peut s'attendre à voir un tas de films avec des prisons de femmes, d'ici peu. Le premier est **HELL BEHIND BARS** (L'Enfer derrière les barreaux) avec *Ajita Wilson, Linda Jones, Donna Blaine, Rita Silva.* C'est signé *"Willy S. Regan", c'est-à-dire Sergio Garrone.*



■ Pour tous les fanatiques de "Chapeau Melon et Bottes de Cuir" qui ne se satisfont pas de la froideur empruntée de Joanna Lumley, Linda Thorson (Tara King) joue dans **CURTAINS** de Jonathan Stryker.

■ **HERCULE, LE FILM** avec *Arnold Schwarzenegger* (CONAN) est en route. De la concurrence pour le *Luigi Cozzi* avec *Lou Ferrigno*, ou un simple film sur les culturistes ? L'avenir le dira...

■ *Franco Prosperi* (GUNAN) fait tourner *Lorraine DeSelle* (CANNIBAL FEROX) et *John Aldrich* (pseudo, pseudo) dans **WILD BEASTS** (Bêtes sauvages), un shocker italien tourné à New York.

■ La nouvelle composition musicale de *Brian May* (MAD MAX 1 et 2) sera **KITTY AND THE BAGMAN**, une étude mouvementée de la corruption et du vice dans les années 20, réalisée par *Donald Crombie* sans acteurs connus. La reconstitution d'époque pourrait être belle.

■ *Jack Elam* et *L.Q. Jones* sont sûrement les derniers vétérans à jouer dans des westerns, genre maudit à l'heure actuelle. Ils viennent de partager l'affiche de **SACRED GROUND**, avec *Tim McIntire* ("Sur la piste des Cheyennes"), et c'est un film de *Charles B. Pierce*.

■ *Tinto Brass* (CALIGULA) a embauché *Frank Finlay* (MEURTRE PAR DECRET) et *Stefania Sandrelli* (LE CONFORMISTE) pour **LA CLEF** qui va se tourner à Venise courant avril.

■ Sonja Smits, la révélation canadienne de VIDEODROME, a débuté à l'écran il y a peu dans un film de Eddie Yolles et John Bradshaw, **THAT'S MY BABY**.



■ *Bruce Malmuth*, réalisateur du grandiose NIGHTHAWKS ("Les Faucons de la Nuit") avec *Sylvester Stallone*, va faire sa rentrée avec **THE MAN WHO WASN'T THERE** (L'homme qui n'était pas là), un film en relief avec *Steve Guttenberg* et *Lisa Langlois*. Une comédie. Que va-t-il se passer ?

■ *Robert Wagner*, ex-mari de la chère et défunte *Natalie Wood*, s'est peu à peu remis de son chagrin après la mort de sa femme l'an dernier, et tourne à nouveau dans **TO CATCH A KING**, qui sera réalisé en Juillet, au Portugal, par *Clive Donner*.

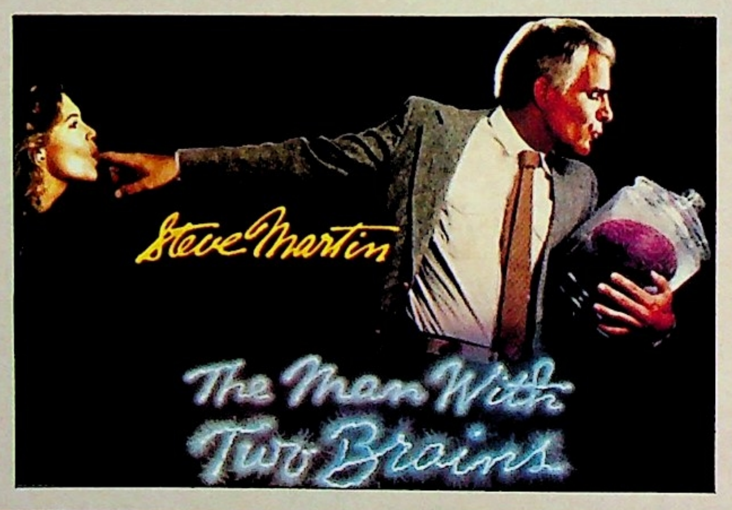
■ Mon Dieu ! *Menahem Golan*, un des pires fléaux de la production de navets mondiale, sera l'un des membres du jury du prochain festival de Cannes...

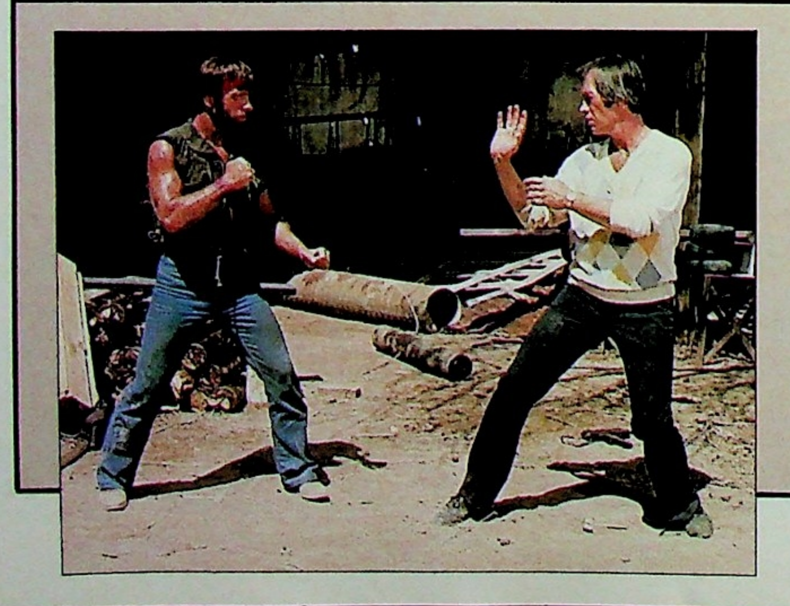
■ Le rêve est en passe de se réaliser : Laurel Productions, la compagnie de *Richard Rubinstein*, annonce comme certains trois films de *George Romero* : THE STAND ("Le Fléau") d'après *Stephen King*, un projet en collaboration avec le *Marvel Comics Group* qui verrait la création d'un nouveau superhéros, et **DAY OF THE DEAD**, la partie finale de la trilogie des morts-vivants réalisée par Romero. Faites qu'ils se dépêchent...



VIDEODROME : Merci pour vos réponses enthousiastes à la *Croisade Vidéodrome !* Tenez bon, on finira par les avoir ! Debbie et Doug vous sont reconnaissants de vos efforts ! Continuez. Malheureusement, votre belle unité de réaction est brisée par un lamentable demeuré, qui n'a même pas osé donner son vrai nom, et qui qualifie *Vidéodrome* de "supernavet". Je crois rêver ! Eh, pauvre loque prétentieuse, comment oses-tu dire ça alors que tu n'as même pas vu le film ? Tu cherches évidemment à te faire publier. Eh bien, c'est raté, et ça vaut mieux pour toi, sinon tu aurais tous les membres de la Starforce sur le dos : tous ceux que tu voudrais empêcher de voir *Vidéodrome* te mettraient en pièces sans sourciller. Les crétins de ton espèce peuvent trembler dans leurs pantoufles : avec la Starforce, tu n'en as plus pour longtemps...

L'HOMME QUI AVAIT DEUX CERVEAUX s'annonce vraiment comme incroyable. Les premières photos montrent un Steve Martin frappé de débilité (on s'en serait douté), une Kathleen Turner plus belle que jamais, un David Warner à l'air abasourdi, et un homme-singe pourvu de canines impressionnantes. Il y a aussi un laboratoire de savant fou, une playmate blonde exhibitionniste, des chirurgiens, Steve déguisé en lapin géant, des cervelets en bocaux, Kathleen lascive et allongée sur une table d'opération pas très catholique, des lunettes à rayons X, des... J'arrête là, mais on pourrait continuer longtemps : quand Steve Martin et Carl Reiner se lancent dans le pastiche éhonté des films fantastiques des années cinquante, on n'a plus qu'à bien se tenir !





LONE WOLF MCQUADE : *"L'homme qui inspire le plus la peur... est celui qui ignore la peur !"* Et il se trouve que c'est Chuck Norris, le meilleur karateka blanc du cinéma, que vous avez pu voir tout récemment dans Horreur sur la ville. Face à lui : David Carradine, le héros de *Kung-Fu* en personne, dans le rôle d'un vilain assez démoniaque. Il y a la superbe Barbara Carrera, décidément très en vue ces temps-ci, dans *J'aurai ta peau* ou le prochain James Bond avec Sean Connery, par exemple. Il y a l'athlétique Leon Isaac Kennedy, nouvelle vedette du cinéma noir U.S. Il y a surtout un nombre incalculable de bagarres, de tortures, d'explosions, de castagnes sans pareil : pensez un peu, les deux plus grands combattants occidentaux d'arts martiaux qui s'affrontent sans merci... Ouf !

TABLEAU DE COTATIONS

	N.B.	D.B.	F.C.	C.G.	D.H.	F.A.L.	D.M.
ATOMIC CAFE					2		
LE CERCLE DU POUVOIR		− 1				0	
CREEPSHOW	3	2	1	4	3	1	3
DARK CRYSTAL	3			3	3	3	3
DAR L'INVINCIBLE	2	2	1	3	2	2	3
LE DEMON DANS L'ILE	− 1	1	1		− 2	3	1
LE DERNIER COMBAT	4	3	4	2			
L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE	3	4	3	3	4	1	4
HALLOWEEN III : LE SANG DU SORCIER	2	1	4	4	2	− 1	1
HORREUR DANS LA VILLE		0		− 1			
HYSTERICAL	− 2	− 2		− 2			− 1
LOOKER	4	4	3	4	4	4	3
LA LUNE DANS LE CANIVEAU	4	4					
J'AURAI TA PEAU		2			2	2	
MONSIGNORE		1			1	− 1	− 1
MORTELLE RANDONNEE	4	3		3	3		
PINOCCHIO	3	2	2	4	4	3	4
48 HEURES	3				3		3
RAMBO	4	4	3	2	4	2	2
SANS RETOUR	3	2	2	3			1
TENEBRAE	4			4	3		3
T'ES FOU JERRY	2	0					2
TYGRA, LA GLACE ET LE FEU	− 1	− 2		− 1	− 1	− 1	− 1
Y'A-T-IL ENFIN UN PILOTE DANS L'AVION ?	2		3		3		
LES YEUX DU MAL	− 2	− 1	− 1	− 1	− 2	0	0
ZOMBIE	4	4	4	4	4	2	4

Nul : − 2 - Mauvais : − 1 - Médiocre : 0 - Honnête : + 1 - Bien : + 2 - Excellent : + 3 - Génial : + 4.
N.B. : Nicolas Boukrief, D.B. : Daniel Bouteiller, F.C. : François Cognard, C.G. : Christophe Gans,
D.H. : Doug Headline, F.A.L. : Frédéric Albert Lévy, D.M. : Dominique Monrocq.

SORTIES PRÉVUES

MAI

KING OF COMEDY de Martin Scorcese, avec Jerry Lewis, Robert De Niro, Diahnne Abbott. Bientôt le nouveau Scorcese. Et bientôt le Festival de Cannes. Youpi !

BARRY LYNDON de Stanley Kubrick, avec Ryan O'Neal, Marisa Berenson. Après cette reprise, qui pourra oser dire qu'il ne l'a jamais vu ?

PIEGE MORTEL (Death Trap) de Sidney Lumet, avec Christopher Reeve, Michael Caine, Dyan Cannon. Déjà un nouveau Lumet. Tant mieux pour nous !

ZOMBIE (voir Starfix n° 3) : Encore un de nos chocs du mois dont la sortie a été repoussée ! Merci les distributeurs...

TREASURE OF THE FOUR CROWNS de Ferdinando Baldi, avec Tony Anthony : Aventures et refief à l'italienne...

LA LUNE DANS LE CANIVEAU de Jean-Jacques Beineix, avec Gérard Depardieu, Nastassia Kinski, Victoria Abril. Nastassia de retour dans le premier chef-d'œuvre d'un grand cinéaste (cf. p. 35).

LES AVENTURIERS DU BOUT DU MONDE : (High Road To China) de Brian Hutton, avec Tom Selleck, Bess Armstrong, Jack Weston. Rectification. Finalement c'est pas si mal ce film. Une bonne série B quoi...

JUIN

FOLIE AU COLLEGE (National Lampoon's Class Reunion) de Michael Miller, avec Gerrit Graham, Michael Lerner. Aucune idée de ce que ça peut valoir, ça. Ça devrait être comique...

LES MONUMENTS DE L'EPOUVANTE. Plein de vieux classiques de nouveau sur les écrans. *Le Corbeau, La Tour de Londres, La Momie, Le Chat Noir, Le Loup-Garou.* Chouette !

LET'S SPEND THE NIGHT TOGETHER de Hal Ashby, avec Les Rolling Stones. Les Stones en concert, ça ne se rate pas ! Même s'il s'agit d'une tournée récente.

JUILLET

CUJO de Lewis Teague, avec William Sanderson, Dee Wallace. Un metteur en scène très prometteur pour l'adaptation du traumatisant livre de Stephen King.

AOUT

SUPERMAN III de Richard Lester, avec Christopher Reeve, Richard Pryor, Margot Kidder, Robert Vaughn. Enfin sur les écrans, le troisième épisode de la série génialement lancée par Richard Donner !

TONNERRE DE FEU (Blue Thunder) de John Badham, avec Roy Scheider, Warren Oates, Malcolm Mac Dowell. 4 mois, c'est long pour voir un chef-d'œuvre...



ma sélection :

3 Dario Argento, le maître du thriller terrifiant.





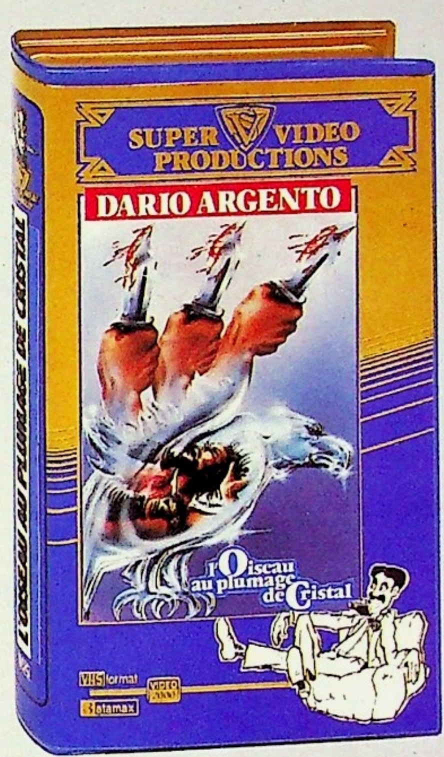
FRANCE : SUPER PRODUCTIONS VIDEO
PARIS : 19, rue de Berri, 75008 - Tél. 562.65.54 - Télex 643 067 F
CANNES : LE FRAGONARD - 160, rue d'Antibes, 06400 - Tél. (93) 94.00.04

BELGIQUE : SUPER PRODUCTIONS VIDEO - BELGIUM
BRUXELLES : 241, rue Royale, 1030 BRUXELLES

SUISSE : DISQUES OFFICE
FRIBOURG : Route de la Glane - 35 CH, 1700 FRIBOURG - Tél. 037.24.62.61
Télex 36424







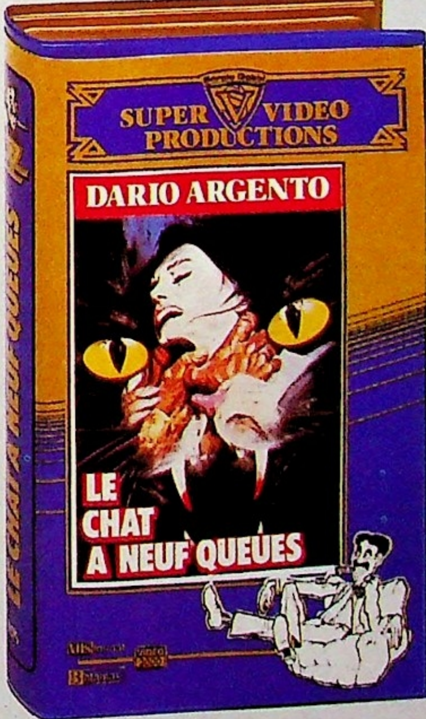
L'OISEAU AU PLUMAGE DE CRISTAL

Un journaliste est soupçonné d'un meurtre mystérieux dont il a été le témoin...



SUSPIRIA (cassette d'or)

Quand les hallucinations épouvantables d'une jeune ballerine deviennent réalité...



LE CHAT A NEUF QUEUES

Enquête sur un meurtre commis à cause d'un vol pour lequel personne ne porte plainte...



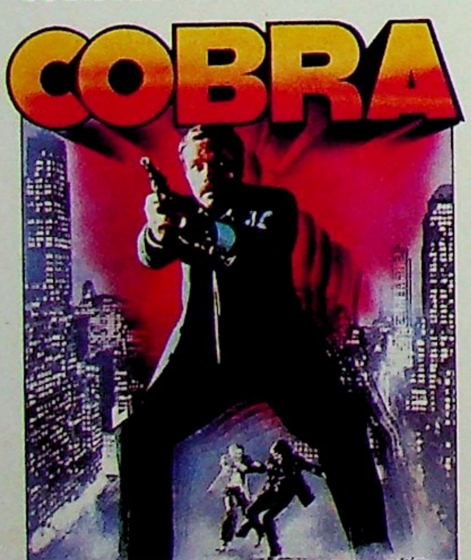
editrance

ZONE Z

DESCENTE INFERNALE DANS LES PROFONDEURS DU CINÉMA BIS

Une fois n'est pas coutume, voilà un mois relativement faste. Alors forcément, c'est moins marrant à chroniquer...
Curieusement, les productions sorties ces dernières semaines, datent déjà de 2 ou 3 ans, mais ce n'est pas sans déplaisir qu'on replonge dans le passé, vu les sous-produits insipides qui gangrènent actuellement le cinéma-bis italien.
Ah, dire qu'autrefois, le plus obscur des spaghetti westerns épatait son monde...
Malgré un budget et des décors misérables les metteurs en scène se laissaient aller aux pires divagations techniques ou scénaristiques. Certains d'entre vous s'en souviennent. Ceux qui ont vu Django traîner derrière lui un cercueil maculé de boue, ou planter en contre-plongée une croix datée au pied de son adversaire de duel. Ceux qui ont vu Sabata planquer une winchester dans son banjo, ou Sartana bouffer vivant un vautour trop curieux...
Enfin, peut-être que quelques prières adressées à Ste Vampirella, à partir du parvis des multi-salles ou des fast-food qui ont succédé aux temples du bis d'autrefois (Cithéa, Mexico, Colorado), stimuleront à nouveau les imaginations...
Le drame, c'est que les auteurs de bis, caraparaçonnés de pseudos, cherchent à tout prix à sortir du "ghetto", et troquent leur impertinence, leur humour, bref leur subversion, pour de la vulgaire frime (casting américanisé, affiches superbes) et des capitaux d'outre-Atlantique (Ferdinando Baldi et son *Western* en relief, les coproductions de Fabrizio de Angelis pour Castellari).
La course au fric quoi, dépouillée plus que jamais de tous scrupules. Quitte à renier les petites broutilles du début, pourtant plus sincères et efficaces.

COBRA DE FER



Revenons à l'actualité avec *Cobra (Il Giorno del Cobra)* réalisé en 1979 par Enzo Girolami, alias Enzo Castellari.
San Francisco. Larry Stanziani, alias le Cobra, ancien agent du "Narcotic Bureau", vient de purger trois ans de taule par la faute d'un truand récalcitrant. Il est devenu détective privé minable, et perd son temps à filer les femmes adultères et les clébards en cavale. Jusqu'au jour où son ancien patron vient lui proposer de repartir en Italie pour enquêter sur les activités louches de certains gros industriels de Rome, plaque tournante de trafics en tous genres.
Tiens ! Une bonne surprise. Un polar classique certes, tel que les américains en fabriquaient à la chaîne au milieu des années 60 *(Détective Privé* de Jack Smight, *Tony Rome est Dangereux* de Gordon Douglas*)*, mais



Le Cobra (Franco Nero) défend sa peau.

qui permet à Castellari, visiblement plus à l'aise dans son Italie d'origine qu'au milieu des gravats du Bronx de New York, de régler quelques scènes d'action efficaces, et surtout de croquer un attachant personnage de détective désabusé. Cobra/Franco Nero, déjà vedette du mythique Kéoma, se prête au jeu, et affronte les milieux interlopes des basfonds italiens. Travestis karatékas, PDG trafiquants de drogue (ça, on le savait déjà) et truands névrosés : le plateau habituel quoi.
En fait, Castellari s'en sort grâce à un humour caustique complètement inattendu. Ainsi, voit-on son héros se faire tabasser au beau milieu d'étals couverts de poissons pas frais, puis foncer aussi sec se faire désinfecter dans la teinturerie la plus proche. Initiative, soit dit en passant, que certains de nos rédacteurs feraient bien de prendre rapidement, ne serait-ce que pour éviter une mort certaine aux bégonias qui ornent le bureau de notre attachée de presse.

Une relative bonne surprise donc, et puis c'est toujours un plaisir de contempler la carrosserie aérodynamique de la superbe Sybil Danning, qu'on retrouvera bientôt en compagnie de Lou Ferrigno, et de Brad Harris dans le *Hercule* de Luigi Cozzi, auquel Starfix consacrera un épais dossier.

AU CHAT ET A LA FULCI...

Quant au *Chat Noir* de Lucio Fulci, il s'agit d'une œuvre de commande, tournée entre *L'Au-Delà,* ultime volet de la saga des morts-vivants pourris, et *La Maison Près du Cimetière,* sombre histoire de docteur monstrueux, accomplissant dans les sous-sols d'une demeure gothique, toutes sortes d'opérations chirurgicales dégueulasses.
Entouré d'une équipe technique remarquable (Sergio Salvati à la photo, Rossi ou Trauni aux maquillages spéciaux), Fulci a filmé la mort, un peu comme Baudelaire regardait une charogne : avec cette sorte d'application acharnée, précise, scientifique même. Son spectacle en devient alors fascinant car monstrueusement inédit.
Reculant chaque fois les limites du soutenable, il a en fait, au même titre qu'une pièce du défunt Grand-Guignol, une orgie de tripes et de sang, un spectacle macabre haut en couleurs, bref un ultime jaillissement, et non plus une banale disparition. Décrié ou encensé, son cinéma reste tout de même une des révélations de ces dernières années. Quoi qu'on en dise.
Avec *Le Chat Noir,* il prouve qu'il sait également échafauder une intrigue, et secréter un climat morbide tenace. Sans pratiquement d'effets spéciaux gerbiques. De toute façon, ses fanatiques de la première heure l'en savaient capable depuis longtemps. *L'Enterrée Vivante* ou *La Longue Nuit de l'Exorcisme* le leur avaient déjà prouvé. Ce coup-ci, il semble bien que Fulci ait trouvé un écho fidèle à ses propres obsessions, dans les délires noirs de ce vieil alcoolo d'Edgar Poe, dont la nouvelle a servi d'inspiration. C'est certainement pour cette raison, que malgré un tissu anecdotique plutot éloigné de celui de l'histoire originale, il a su préserver la substance intime des cauchemars du poète.
Le médium Robert Miles, interprété par un Patrick Magee au faciès tellement déformé qu'il en arrive à se hisser le menton jusqu'aux sourcils, passe des nuits entières dans le cimetière de son village d'Ecosse. Il y enregistre au magnéto les plaintes et les murmures des macchabées, filtrant des tombes. Ce maudit hypnotise également un chat noir mystérieux, et l'envoie tuer plusieurs individus. Intriguée par certains détails (traces de griffures, touffes de poils), une jeune photographe londonienne (Mimsy Farmer) décide de mener son enquête.
Fallait s'en douter : les cadavres ne sont pas éteints, et l'enveloppe charnelle pourrissante n'étouffe toujours pas les soubresauts d'une conscience enfouie. Chez Poe, les héroïnes mortes parvenaient à diffuser d'outre-tombe un message d'amour à leur

fiancé désespéré. Chez Fulci cependant, ces brefs accès de vie qui secouent physiquement *(La Paura/Frayeurs)* ou mentalement les cadavres décharnés, ne sont que l'expression d'une souffrance infinie. Un peu comme si ces pauvres bougres voulaient signifier à quel point les feux de l'enfer sont détestables.

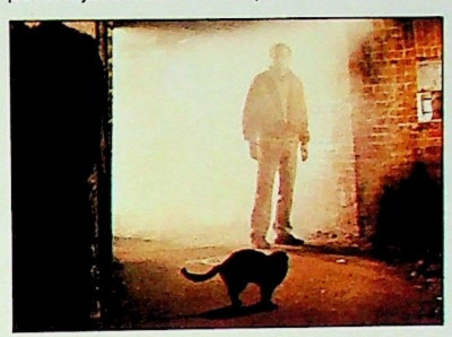
Le vieux Fulci, furieusement chrétien (n'en déplaise à ses fans anars, hé, hé !) nous met en garde : ne risquez pas l'éternité pour quelques plaisirs terrestres défendus. A ce titre, si Dagmar Lassander, qui joue une mère de famille seule, meurt si atrocement dans l'incendie de sa maison, c'est bien parce qu'elle a abandonné sa fille aux charmes d'un play-boy entreprenant, pour pouvoir elle-même succomber à ceux de son amant de passage. Sans pitié le garde-champêtre Fulci : interdit de pêcher.

Malgré un parti pris technique souvent crispant (zooms et changements de point à tout crin), l'atmosphère du cimetière embrumé et des ruelles pavées est aussi bien rendue qu'aux temps glorieux de la *Hammer Films,* et la partition de Pino Donaggio *(Pulsions, Hurlements),* traversée de bruits insolites et de roulements de cornemuse, s'harmonise parfaitement aux cabrioles nocturnes du chat, filmées en caméra subjective au ras des pâquerettes.

La fin, quasiment semblable à celle de la nouvelle, permet à Fulci d'exhumer une autre des obsessions chères à Poe : schizophrénie.

Le médium succombe aux pouvoirs qu'il avait délégués à son chat, et se trouve désormais incapable d'agir tel qu'il l'entend vraiment.

Et puis, une ultime satisfaction : David Warbeck, qui interprète un dynamique inspecteur de Scotland Yard, se fait labourer la tronche en plein milieu du film. A croire que le matou hargneux a tout de suite remarqué à quel point il jouait comme un pied.



Le chat noir devant une de ses futures victimes.

L'ORIENT-CINE

L'honorable cinéphile occidental n'a guère conscience des complots qui se trament à son insu, dans les studios chinois de Hong Kong. Et pourtant, il s'en tourne des films entre les murailles de bambou : des karatés agressifs, des drames passionnels à l'eau de soja, de l'aventure exotique (bah ! c'est le coin...), et des films d'horreur mythologiques avec dragons biscornus, sorcières chevelues et filtres maléfiques...

Malheureusement, en France, on ne peut guère profiter de ces estampes animées et naïves. Autrefois, la valeureuse maison Shaw (qui co-produit maintenant de nombreux mammouths américains tels que *Blade Runner* ou *The Rats/Night Eyes* de Robert Clouse, hélas inédit) arrivait à s'incruster dans les circuits de distribution commerciaux *(La Rage du Tigre, Les Griffes de Jade),* mais maintenant, seuls les sous-produits karatés trouvent une porte de sortie.

Même topo pour les bandes indonésiennes ou thaïlandaises, même si la vidéo comble un tant soit peu les carences.

Mais voilà, tel Marco Polo, je me suis lancé à l'aventure dans les quartiers chinois de Paris, et je suis tombé sur un havre de paix ignoré de tous (même *Pariscope* n'y a jamais foutu les pieds...). Planqué dans un centre commercial asiatique du côté de la place d'Italie, ce lieu de recueillement, longtemps fréquenté par le célèbre philosophe Lao Tseu ("A l'Orient-Ciné, moi j'y viens en Berliet", aimait-il à répéter) procurera bien plus de frissons aux amateurs, que n'importe quelle fumerie d'opium. Partagé en 3 salles, ce cinéma serein diffuse régulièrement des productions de Hong-Kong, plus ou moins variées et récentes selon les semaines. Si vous n'êtes pas loin, jetez-y un coup d'œil de temps à autre : il se peut qu'entre un drame passionnel palpitant (le pécheur d'huîtres Ping-Fu délaissera-t-il sa femme Huo-Chey pour l'araignée de mer Thi-Long ?) et 2 documentaires édifiants (la construction des vespasiennes le long de la muraille de Chine, et leur influence sur la digestion des sauterelles tibétaines), se glisse un film d'aventure délirant, ou comme ce fut le cas il y a quelques jours, un film d'horreur totalement inédit comme *The Devil in Her (Le Diable en Elle).*

Bien que la maxime servant de base au scénario ("Les fantômes n'agissent pas sur les amoureux") laisse présager un conte inventif et un tant soit peu poétique, il s'agit d'une version on ne peut plus terre à terre du chef-d'œuvre de Friedkin, *L'Exorciste.* Passé l'obstacle des trois sous-titrages différents (anglais, vietnamien et français : non, ce n'est pas un gag), qui quadrillent l'écran, on se concentre sur les points de beauté ou les couleurs des cravates des protagonistes, seuls points de repère dans cet univers de chinois désespérément identiques.

L'esprit d'une jeune femme perverse morte depuis peu (avant-hier soir), hante la maison d'un de ses anciens amants, et déchaîne les forces du mal, n'épargnant que les amoureux.

Des mains verdâtres jaillissent du trou des waters, des têtes grimaçantes croupissent au fond des paniers de linge sale, les assiettes se cassent lorsqu'elles tombent par terre, et les horloges s'arrêtent brusquement lorsqu'on oublie de les remonter. Pas d'erreur possible : il s'agit d'une possession. Les choses se corsent lorsque l'adolescente boutonneuse vomit à la tronche du prêtre gastronome, un canard laqué entier suivi de 2 baguettes, puis enfile à l'envers sa petite culotte sur la tête de son frère.

Bah oui, ce coup-ci, c'était nul. Hé, y'a pas une perle dans chaque huître.

DAN BRADY ■

FICHES TECHNIQUES :

COBRA (Il Giorno del Cobra). Italie. 1979. R : Enzo Girolami, alias Enzo G. Castellari. SC : Aldo Lado, Fabio Carpi. PH : Giovanni Bergamini. 1 h 33. DIST : Commodore Films. Avec : Franco Nero (Larry Stanziani, alias Le Cobra), Sybil Danning (Brenda), William Berger (patron Narcotic Bureau), Mario Maranzana, Enio Girolami, Romano Puppo.

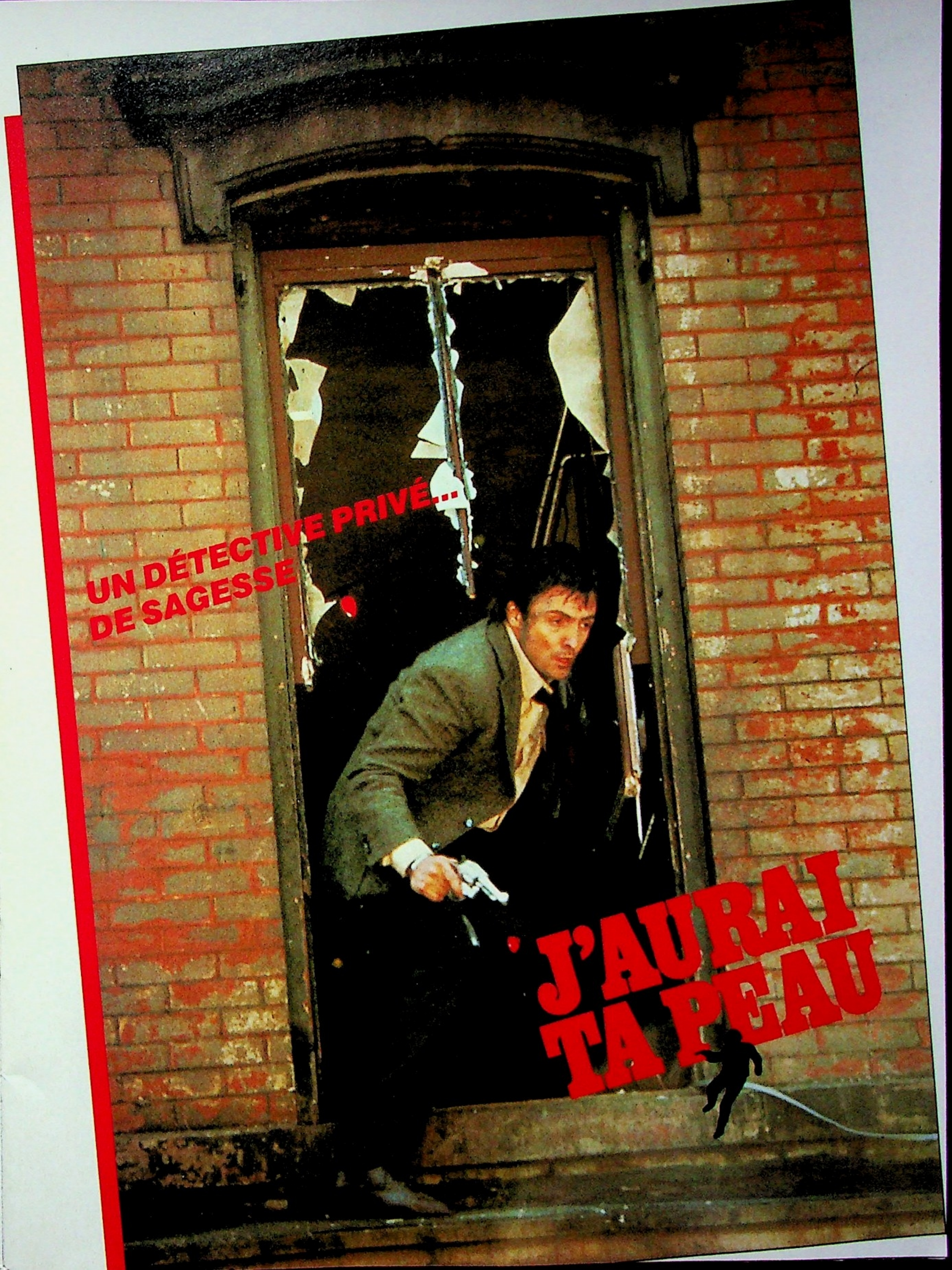
LE CHAT NOIR (Il Gatto Nero). Italie. 1980. PR : Renato Angiolini for "Selena Cinematografica Prod.". R : Lucio Fulci. SC : Biagio Proietti, Lucio Fulci, d'après une histoire d'Edgar Allan Poe. PH : Sergio Salvati. MUS : Pino Donaggio. 1 h 30. DIST : P.M. Productions (cinéma), Scherzo (vidéo). Avec : Patrick Magee (Robert Miles), Mimsy Farmer (Jill Travers), David Warbeck (Inspecteur Gorley), Al Cliver, Dagmar Lassander.

THE DEVIL IN HER (Le Diable en Elle). Hong Kong. PR : Cham King for "Golden Shaw Prod.". R/SC : Chung Sum. PH : Lam Bill. MUS : Frankie Chan. SFX : Lai Shin Wah. 1 h 40. Avec : Yuon Yuk, Lawrence Leung, Ching Tung Toey.

the Black Cat



MAGIC VIDEO
33 bd Barbès - 1er étage - PARIS 18e - 251.67.62
EXTRAORDINAIRE PROMOTION SUR CASSETTES VIERGES
Nous consulter pour toute commande importante France et Étranger
FUJI
AU BERIDOX
2 heures
E 120
80F
à l'unité
3 heures
E 180
90F
à l'unité
4 heures
E 240
130F
à l'unité
THOMSON
Brandt
électronique
2 heures
E 120
70F
à l'unité
3 heures
E 180
80F
à l'unité
BATTERIE ÉLECTRONIQUE MATTEL
Fantastique ! A brancher sur un ampli Hifi ou un simple casque. Plus de 4000 rythmes. Accélère ou ralentit votre tempo grâce à 3 mémoires.
1350 F
PROMOTION JEUX MATTEL:
6 jeux pour le prix de 5!
Tous les jeux compatibles avec la Console MATTEL:
FROGGER (Jeux Vidéo Parker)
et (Jeux Vidéo Imagic)
350 F
CONSOLE DE JEUX MATTEL avec 1 jeu gratuit
1695 F
36 jeux disponibles : 250 F pièce.
TOUTES LES NOUVEAUTÉS 83 :
Tron, Gendarmes et voleurs...
310 F pièce.
TÉLÉPHONE SANS FIL
TRANSFONE SX 0011
Portée 5 km - 10 km avec antenne longue portée (750 F)
4 800 F
TÉLÉPHONE SANS FIL
SUPERCALL 2000
portée 800 m - 2 kms avec antenne longue portée (500 F)
2290 F
TÉLÉPHONE SANS FIL
FREEDOM 2500
le plus petit au monde!
Interphone et téléphone automatique
2590 F
TÉLÉPHONE SANS FIL
ZETA 510
portée 100 m
1090 F
TOUTE LA TÉLÉPHONIE MODERNE !
Venez essayer nos téléphones à 10, 24 et 52 mémoires, nos « mains libres », nos répondeurs, nos détourneurs d'appel.
PRIX DISCOUNT
Vente par correspondance
BON DE COMMANDE A DÉCOUPER ET A RETOURNER A :
MAGIC VIDEO - 33 bd Barbès - 75018 PARIS
CASSETTES VIDÉO 520 F + 20 F d'envoi
ALPHA
□ Platinium Paradise
□ Prisons très Spéciales
□ Dans la chaleur de St-Tropez
□ Excitation
□ Ma mère me prostitue
□ L'amour au champagne
HOLLYWOOD VIDÉO *
Electric Blue 1 à 9
□ 1 □ 2 □ 3 □ 4 □ 5
□ 6 □ 7 □ 8 □ 9
□ Sex Maniac's Electric Blue Spécial
□ Sex Freaks
□ Devil in Miss Jones
□ Défiance
EROTICA *
□ Vierges façon de parler
□ Transexualité
□ Anthologie lesbos
□ James bande 00 sex
□ Les amours interdites d'une fille religieuse
□ The Anger in Jenny
□ Anthologie Sodo
□ Appointment with agony.
□ Emmanuelle à Hong-Kong
MARC DORCEL
□ Le lit d'Elodie
□ Belles de rêve
□ Les culottes de Charlotte
□ Julie la douce
□ Au caprice des dames,
□ Tendre Corinne
□ Une femme honnête
□ Filles de luxe
□ Sonia et l'amour des femmes
□ Orgie extra-conjugale
□ Un bon client
* PAS DE V 2000
590 F + 20 F d'envoi
SCHERZO
□ Miss Aggie
□ Alpha Blue
□ Compétition
□ Le Miroir de Pandora
□ Story of Joanna
□ Café Flesh
SUN VIDÉO
□ The tale of Tiffany lust
□ Sunsex Boulevard
□ La Marquise von Porno
□ Infirmières perverses
□ Little french maid
VIP *
□ Deep throat
□ Derrière la porte verte
□ La résurrection d'Ève
DIVERS A 780 F
+ 20 F d'envoi
SCHERZO
□ Femmes criminelles
□ L'enfer des tortures
□ Les tueurs noirs de l'empereur fou
□ Les mercenaires du démon
□ Le feu de la vengeance
□ Les griffes de Jade
SUN VIDÉO
□ Schéhérazade
□ The ultimate pleasure
□ The sensuous detective
□ Sucess hard magazine N° 1
□ Sucess hard magazine N° 2
□ Expose me now
Cassettes Vidéo Vierges VHS :
Quantité : Durée :
Marque :
(Rajouter 5 F de port par cassette)
SF/5 V7/5 TCV/5
□ AUTRES CHOIX
A la commande :
□ Chèque □ C.C.P. □ Mandat
PAS DE CONTRE-REMBOURSEMENT
NOM
Adresse
□ VHS/SECAM □ VHS/PAL
□ BETA/SECAM
□ V 2000/SECAM
Date :
Je certifie être majeur
Signature :


UN DÉTECTIVE PRIVÉ...
DE SAGESSE
J'AURAI
TA PEAU

J'AURAI TA PEAU

Un livre

"Toi, le boutonneux, lui dis-je, ne t'avise pas de jouer encore à l'homme. Tu te crois costaud, mais je le suis plus que toi, et je te laisserai sur le carreau si tu m'empoisonnes l'existence, compris? Maintenant, assieds-toi."

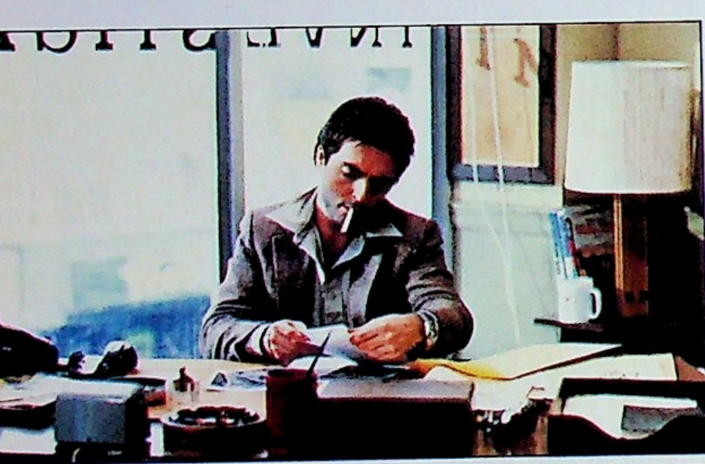
Il n'est pas sûr qu'on lise aujourd'hui ces lignes comme ont pu les lire les lecteurs qui les découvraient en 1947. Mais elles gardent quand même tout leur charme dans la mesure où l'œuvre d'où elles sont extraites avait eu la bonne idée d'associer constamment l'humour à la violence. C'est sans doute pour cette raison que le roman de Mickey Spillane *I, the Jury* (en "français", *J'aurai ta peau)* – privilège rare pour un premier livre – est vite devenu un classique qui, trente-cinq ans plus tard, continue de faire les beaux jours de son auteur et de ses éditeurs internationaux.

Certes, on a peut-être fait mieux et plus depuis. Mais *I, the Jury* inaugurait à sa façon une nouvelle ère de la littérature américaine. 1947 : les *pocket books* commençaient à apparaître. Cette innovation matérielle allait être lourde de conséquences d'un point de vue culturel : avec ce format "de poche", les auteurs reconnus officiellement et les autres, autrement dit la littérature respectable et la littérature populaire, se retrouvaient pour la première fois côte à côte sur les tourniquets des drugstores.

L'autre nouveauté, plus spécifique, d'*I, the Jury* était de faire du lecteur un voyeur. Non pas seulement parce que ses héroïnes s'y dénudaient savamment au fil des pages. Mais aussi, plus profondément, parce que la violence devenait un objet de description comme un autre : "Tu lui as logé une balle dans le ventre et tu es restée là, devant lui, à étudier ses réactions, à le regarder essayer de saisir ce revolver que tu reculais, peu à peu". Jamais Agatha Christie, pourtant si cynique au fond, n'aurait osé écrire des choses pareilles.

Avec le personnage du privé prêt à tout pour aller jusqu'au bout de son enquête entrait dans la littérature américaine ce qu'un critique a appelé "la justification du sadisme", même si ces deux termes, qui renvoient l'un à la raison, et l'autre aux pulsions, semblent se contredire.

La rationalité, en effet, n'est pas dans l'enquête de Mike Hammer. Certes, tout commence comme une bonne vieille énigme policière bien classique : un cadavre que rien ne semble justifier, et un détective qui va s'appliquer à trouver un coupable. Mais bien malin le lecteur qui, passé la page 50, peut suivre le déroulement de cette enquête. Peu à peu se glisse l'idée que derrière le meurtre initial se cachent les complexes méandres d'un réseau de prostitution international et de trafic d'héroïne, mais on baigne plus dans un climat que dans une analyse. C'est que, contrairement à Hercule Poirot, Mike Hammer ne fait pas son métier pour offrir à ses petites cellules grises les jouissances d'un travail de déduction d'ordre mathématique, mais pour apaiser sa rage. Le cadavre initial était celui d'un ami qui n'avait pas hésité à perdre un bras pour le sauver d'une situation désespérée pendant la guerre. Et peu lui importe, finalement, la Justice. Ce qu'il veut – comme l'indique le titre *I, the Jury* et, à un moindre degré, le titre français *J'aurai ta peau* –, c'est rendre *sa* justice.









On aura compris que les actes du héros sont des actes spontanés, et non pas réfléchis, tous ses efforts de rationalisation visant à justifier ses *désirs* les plus immédiats. En faisant donc pénétrer, dans le cours du récit, Mike Hammer dans les lieux que la morale réprouve, puisqu'ils sont destinés à satisfaire des cellules autres que les cellules grises, Spillane ne faisait pas vraiment une concession commerciale. Bien plutôt, il respectait la cohérence de son récit, méprisant totalement l'intrigue pour exprimer des passions à l'état brut.
Ce mélange de la réalité et de l'imaginaire offrait un excellent matériau pour le cinéma.

Un scénario

De fait, il y a eu une adaptation cinématographique d'*I, the Jury* – en relief, même ! – dès 1953. Peut-être faudrait-il la redécouvrir, mais l'époque permettait sans doute mal de rendre sur l'écran toutes les audaces du récit original.
Vingt-sept ans plus tard, en décembre 1980 exactement, le franc-tireur du cinéma américain Larry Cohen annonçait qu'il s'apprêtait à tourner *sa* version, en espérant même obtenir pour le rôle principal Clint Eastwood. En fait, celui-ci refusa ("Il en avait assez de jouer les Inspecteur Harry", a expliqué Cohen), et c'est un acteur peu connu, Armand Assante – aperçu dans *Prophecy* et dans *Private Benjamin (Le bidasse)* – qui fut choisi pour le remplacer.

Le film restait cependant établi sur un budget énorme en comparaison de ceux dont Larry Cohen avait disposé pour ses précédentes réalisations. *Le monstre est vivant* ou *Meurtres sous contrôle* avaient coûté à peu près un million de dollars. *I, the Jury* à lui seul allait dépasser les huit millions. Cohen voulait en effet retrouver dans son scénario l'esprit de *Dr No...* et son succès. Maintes fois, il insista sur les similitudes entre Mike Hammer et James Bond. Mais une telle approche exigeait une photographie de qualité, des décors luxueux, des cascades multiples et des légions de figurants.

Le personnage de Mike Hammer avait dû toutefois séduire Larry Cohen pour des raisons plus profondes que la perspective de refaire un *Bond*. D'une certaine façon, il s'apparente à certains héros de ses films. Par sa solitude et son caractère suicidaire. Par sa belle assurance devant les femmes qui cache mal un désarroi profond (Hammer hésite entre sa secrétaire et une séduisante psychiatre comme le détective de *Meurtres sous contrôle* oscillait entre sa femme et sa maîtresse). Par ses victoires cher payées. Et surtout, par son humour.

Cohen a construit son scénario comme une série de variations autour du roman. Presque tous les personnages, presque tous les détails, y compris le morceau de bois qui sert à coincer un importun dans une porte tournante, reviennent d'une manière ou d'une autre. Dans un ordre différent. Mais qu'importe l'ordre? L'intrigue du film se veut vite aussi brumeuse que celle du livre. C'est la loi du genre.

Les véritables changements sont au nombre de deux. D'une part, pour satisfaire au spectaculaire et à la tradition établie par les *James Bond*, Cohen a ajouté un *finale* rempli de destructions et de coups de feu dans le repaire du méchant. D'autre part, il a transposé l'histoire aujourd'hui : bien évidemment, les voitures vont plus vite et les immeu-

Page de gauche : de haut en bas : Mike Hammer (Armand Assante) dans son bureau de détective privé, décor classique du genre... et un autre décor classique d Spillane : le lit ! Heureusement, même là entre les bras de Charlotte la diabolique (Barbara Carrera), Hammer ne perd pas le Nord et A droite : Les sœurs jumelles (Lynette et Lee Anne Harris, ex-playmates et héroïnes de Sorceress, une production d'Heroic-Fantasy de Roger Corman) et le docteur Bennett : deux aspects de la féminité (sinon trois) qui cèdent devant l'indomptable Hammer.
Ci-dessous : Velda, la secrétaire astucieuse du privé, revêt les traits de la superbe Laurene Landon, et n'hésite pas à faire le coup de feu ! Enfin une vraie femme...





bles sont plus hauts; bien évidemment aussi, les héroïnes sont bien plus "généreuses" qu'elles ne pouvaient l'être dans les années cinquante, et la maison de passe est devenue *sex-clinic*. Modernité, quand tu nous tiens... !

Pour ceux que cette transposition choquerait, le parfum rétro n'a pas été oublié. Dans une hilarante séquence, Mike Hammer débarque impromptu sur un plateau de cinéma où se tourne un film de gangsters "à l'ancienne", et crée une pagaille telle que toutes les explosions prévues pour la scène se déclenchent bien avant que le réalisateur ait dit "Action" et que les artificiers aient donné leur accord.

Un film

Larry Cohen commença le tournage d'*I, the Jury* le 27 avril 1981 mais il était remplacé six jours plus tard. Pour retard et dépassement de budget. Les mauvaises langues diront que, réalisateur de série B habitué à travailler avec des bouts de ficelle, il n'avait pas les épaules assez larges pour une production de cette envergure. Lui s'est défendu en disant que, dans le plan de tournage, les premières scènes étaient les plus difficiles, puisqu'il s'agissait de scènes d'action, et qu'il aurait probablement pu rattraper son retard. Il est certain en tout cas qu'il fut, comme d'autres, une victime indirecte de l'affaire *Les Portes du Paradis/Heaven's Gate,* qui faisait alors souffler un vent de terreur chez les producteurs américains.

Ce que marque d'ailleurs le choix du remplaçant. Peu original, mais rassurant. Pour le cinéma proprement dit, Richard T. Heffron n'avait réalisé que quelques films, dont *Outlaw Blues* et *Les Rescapés du Futur/Futureworld* – tous deux avec Peter Fonda. Mais il avait derrière lui une impressionnante liste de films de télévision, parmi lesquels, curieusement, un *remake* de *Cent dollars pour un Shérif/True Grit* avec Warren Oates dans le rôle de John Wayne. Point de génie, sans doute. Mais du métier, assurément.

I, the Jury n'est donc pas exactement le *James Bond* que Larry Cohen avait pu annoncer. Il n'en a ni la démesure, ni le délire. Mais ce n'est pas non plus un simple téléfilm. Si le ton rappelle irrésistiblement *Starsky & Hutch* et des produits du même genre, l'ensemble bénéficie de moyens et d'un traitement qui n'appartiennent qu'au *grand* écran. La sexualité y est plus claire, la violence plus forte, et l'action plus dense. Comme on a pu le comprendre, Barbara Carrera donne aux spectateurs une image d'elle-même bien plus révélatrice que dans le feuilleton *Colorado*. Mike Hammer reçoit en deux heures plus de mauvais traitements que Mannix n'en a jamais reçu dans toute sa carrière. Et l'on découvrira qu'une vieille camionnette peut devenir une véritable voiture de course si on la nourrit au whisky. Malheureusement, un moteur cirrhosé finit assez vite par exploser et faire tout exploser sur son passage.

Certaines scènes de violence pourront faire tiquer. On n'oubliera pas entre autres comment, dans le dénouement, Hammer, fidèle à la promesse qu'il s'était faite, fait la peau de son adversaire. Mais il serait vain de chercher midi à quatorze heures. *I, the Jury* désamorce par ses constants clins d'œil tout ce qui pourrait être déplaisant.

I, the Jury ne cherche qu'à divertir.

FREDERIC ALBERT LEVY





Ci-dessous, de gauche à droite : Velda est vraiment parfaite : toujours là pour panser les blessures de son Mike !.. qui de son côté n'hésite pas à se ménager de petits extras, comme la troublante Charlotte. Quel cynisme ! Remarquez, quand on regarde Charlotte, on comprend qu'il cède à la tentation... Ci-contre : la pauvre Velda, à la merci du tueur fou qui cherche à retrouver l'image de sa mère chez ses victimes. En colonne : la maman en question sous la menace de Velda : ça va mal tourner ! Et d'ailleurs Hammer aussi en prend pour son matricule aux mains du maniaque ! il reprendra pourtant du poil de la bête comme il se doit et ira assouvir sa vengeance quel qu'en soit le prix !

FICHE TECHNIQUE :

J'AURAI TA PEAU (I, The Jury). U.S.A. 1980. PR : Robert Solo. R : Richard T. Heffron. SC : Larry Cohen d'après le roman I, The Jury/J'Aurai Ta Peau de Mickey Spillane (Editions du Livre de Poche). PH : Andrew Laszlo. MUS : Bill Conti. CASC : Don Pike. SFX : Conrad Brink, Terry King, Bill Bailes, Bill Nipper, Frank R. Liszcak. SFX de MAQ : Carl Fullerton. 110 mn. DIST : Warner Columbia Film. Avec : Armand Assante (Mike Hammer), Barbara Carrera (Dr Charlotte Bennett), Laurene Landon (Velda), Alan King (Charles Kalecki), Geoffrey Lewis (Joe Butler), Paul Sorvino (Détective Pat Chambers), Judson Scott, Barry Snider, Julia Barr, Jessica James, Don Pike.

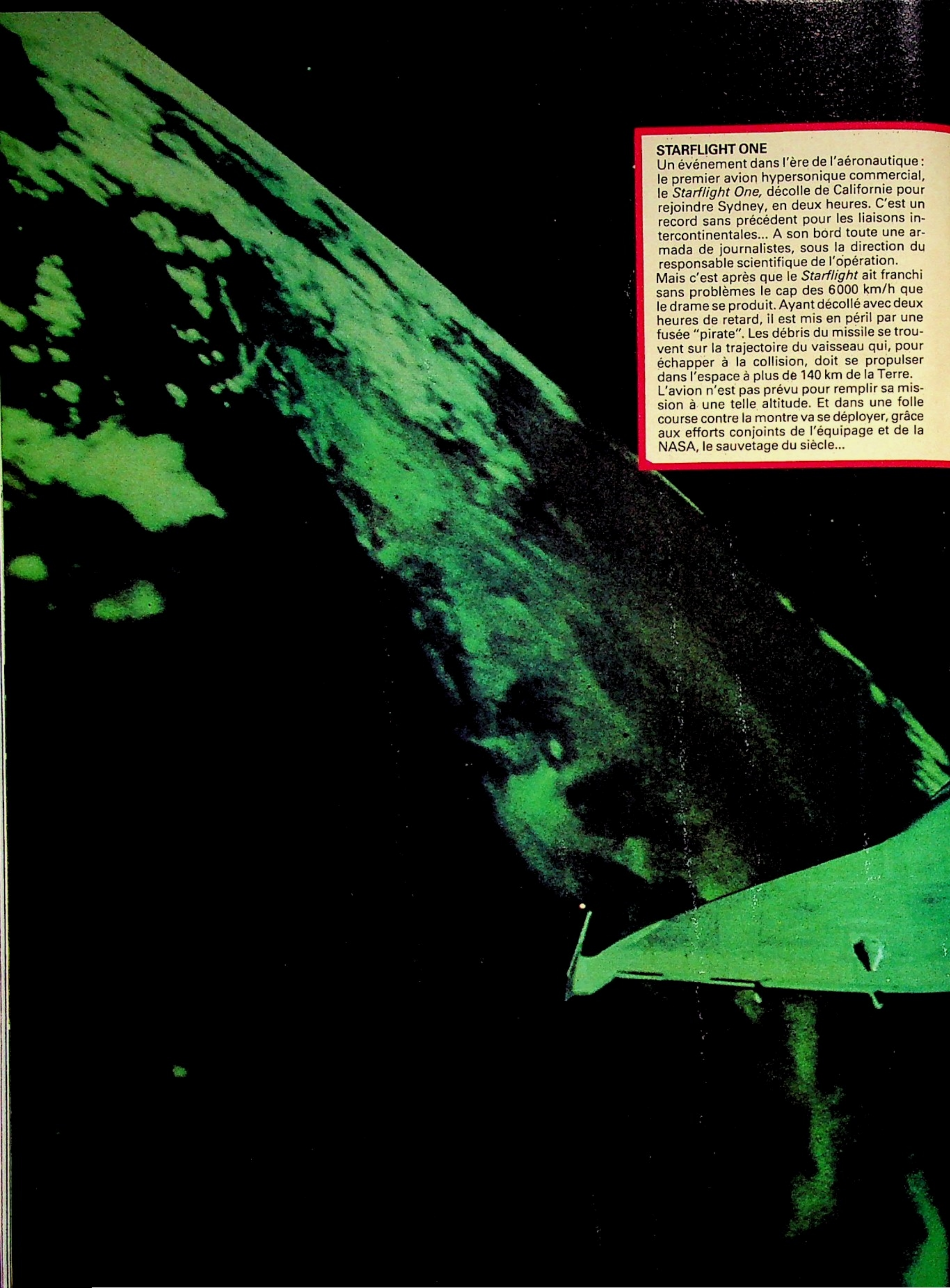












STARFLIGHT ONE

Un événement dans l'ère de l'aéronautique : le premier avion hypersonique commercial, le *Starflight One,* décolle de Californie pour rejoindre Sydney, en deux heures. C'est un record sans précédent pour les liaisons intercontinentales... A son bord toute une armada de journalistes, sous la direction du responsable scientifique de l'opération.

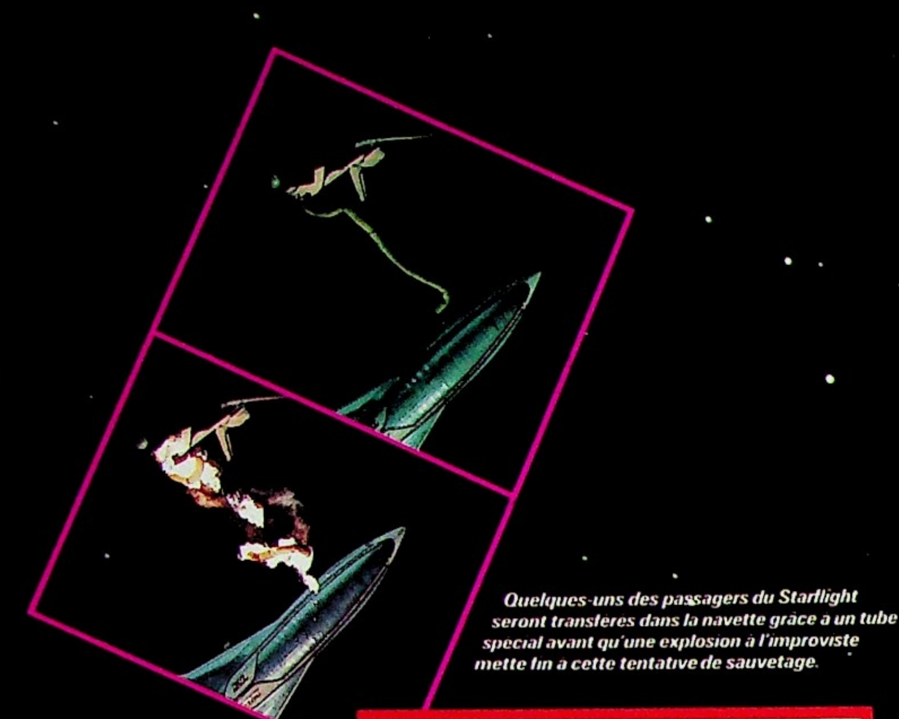
Mais c'est après que le *Starflight* ait franchi sans problèmes le cap des 6000 km/h que le drame se produit. Ayant décollé avec deux heures de retard, il est mis en péril par une fusée "pirate". Les débris du missile se trouvent sur la trajectoire du vaisseau qui, pour échapper à la collision, doit se propulser dans l'espace à plus de 140 km de la Terre.

L'avion n'est pas prévu pour remplir sa mission à une telle altitude. Et dans une folle course contre la montre va se déployer, grâce aux efforts conjoints de l'équipage et de la NASA, le sauvetage du siècle...



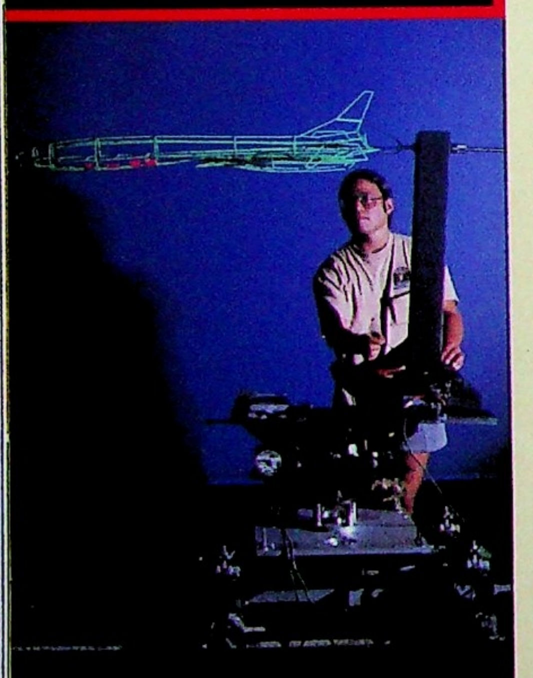
Ainsi sont jetées les bases de ce téléfilm catastrophe dont la sortie est prévue prochainement sur les écrans. De la pyrotechnique, du suspense, de l'espionnage industriel, le tout agrémenté d'une intrigue amoureuse... les ingrédients les plus éprouvés et éprouvants d'un cinéma à grand spectacle qui nous sont resservis ici sans aucune honte.
De plus, la présence au générique du réalisateur Jerry Jameson *(Les Naufragés du 747, La Guerre des Abîmes)*, du producteur Arnold Orgolini *(Meteor)*, et de Lee Majors (fort de sa réputation d'homme bionique), pouvait laisser présager du pire. Mais les instigateurs de ce projet étaient sans doute conscients de sa fragilité dès le départ. Il devait leur paraître évident que la N.A.S.A. n'était guère suffisante pour tirer *Starflight One* de sa périlleuse aventure dans le cosmos. Aussi se sont-ils résolus à engager un spécialiste de l'épopée spatiale, spécialiste qui, en fin de compte, fait figure de vedette.

une aventure périlleuse dans l'espace dont un seul sortira indemne : John Dykstra



Quelques-uns des passagers du Starflight seront transférés dans la navette grâce à un tube spécial avant qu'une explosion à l'improviste mette fin à cette tentative de sauvetage.

Avec ces carcasses, recouvertes d'un enduit phosphorescent, Dykstra a réussi à créer des images de simulation de vol semblables à celles générées par ordinateur.
Les structures étaient fixées sur un support qui leur faisaient effectuer des mouvements relativement simples (rotations, piqués, etc.)



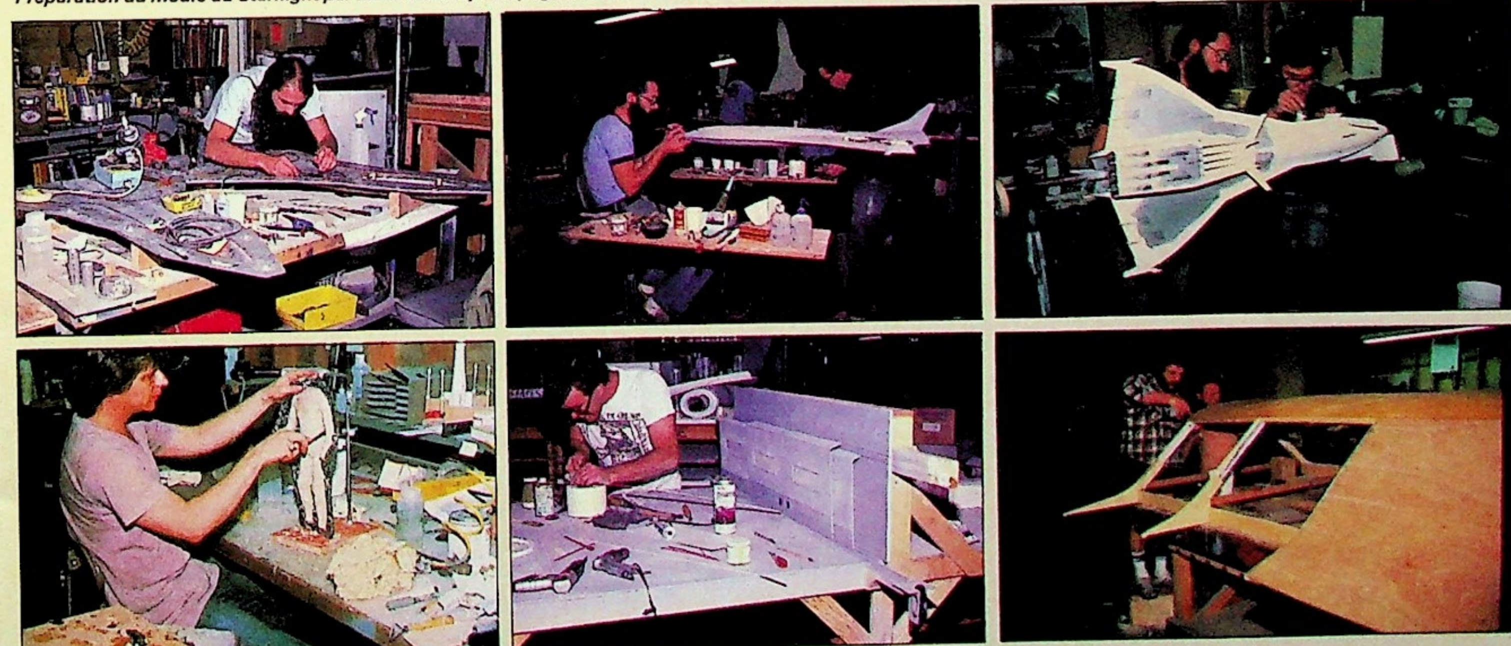
JOHN DYKSTRA, UNE VALEUR SÛRE

Devenu aujourd'hui l'un des experts du trucage les plus prisés, John Dykstra avait déjà obtenu, entre autre, un oscar pour ses remarquables exploits techniques sur *La Guerre des Etoiles.* A l'occasion de ce film il mettait d'ailleurs au point une caméra qui porte son nom : la dykstraflex, caméra bi-pack autorisant des prises de vue d'une rare virtuosité. Fort de ces acquis, il crée, en 1978, les Apogee Studios où il réunit sous le même toit neuf des plus grosses tête en matière d'effets spéciaux. Véritable usine de 10000 m², ce local lui sert depuis de base de travail.
John Dykstra avoue que *Starflight One* n'a pas été une étape majeure dans sa carrière. Le budget limité de ce téléfilm ne lui autorisait pas ce degré de perfectionnisme et d'invention qui le caractérise habituellement. Malgré tout, les effets spéciaux produits par Apogee Studios se retrouvent presque intégralement dans le film, certains plans étant même repris comme pour faire oublier la platitude du reste.
Les problèmes que rencontra Dykstra durant ses 9 mois de travail sur le projet, étaient bien particuliers : "Etant donné que ce film était prévu pour la télévision, il fallait que je fasse très attention au contraste. Le point le plus délicat concernait les arrière-fonds avec étoiles. Pour que celles-ci soient visibles il fallait qu'elles aient la taille de balles de golf. J'aurais préféré laisser les fonds noirs, ça n'aurait pas été gênant sur le petit écran". En outre, il se souciait du manque de dynamisme du Starflight qui devait flotter bêtement dans l'espace pendant toute l'opération de sauvetage. "Il fallait absolument donner du mouvement à ces plans en déplaçant les maquettes les unes par rapport aux autres ou en changeant la position de la caméra. De même, je ne voulais pas que les astronautes miniatures, manœuvrant autour des sas à air, donnent l'impression d'être collés sur le fuselage du vaisseau.

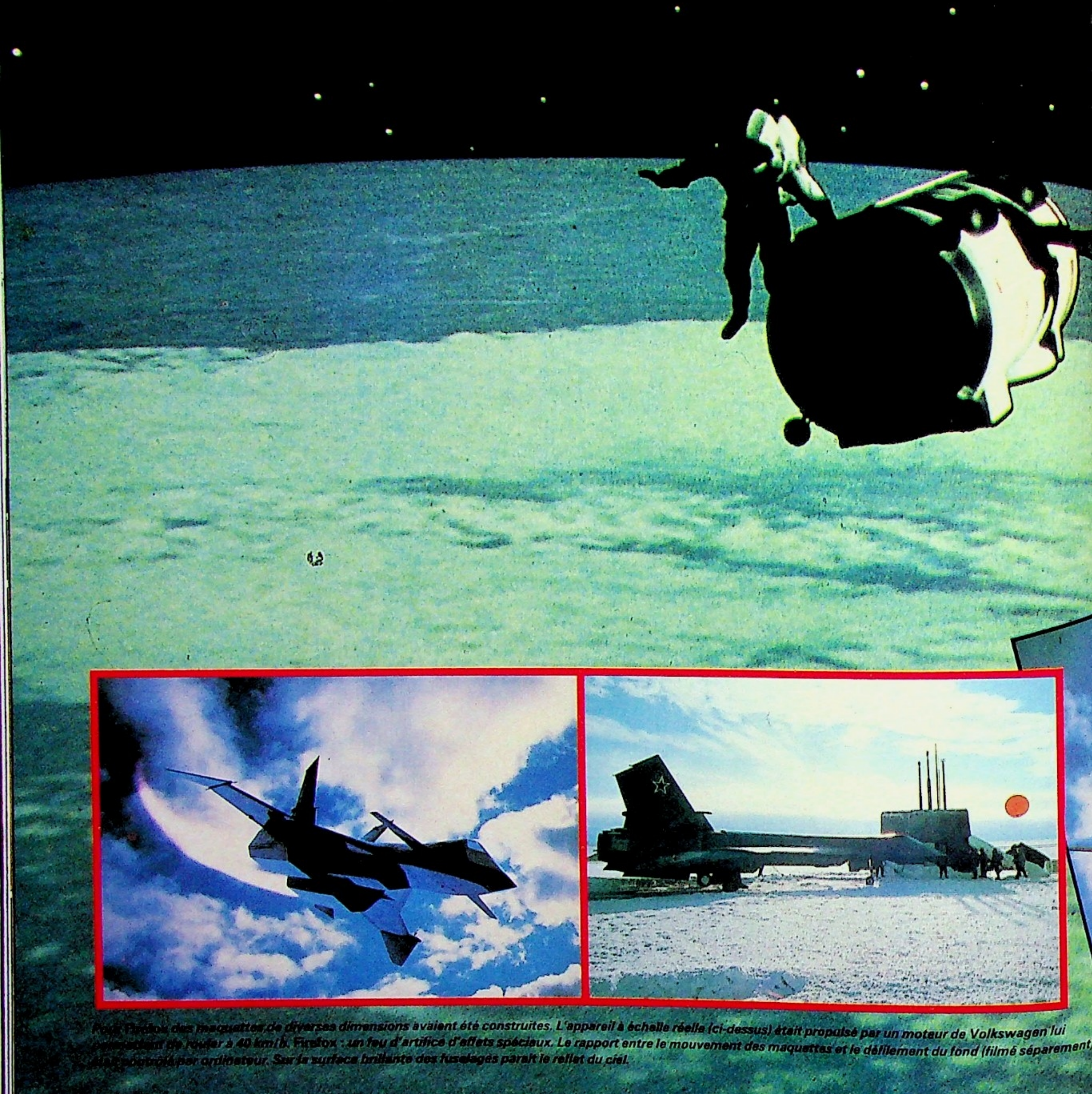
Finition de la maquette du Starflight.



Préparation du moule du Starflight par David Beasley de Apogee Studios. David Beasley à l'œuvre sur la maquette du Starflight. © Apogee Inc.



David Sasalla de Apogee prépare une marionnette d'astronaute. © Apogee Inc. Construction par Pete Gerard d'un hangar miniature. © Apogee Inc. Certaines parties des maquettes ont été reproduites à une échelle réelle pour les plans rapprochés sur les acteurs.



Pour Firefox des maquettes de diverses dimensions avaient été construites. L'appareil à échelle réelle (ci-dessus) était propulsé par un moteur de Volkswagen lui permettant de rouler à 40 km/h. Firefox : un feu d'artifice d'effets spéciaux. Le rapport entre le mouvement des maquettes et le défilement du fond (filmé séparement) était contrôlé par ordinateur. Sur la surface brillante des fuselages paraît le reflet du ciel.



On a donc fabriqué des marionnettes avec des membres mobiles. Le résultat à l'écran est convaincant d'ailleurs. J'en suis assez content".
La quasi-totalité des effets spéciaux dans Starflight One se situe dans l'espace, c'est-à-dire sur fond noir. Le budget ne permettait pas de filmer les maquettes au décollage ni sur un fond de nuages, ce qui aurait posé des problèmes d'un autre ordre. A ce sujet, Dykstra évoque avec fierté le tour de force qui avait dû être accompli sur Firefox : "Pour que l'image ne cloche pas, la perspective du paysage et le mouvement des maquettes devaient coïncider parfaitement. Dans un premier temps, on avait filmé des vues aériennes à partir d'un jet dont les moindres mouvements étaient enregistrés sur ordinateur. De cette façon, lorsqu'on tournait les maquettes, on pouvait leur faire refaire exactement le même mouvement". Parallèlement à ça, Apogee avait développé un procédé spécial, le "reverse blue screen process", qui permettait non seulement d'éliminer la ligne noire autour de la maquette lorsque celle-ci est superposée à un fond clair, mais aussi de filmer de façon très réaliste sa surface brillante. En effet, Dykstra avait poussé le vice jusqu'à incruster sur le fuselage du Firefox le reflet du paysage qui défilait en fond.

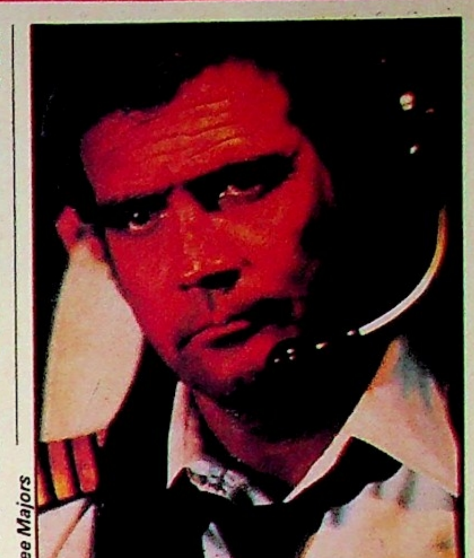
Sur Starflight One les maquettes sont brillantes, elles aussi, mais leur rajouter des reflets d'étoiles n'aurait pas présenté un grand intérêt, un tel trucage ne pouvant que "salir" l'image finale.

Le patron de Apogee Studios a pourtant eu l'occasion de se distinguer sur Starflight One. Les producteurs, pressés par le temps et limités par l'argent, lui avaient demandé de produire, avec des maquettes, des images de simulation de vol identiques à celles produites par un ordinateur d'animation tridimensionnelle. Dans le film, les représentations en "fil de fer" des vaisseaux, censées être générées sur les ordinateurs du centre aérospatial, et qui apparaissent sur les écrans de la salle de contrôle, sont en réalité des carcasses de vaisseaux miniatures recouverts d'une couche de peinture phosphorescente. Ceci leur donne une apparence lumineuse semblable à celle de l'image synthétique vectorielle. La supercherie est difficile à déceler. "Il leur fallait ces images de simulation dans un délai de 3 à 4 jours, pour les intégrer dans les scènes réelles avec les acteurs. Une véritable animation par ordinateur aurait exigé un temps beaucoup trop long et n'était par conséquent pas envisageable". Et il ajoute : "De toute manière, les séries B n'ont pas encore accès à l'ordinateur. Il demeure, pour l'instant, un instrument d'élite, réservé aux grosses productions".

Eloigné de la saga de *La Guerre des Etoiles* depuis la maturation de ILM (le département trucage de Lucasfilm), Dykstra semble s'être contenté depuis de projets moins ambitieux. Pourtant, Apogee Studios prépare actuellement les effets spéciaux de *Never Say Never Again*, un James Bond, un vrai, avec Sean Connery. Ceci pourrait bien annoncer un retournement de situation des plus salutaires. A l'avenir, John Dykstra entend même étendre ses activités en dehors du cinéma, et projette de se lancer dans l'industrie du jeu vidéo. Aujourd'hui l'univers, demain le monde !

JEROME ROBERT

interview de John Dykstra : Jérôme Robert


Lee Majors

Le film catastrophe n'est pas encore mort... du moins pour la télévision américaine. Tels des dinosaures encore empêtrés dans les bourbiers du Jurassique, les dirigeants des chaînes continuent de financer des programmes copiant un genre déjà moribond en 74. *La Tour Infernale* marque en effet la dernière réussite à la foi artistique et commerciale d'un cinéma à gros budget et propre à maintenir le spectateur en haleine. Malheureusement pour son réalisateur, *Starflight One* ne possède aucune de ces deux caractéristiques. Tout l'argent disponible est allé au studio d'effets spéciaux de John Dykstra, lui donnant ainsi l'occasion d'expérimenter de nouvelles techniques. Pendant ce temps, le reste des acteurs transpire abondamment et se morfond dans trois décors d'une banalité triste à faire ressembler le moindre placard à une débauche d'accessoires... A cela s'ajoutent des cadrages inventifs (la beauté insoupçonnée du champ/contre-champ), et des rebondissements insoutenables de l'action. Le pilote amoureux de l'attachée de presse, les multiples utilisations d'un cercueil, un parapluie contre la chaleur, des lingots d'or capricieux et volatiles, un financier obtu et revanchard, les hauteurs de la stratosphère bientôt aussi encombrées que la place de la Concorde à 5 heures du soir... Où vont-ils chercher tout ça ? Pour ce qui est de la tension constante, du suspense haletant, la seule hâte que l'on peut éprouver vise à trouver dans les plus brefs délais la position la plus confortable... pour dormir ! Ce que le film encourage d'ailleurs furieusement. Si les producteurs pensaient récupérer à leur compte l'engouement provoqué par le succès de la navette spatiale, eh bien c'est loupé !

DOMINIQUE MONROCQ

FICHE TECHNIQUE :
STARFLIGHT ONE. U.S.A. 1982. "Orion Pictures Int." PR : Peter Nelson, Arnold Orgolini, Henry Winkler, Alan Manning. R : Jerry Jameson. SC : Robert Malcolm Young, d'après une histoire de Gene Warren et Peter R. Brooke. PH : Hector Figueroa (CFI). MUS : Lalo Schiffrin. DEC : David L. Snyder. SFX : John Dykstra. MONT : John F. Link II. 114 mn. Avec : Lee Majors (Capitaine Cody Briggs), Hal Linden (Josh Gilliam), Lauren Hutton (Erica Hansen), Ray Milland (Q.T. Thornwell), Robert Webber (Francis Duncan), Gail Strickland, George Di Cenzo, Tess Harper, Terry Kiser, Heather McAdam, Michael Sacks, Gary Bayer, Jocelyn Brando, Diane Stilwell.

Photos : Michael Middleton

VOUS ÊTES ABONNÉS ?

VOUS ALLEZ RECEVOIR DEUX AFFICHES DE FILMS : TÉNÈBRES, LA LUNE DANS LE CANIVEAU. VOUS N'ÊTES PAS ABONNÉS ? ABONNEZ-VOUS ! VOUS RECEVREZ AUSSI LES DEUX AFFICHES... SI VOUS ÊTES PARMI LES 2000 PREMIERS ABONNÉS. (EH OUI, ON N'EN DONNERA PAS UNE DE PLUS !) CE N'EST QU'UN DES MULTIPLES AVANTAGES OFFERTS PAR STARFIX !!!

EN VOUS ABONNANT, VOUS OBTIENDREZ DE NOMBREUSES OCCASIONS DE GAGNER DES CADEAUX ET D'AVOIR DES PLACES DE CINÉMA GRATUITES ! TENEZ-VOUS LE POUR DIT !

500 PLACES GRATUITES POUR VOIR DAR L'INVINCIBLE (THE BEASTMASTER) VALABLES DANS TOUTE LA FRANCE.

ÉCRIVEZ VITE !

















MAD MOVIES Ciné-Fantastique

«La revue du Cinéma Fantastique en couleurs»

Au sommaire du dernier numéro (N° 26, mois d'avril): La série des «MAD MAX», entretien avec George Miller: «Verrons-nous un «MAD MAX 3»; Les films de David Cronenberg («Scanners», «Vidéodrome»); tout sur «ZOMBIE», le film-choc de George Romero; Dossier «THE DARK CRYSTAL»; La vidéo et toute l'actualité du Cinéma Fantastique. 18F.

PAR CORRESPONDANCE *(si vous ne le trouvez pas en kiosque):* Ecrire à la Librairie du Cinéma «MOVIES 2000», 49, rue de La Rochefoucauld 75009 paris. Règlement par chèque ou mandat. Etranger: par mandat.

OU SUR PLACE à l'adresse de la Librairie (ouverte de 15h à 19h). Egalement en vente: nombreuses photos d'acteurs et affiches de films. Liste contre 3F timbres.

ANCIENS NUMÉROS DISPONIBLES:

15: Les films d'horreur espagnols, Brian de Palma.
16: Dorian Gray à l'écran, Le chat noir.
17: Cirques de l'horreur, Les Psycho-killers.
18: Nosferatu, Superman, Fantastique mexicain.
19: Star Trek, Inferno, Les films d'Ilsa.
20: Les Films de l'Espace (Star Wars, etc.).
21: Le Fantastique britannique, R. Freda.
22: Spécial L. Fulci, Mad Max, maquillages.
23. Les films de Dracula, Mad Max II.
24: Dario Argento, Blade Runner.
25 Dossier Tobe Hooper, E.T., Tron, etc.

chaque exemplaire 18f. Port gratuit.

MELISA
l'extra
vidéo

VIDEO NEWS

L'EXTRA
comédie
action
fantastique

MICHEL SIMON

GARY COOPER

GERARD DEPARDIEU

DARIO ARGENTO

JACQUES MARTIN

LES NOUVELLES IMAGES

ANTENE 1 TELE PIRATE

NATHALIE BAYE
un César dans la balance

ISSN 0248-9007 M-2824-19-15 F Avril 83. Suisse 6 FS / Deutschland 6 DM / USA 5$ / Canada CDN 2,95$ / Espagne 60 PES / Italie 3000 LIT.

COURSE-POURSUITE DANS LES RUES DE SAN FRANCISCO : UN FLIC BLANC ET UN BRAQUEUR NOIR LUTTENT COTE A COTE POUR RETROUVER DEUX TUEURS FOUS EN CAVALE. LE GRAND CINEMA D'ACTION FRAPPE ENCORE ! ON COGNE, ON TIRE, ON SAIGNE, ET TOUT ÇA EN UN TEMPS RECORD ! PARCE QUE, POUR GAGNER CONTRE LA MONTRE, IL FAUT ABATTRE L'ENNEMI EN MOINS DE...

48 HEURES.

Dans la salle de réception crasseuse d'un petit hôtel minable, deux flics viennent de s'écrouler, le torse déchiqueté par les balles d'un gros calibre. Ces flics, quelques minutes auparavant, étaient venus arrêter en douceur Albert Ganz et Billy Bear, deux forçats en cavale. Mais ils n'avaient pas prévu, et c'est tant pis pour eux, de tomber sur deux malades. Le genre à faire des cartons sur tout flic qui passe à leur portée...

Jack Cates les avait pourtant prévenus, ces deux imbéciles. Bien sûr, ses méthodes sont jugées trop "dures" par ses collègues et son comportement est souvent considéré comme excessif. Mais il survit, lui. Car on est à San Francisco ! La ville de l'inspecteur Harry !... Il s'agit de ne pas se laisser apitoyer si l'on tient à sa peau. Cates le sait bien. Il le sait d'autant plus que quand il a le malheur d'être un tendre, ça lui retombe sur la gueule. Ses échecs sentimentaux en sont la preuve...

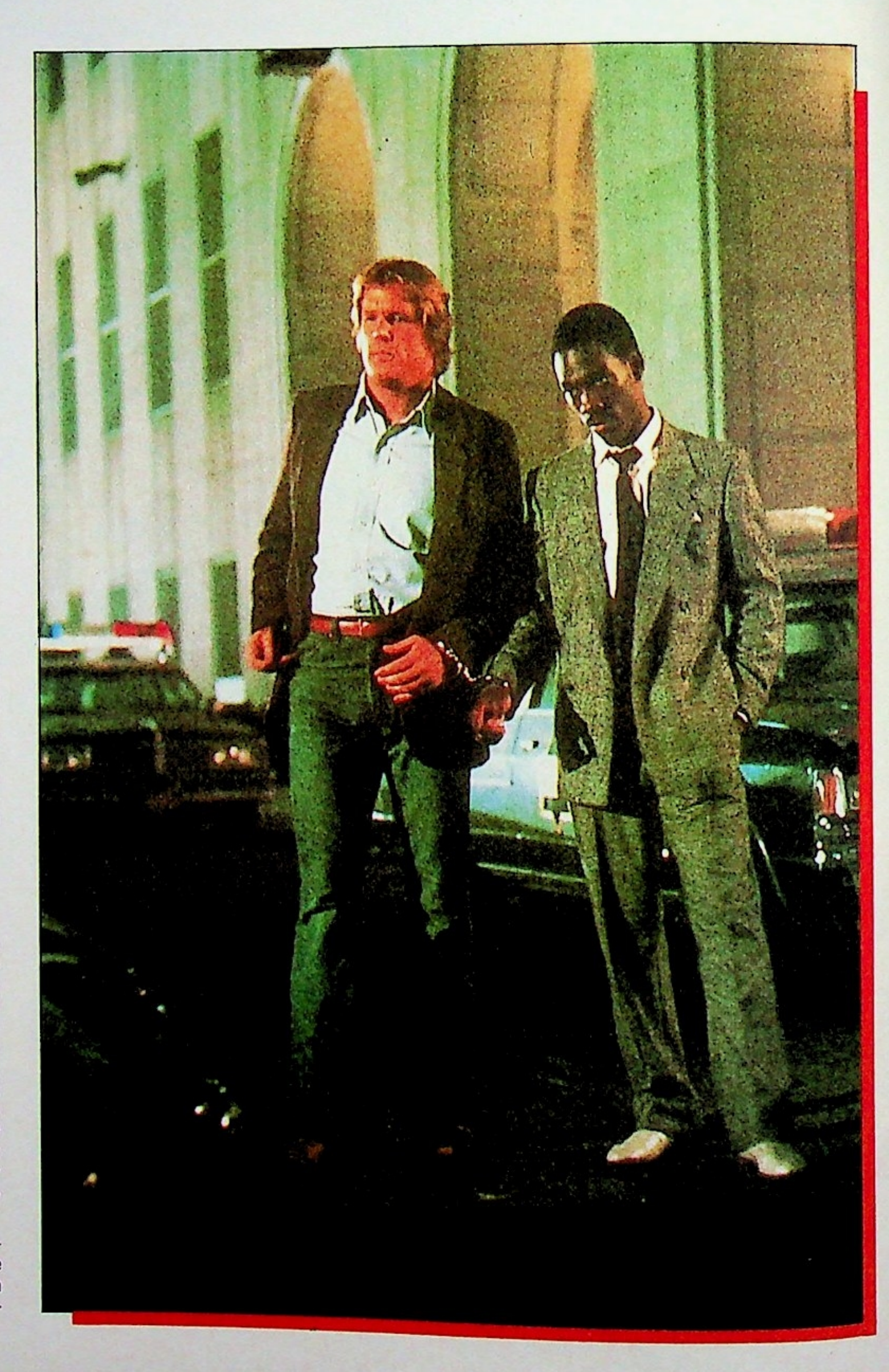
C'est à lui maintenant de ramener les deux tueurs en fuite. A lui seul. Il a carte blanche. Qu'il échoue, et il sera cassé. On veut bien laisser la bride sur le cou des inspecteurs, dans les hautes sphères de la police, mais ils ont intérêt à se montrer efficaces...

Dans cette mégalopole labyrinthique, Cates doit donc livrer une lutte sans merci aux deux tueurs. Mais comment faire pour les retrouver? Aucun problème. Tout chasseur a son chien de chasse. Pour Cates ce sera Reggie Hammond, l'ancien complice de Ganz, encore sous les verrous. Par des voies tout à fait illégales, il parvient à obtenir la libération provisoire de son futur limier. Mais il ne l'a que pour 48 heures. Pas une de plus...

L'AVENEMENT DE WALTER HILL

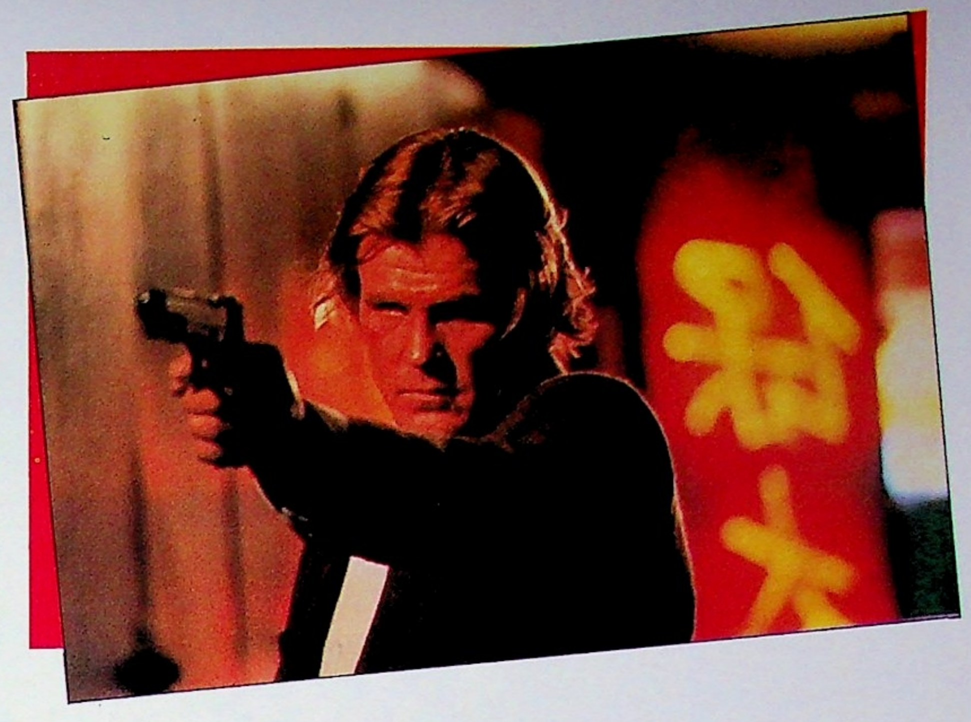
Aux U.S.A., *48 Heures* casse tout. Après *Tootsie,* il est *Le* succès de ce premier trimestre 83. On pourrait ergoter à loisir sur la tristesse de notre mentalité actuelle qui pousse les gens à préférer *Tootsie* le film-légume à ce superbe polar, tout en nerfs et en muscles. Mais l'essentiel n'est pas là. Walter Hill est enfin reconnu en son pays. Et même s'il n'a que la deuxième place, voilà ce qui doit retenir notre attention. Car *The Long Riders* et *Sans Retour,* les deux derniers (et meilleurs !) films de ce cinéaste hors-pair n'avaient pas connu de succès en leur patrie d'origine.

Aujourd'hui, Hill, s'apercevant que l'intelligence et le recul de ces deux chefs-d'œuvre ne payaient pas, a préféré se consacrer à un polar tout simple, sans arrière-pensée ni ré-



flexion d'aucune sorte. La thématique est très mince dans *48 Heures.* On y retrouve à peine cette réflexion sur la violence qui caractérisait ses précédents films. Rien de très neuf en tout cas. Car le portrait de ce flic à mi-chemin entre le Bien et le Mal est bien moins élaboré que celui de Dave Bannion dans *Règlements de Comptes* de Fritz Lang par exemple. Voilà longtemps en effet que la légitimité morale des actions d'un flic a été remise en cause par le cinéma américain.

Tout son intérêt, *48 Heures* le tire en fait de sa perfection formelle et de sa décontraction. De ce point de vue, il s'offre bel et bien comme le film d'un cinéaste en pleine possession de ses moyens et qui se permet d'aborder un genre classique avec une totale liberté. Tantôt hilarant et tantôt hyperviolent, le film évolue de l'un à l'autre domaine avec une facilité déconcertante. Car, exercice de style d'un réalisateur qui n'a plus rien à apprendre ni à prouver, *48 Heures* vaut essentiellement par son climat. En somme, une sorte de retour à un polar plus traditionnel, car fondé avant tout sur l'impact direct. Dans *48 Heures,* on tape et on réfléchit après. Dieu que cela est bon !...







LE SUCCESSEUR DE JOHN BELUSHI

Mais si *48 Heures* confirme ce que l'on savait déjà sur Walter Hill (en l'occurence qu'il est l'un des meilleurs cinéastes américains d'aujourd'hui), il nous révèle la personnalité d'un tout nouvel acteur, Eddie Murphy, que certains n'hésitent pas à qualifier de nouveau John Belushi, et qui a assumé la position de vedette au sein du show américain *Saturday Night Live* où J.B. avait connu la gloire. Je suppose qu'aucun d'entre vous n'a oublié cet acteur fabuleux qui, en compagnie de Dan Akroyd, donnait à des films tels *Blues Brothers* ou *Les Voisins* l'essentiel de leur délire. Je suppose également que vous avez été nombreux à pleurer sa mort...

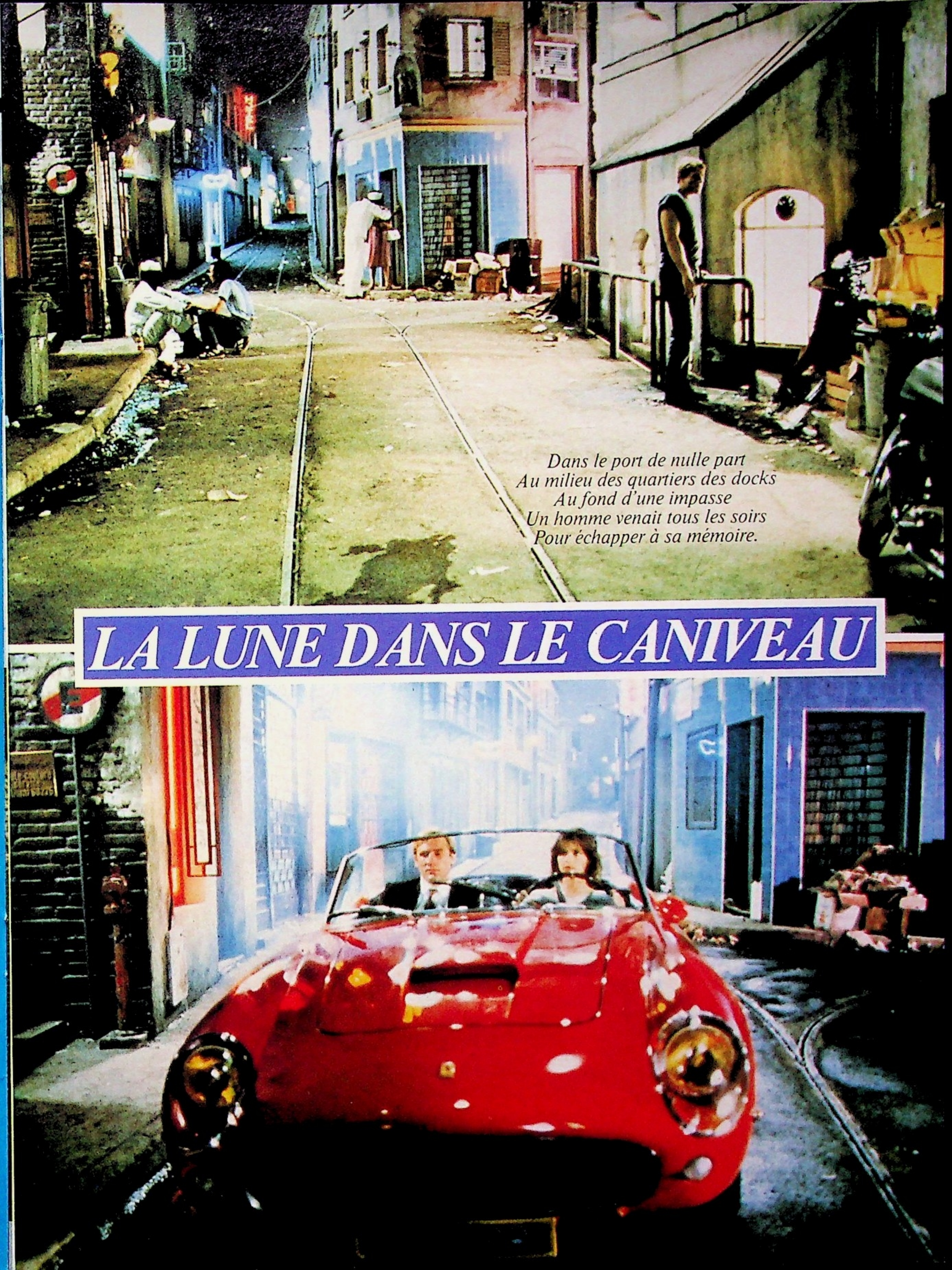
Consolez-vous ! Car voici qu'aujourd'hui ce petit noir fait éclater la même ironie, la même dérision, la même joie de vivre en fait. Voilà à n'en pas douter quelqu'un dont on va reparler d'ici peu...

Quant à vous, si avec tout ça vous préférez le triste exhibitionnisme de Dustin Hoffman à la puissance débridée de *48 Heures,* ne vous amusez pas à passer à nos bureaux où il pourrait vous en cuire. On n'aime pas trop les légumes à Starfix...

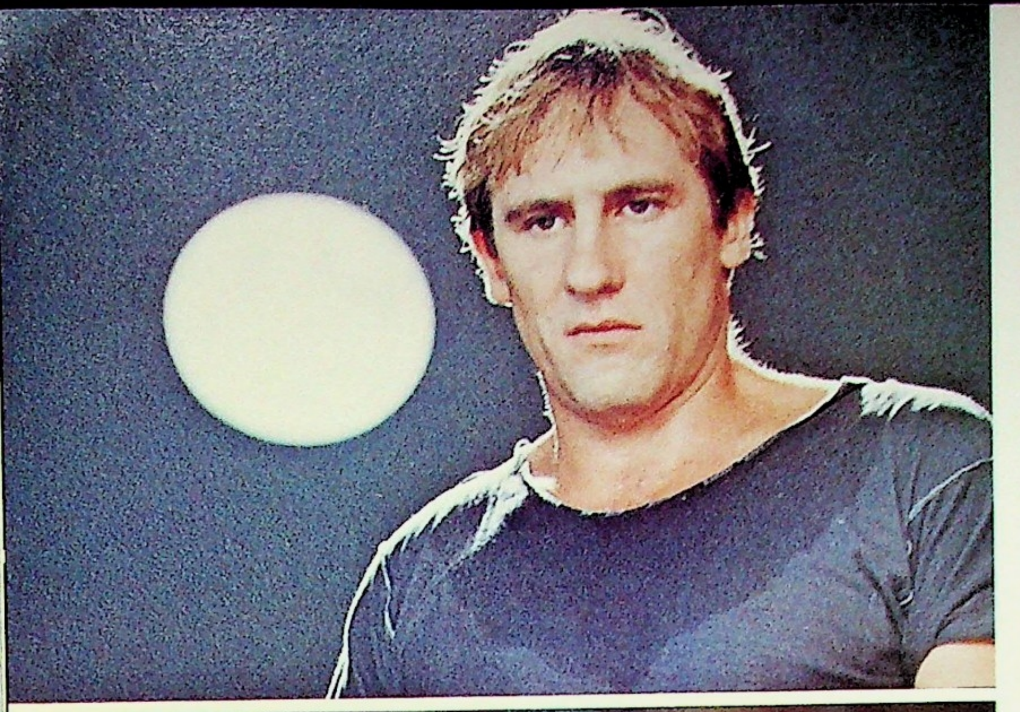
NICOLAS BOUKRIEF

FICHE TECHNIQUE :

48 HEURES (48 Hours). U.S.A. 1982.
PR : Lawrence Gordon. R : Walter Hill.
SC : Roger Spottiswoode, Walter Hill & Larry Cross, Stephen E. De Souza. PH : Ric Waite.
MUS : James Horner. DEC : John Vallone.
MONT : Freeman Davies, Mark Warner, Billy Weber. MAQ : Michael Germain, Edouard F. Henriques III. SFX : Joseph P. Mercurio. 97 mn.
DIST : CIC. Avec : Nick Nolte (Jack Cates), Eddie Murphy (Reggie Hammond), Annette O'Toole (Elaine), Frank Mc Rae (Haden), James Remar (Ganz), David Patrick Kelly (Luther), Sonny Landham (Billy Bear), Brion James (Kehoe).


Dans le port de nulle part
Au milieu des quartiers des docks
Au fond d'une impasse
Un homme venait tous les soirs
Pour échapper à sa mémoire.
LA LUNE DANS LE CANIVEAU









Dans le port de nulle part
Au milieu des quartiers des docks
Au fond d'une impasse
Un homme venait tous les soirs
Pour échapper à sa mémoire.

Cet homme, c'est Gérard. Sa mémoire gît dans un caniveau, tache de sang séchée où se reflète la lune. Souillure indélébile laissée là par le cadavre de sa sœur, Catherine...
Elle s'est tranché la gorge après avoir été violée. Trop pure pour cette rue misérable, elle n'avait pu survivre...
Gérard n'a jamais oublié. Sans cesse et sans cesse, il revient dans cette ruelle, obnubilé par l'idée de trouver le coupable...

Et la vie continue dans le port de nulle part. Tous les matins, les dockers repartent sur les quais pour une journée de travail à une cadence infernale. Et tous les soirs, ils rentrent chez eux, ivres de fatigue...

Pour ceux que la chaleur ou la solitude empêchent de dormir, le Mikado bar ouvre alors ses portes. Derrière ses néons blafards, ils trouveront tout pour oublier. Mais, bouteilles de gin gluantes et vieilles putains décrépies, les rêves du Mikado Bar sont aussi misérables que ceux qui les fécondent...
Dans la tiédeur moite de la nuit, seul Gérard reste lucide. Et il erre et il cherche dans les rues désertes, revenant toujours à ces taches de sang qui l'obsèdent, tel un enfant fasciné par ses propres blessures.
Parfois, un homme le croise. C'est Franck, son propre frère, son âme damnée, loqueteux paranoïaque que seul l'alcool semble maintenir en vie. C'est Jésus, l'artiste déchu, seul et désespéré, comme hanté par une tristesse éternelle. Ce sont toujours en définitive, des êtres sans but, qui n'attendent rien d'autre que leur propre disparition...
Gérard les interpelle, les questionne, avide d'un aveu qui ne vient jamais...
Dans le port de nulle part, rien ne semble devoir arriver...
Mais voilà qu'un jour, une jeune femme descend des beaux quartiers. Elle s'appelle Loretta et vient au Mikado Bar pour rechercher son frère, Newton, un alcoolique décadent que la laideur attire.

Ebloui par cette apparition féerique, oubliant Bella, sa maîtresse jalouse, Lola, sa belle mère gueularde, le cadavre de Catherine et les taches de sang, Gérard se surprend à rêver.

Abrité dans un hangar, Gérard va devoir affronter deux tueurs envoyés à ses trousses. Face aux taches de sang, Gérard est éclairé par les phares de Loretta. Un accessoiriste de Cinecitta s'applique à faire des vagues sur une mer factice. Dans le fond, la maquette du port. La maison de Gérard. Un taudis qui n'a rien à envier à celui de Marlon Brando dans Un Tramway nommé Désir. *Baigné par le clair de lune, Gérard contemple les taches de sang séchées. Les sublimes maquettes de Emilio Ruiz Del Rio.*

Le jour où vous existez, tout s'arrange :

Personne n'a oublié *Diva*.
Ce premier film d'un jeune réalisateur jusque-là inconnu a sans soute été la plus grande surprise du cinéma français de ces dix dernières années. Tiré d'un effroyable polar de Delacorta, l'itinéraire de Jules, le postier mélomane, qui de cadavres en poursuites et de larmes en mensonges parvenait à atteindre son idéal, une diva noire à la voix sans égale, a en effet déchaîné bien des passions. D'un côté, une horde de critiques imbéciles qui, à quelques exceptions près, crachait allègrement sur le film. De l'autre, un public jeune, emballé et ébloui, prouvait que le fameux "bouche à oreille" valait bien tous les critiques du monde. Car ces spectateurs, dont l'âge n'excédait pas le plus souvent trente ans, reconnaissaient en Jean-Jacques Beineix un cinéaste moderne qui, au même titre que Brian De Palma ou Dario Argento, était apte à suivre l'évolution des mentalités et à s'adapter aux progrès de l'image.

Pourtant, malgré ce succès, Jean-Jacques Beineix restait un inconnu. On se souvient bien d'un jeune homme au regard malicieux, qui montait et remontait sur la scène des Césars pour venir chercher les 4 statuettes que récoltait *Diva*. Mais en dehors de cela, rien. Jean-Jacques Beineix ne se montrait jamais.

Avec la sortie de *La Lune Dans Le Caniveau*, son second film et son premier chef-d'œuvre, dont vous avez pu lire le résumé en ouverture de cet article, Jean-Jacques Beineix a bien voulu pour nous évoquer son passé.
Et ce qui frappe avant tout, c'est la lucidité de ce cinéaste pour lequel le cinéma est avant tout un refuge.

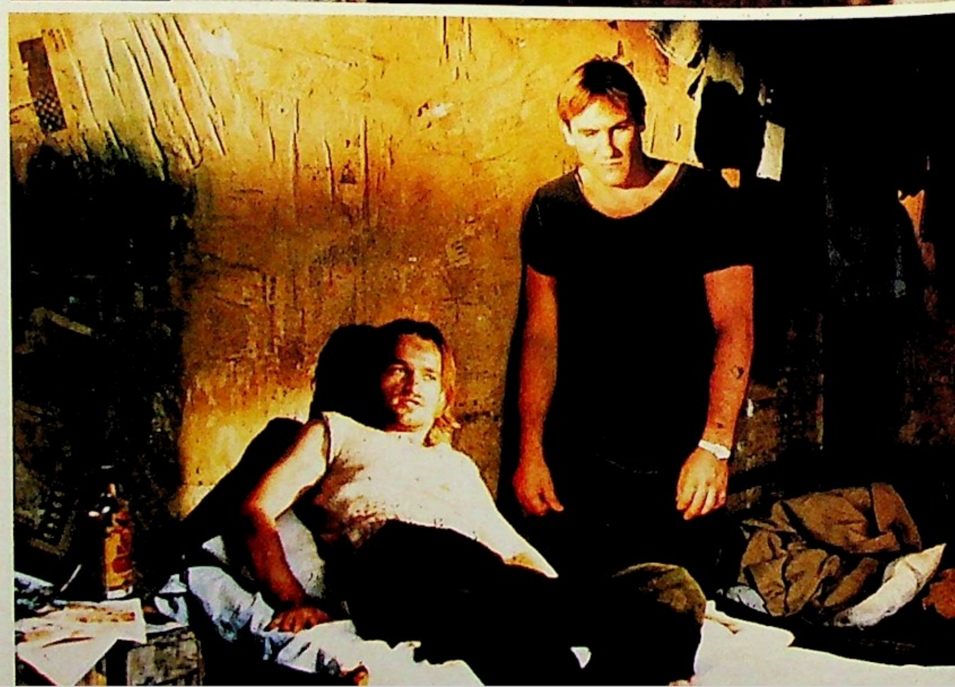
"*Diva* sera peut-être le film de ma vie, mais je ne me suis pas dévoué à ce film toute ma vie. Il est peut-être l'instantané de ce que j'ai fait au bout de 35 ans d'existence. Car si j'en suis arrivé là, c'est à la suite de pas mal d'errances et de rencontres, d'hésitations et de fausses routes. Mais je dirai en même temps, que le cinéma est le lieu de refuge de toutes mes incompétences. Je sais énormément de choses et j'ai touché à tout, mais je ne suis vraiment allé au bout de rien. La seule chose à laquelle j'ai été assidu, c'est le cinéma. Et si je l'étais autant dans ce domaine, c'est que je ne l'étais nulle part ailleurs. Le cinéma était pour moi, une autre façon de voir les choses, de les idéaliser."

On pourrait croire qu'à l'instar d'un Coppola ou d'un De Palma, Beineix a passé sa jeunesse dans les salles d'Arts et d'Essai, à se forger une culture de parfait cinéphile. Mais il n'en est rien.

"Je ne dirai pas que je suis cinéphile. Je dirai plutôt que je suis spectateur. Et un spectateur au sens fort. Je ne suis qu'un badaud. Je me promène dans les films. Le cinéma me permet en fait d'échapper au jeu. Probablement est-ce là un reste d'infantilisme, une incapacité à devenir adulte. J'ai toujours un intense besoin de retrouver les sensations que j'ai ressenties dans un tas de films. Mais pas forcément des bons ! C'est pourquoi je ne suis pas "cinéphile". Je l'ai peut-être été à une époque, mais c'était l'époque où j'ai été le plus scolaire. C'est-à-dire que ce que je refusais de faire à l'école, je le faisais au cinéma. J'avais cette attitude













qui consiste à juger, annoter, rédiger. Je crois que chez certains cinéphiles, il y a cette scolarité et cette rigidité de l'école. Le vrai abord du cinéma, c'est pourtant celui du spectacle, du plaisir, du sentiment, qu'il soit celui de l'intelligence ou celui du cœur. C'est somme toute une sorte de logique qui m'a conduit au cinéma. L'aboutissement d'une façon d'être."

On s'en sera rendu compte, comme beaucoup de cinéastes, Jean-jacques Beineix est un être fragile. Une sorte de gosse qui a infiniment de peine à s'insérer dans le monde. Sans doute est-ce ainsi qu'il faut traduire son silence et sa discrétion.

"C'est vrai, je suis très misanthrope. Je ne me promène pas dans la ville, ou sinon toujours dans ma voiture. Avant d'avoir ma voiture, j'étais toujours sur un deux roues. C'est peut-être une des raisons qui peuvent expliquer mon goût pour les travellings et la caméra toujours en mouvement."

Dès lors, les problèmes qu'a rencontrés le cinéaste pour devenir ce qu'il est ont essentiellement été d'ordre personnel

"J'ai bien sûr rencontré des problèmes pour devenir metteur en scène mais ils sont plus le fait de mes propres résistances ou de mes propres inquiétudes. En fait, les seules portes qui m'aient été fermées au nez sont celles que je me suis moi-même fermées. Et cela par des difficultés à transgresser un certain nombre de règles pour parvenir au passage à l'acte. Car si on vous ferme une porte au nez, vous pouvez encore passer par la fenêtre ou la cheminée. Le tout est d'oser le faire. Il suffit d'exister. Le jour où vous existez, tout s'arrange."

Et effectivement, après trois années d'errances en médecine, douze années d'assistanat pour des réalisateurs aussi divers que Jean Becker, Nadine et Jean-Louis Trintignant, Claude Berry, René Clément et Claude Zidi (!) et un court-métrage, *Le Chien de Mr. Michel*, qui a glané plusieurs prix un peu partout, Jean-Jacques Beineix passait à la réalisation de *Diva*.

La seule chose que je n'ai pas recréée, ce sont les étiquettes de Coca-Cola :

Aujourd'hui, c'est *La Lune Dans Le Caniveau* que Jean-Jacques Beineix offre au public français. De nouveau, il s'agit d'un pari pour lui. Mais cette fois, il est de taille. Car si *Diva* avait coûté 700 millions d'anciens francs, *La Lune*, a coûté 2,3 milliards ! C'est donc une fois encore à nous de lui faire gagner son pari...

Mais revenons à la genèse de l'œuvre.
A la base, le même trio de choc qui avait fait la réussite de *Diva* : Jean-Jacques Beineix à la réalisation, Philippe Rousselot à la photo et Hilton Mac Connico aux décors. Ces trois créateurs, qui semblent bien partis pour constituer une équipe inséparable, se sont pourtant rencontrés de façon accidentelle.

La première apparition de Loretta au Mikado Bar. Avant de boire ce verre, Loretta a échappé de peu à l'attaque d'une vieille putain jalouse. Au Mikado Bar tout peut arriver: Nastassia je craque...

"Philippe et moi nous sommes rencontrés un peu par hasard, raconte Beineix. En quelque sorte le hasard et la nécessité, car sans la nécessité cela n'aurait pas pu continuer bien longtemps."

Quant à Hilton Mac Connico, il reconnaît devoir sa rencontre avec Beineix à un pur concours de circonstances.

"J'ai rencontré Jean-Jacques grâce à Philippe. Nous avions lui et moi déjà fait un film ensemble, *Cocktail Molotov*, et nous nous étions très bien entendus. Philippe m'a contacté pour faire les décors de *Diva*. Mais je n'étais pas libre à l'époque car je préparais un film qui s'appelait *Java* de Claude Miller. Je partis donc en Grèce pour *Java*. Mais à mon retour, 3 semaines plus tard, Claude me fit savoir que le film ne se ferait pas. Je l'appris le vendredi, et le samedi Philippe me contactait pour *Diva*. Je rencontrais alors Jean-Jacques et le contact fut aussitôt très positif. Ce qui est marrant, c'est que si le film de Claude s'était fait, je n'aurais pas fait les décors de *Diva*. et donc sûrement pas ceux de *La Lune*."



Leur travail à tous trois se fait toujours de façon collective et, si c'est Beineix qui apporte les bases essentielles de l'aspect final du film, aucune suggestion n'est laissée de côté.

"On s'apporte des choses mutuellement, reconnaît Jean-Jacques Beineix. Je les provoque. On avance ensemble. Chaque moment, chaque question importante trouve une réponse. Par exemple, Philippe est actuellement en train de travailler sur un autre film. Et bien, passé le premier moment de jalousie, je me dis qu'il va apprendre des choses dont il me fera profiter sur notre prochain tournage. Mais ceci est aussi valable pour Hilton..."

Pour *La Lune Dans Le Caniveau*, le travail de chacun a été sensiblement plus complexe que sur *Diva*. Car la grande majorité du film a été tournée en studio. Ce qui a entraîné de nombreuses complications.

Ne trouvant pas de studios disponibles en France, l'équipe a tout d'abort dû s'expatrier à Cinecitta, la capitale du cinéma italien, où, des films de Fellini à certains des plus grands peplums américains, bien des chefs-d'œuvre ont été tournés.

Mais de surcroît, le studio a imposé à Beineix une préparation plus complexe qu'à son habitude.

"Je suis toujours un peu heurté à l'idée de faire un story-board (découpage dessiné NDLR). Cette chose fabriquée avant le tournage risque, disons, d'amputer ma spontanéité sur le plateau. Mais pour un tournage en studio, il faut forcément préparer beaucoup de choses à l'avance. On ne peut pas improviser, on ne peut que faire des rectifications. Il a évidemment des exigences que le tournage en décors naturels n'a pas. Mais en général, je m'adapte au décor. Je me donne en fait le maximum de chances. C'est-à-dire que je laisse certaines libertés

L'une des visions cauchemardesques de Gérard: Loretta assassinée. Jean-Jacques Beineix expliquant au caméraman le cadrage qu'il désire. Miracle Fellinien pour les délires éthyliques de Gérard. Dans les rues sordides du port de nulle part, une apparition merveilleuse... Nastassia concentrée avant le tournage. A gauche, Jean-Jacques Beineix. Gérard relève le défi de Newton Channing et dévore un pain de glace à pleines dents.



Quelques-unes des étiquettes dessinées par Hilton Mac Connico pour les objets quotidiens du port de nulle part. Gin, Liqueur, paquet de cigarettes, Vodka, prenez vos loupes et faites votre choix !... Hilton Mac Connico peint l'affiche "Try Another World" dont l'importance dans le film est primordiale.







aux lumières, aux acteurs, etc... et j'essaie de rectifier en fonction de chacun."

Le dernier problème posé par le tournage en studio n'est pas des moindres puisqu'il est relatif à l'utilisation de la Louma. Nous vous avons déjà | parlé dans notre article *Ténèbres* (cf. *Starfix* n°1) de cette grue passe-partout qui permet, grâce à une très astucieuse constitution, de tourner les plans les plus fous en effectuant les mouvement de caméras les plus délirants de toute l'histoire du cinéma.

Mais par son poids même, et bien que tous les décors aient été conçus en fonction d'elle, la Louma a posé des difficultés à Hilton Mac Connico.

"Il y a eu quelques problèmes en raison de son poids. Le praticable que nous avions construit, d'une hauteur de quatre mètres et d'une longueur de presque 80 mètres, n'était pas aussi solide que nous l'aurions voulu. Si bien que les mouvements sur le praticable étaient impossibles."
Quant au pourquoi de son utilisation, Jean-Jacques Beineix a une réponse bien précise.

"Il faut se servir de tous les moyens du cinéma moderne. Mais il ne faut surtout pas en être l'esclave. Les nouvelles techniques sont là pour être utilisées. C'est au metteur en scène de savoir le faire intelligemment."
Et effectivement, sans la Louma, *La Lune Dans Le Caniveau* ne serait pas le même film. Elle apporte une fluidité, un flottement tel qu'elle n'aurait pu en aucun cas être remplacée, et contribue en grande partie à l'onirisme de l'œuvre. Mais elle n'en est pas pour autant l'unique composante ! Car Hilton Mac Connico s'est trouvé confronté au défi suivant : créer le "port de nulle part". Autrement dit, concrétiser un univers inexistant.

"Comme cela se passait à "nulle part", j'ai proposé de mêler l'architecture de plusieurs villes. Qu'il y ait un bâtiment chinois, un bâtiment américain, etc... De façon que le spectateur ait un sentiment de déjà vu sans qu'il puisse se situer exactement. Par la même occasion, j'ai dessiné des étiquettes de bière, de gin, de scotch, de vodka, des plaques d'immatriculation, des panneaux, des paquets de cigarettes, etc... La seule chose que je n'ai pas recréé, ce sont les étiquettes de Coca-Cola. Parce que je me suis dit que si on les retirait les gens seraient perdus."

On l'aura compris, *La Lune Dans Le Caniveau* n'est en aucun cas une œuvre sans surprises. Et si le roman de David Goodis qui a servi de base au scénario avait tendance à s'écarter des sentiers battus du polar classique, le film, lui, est ouvertement fantastique.
Ici, la musique de Gabriel Yarred se doit d'être évoquée.

C'était une vraie comédie musicale !

Ce compositeur autodidacte, qui a découvert la musique à l'âge de 20 ans pour ne plus la quitter, n'avait jusqu'alors écrit que deux musiques pour le cinéma : *Sauve qui peut la vie* et *Malevil*. Aujourd'hui, on peut être certain que Yarred rejoint la "petite famille" de Jean-Jacques Beineix. Car sa rencontre avec le jeune metteur en scène est pour lui décisive. Il s'associe totalement

à ses partis-pris esthétiques qu'il considère comme un parcours quasi-initiatique vers quelque chose d'encore plus *grand*, qui devrait prendre vie avec les prochains films du cinéaste.

"C'est un film étape pour nous tous. Il y a une énorme concentration d'énergie autour de Jean-Jacques parce qu'il représente la personne qui, pour le moment, tient quelque chose de neuf. Pour lui, ce n'est pas encore très précis. Mais il le sait, c'est ça l'important. Il ne l'a peut-être pas encore réalisé dans ce film. Mais déjà, penser que c'est une étape, c'est très bien. Car ce film est terminé, pour lui, pour moi.

Ce qui est bien, c'est que l'on est passé par le chemin de la tradition mais en la violant un peu. Il y a du grand cinéma américain là-dedans, du Tex Avery, toutes sortes de citations, mais je sais que ce n'est pas le but de Jean-Jacques. Son but, c'est de passer par là. Sa manière de vouloir créer un nouveau cinéma emprunte ce chemin.

Goodis ou n'importe quel autre roman, car ce n'est qu'un prétexte. Ce qu'il fait, c'est du Beineix. Les gens parlent d'esthétisme. Moi je parle de quelque chose de mort. Pour moi, la mort est ce qu'il y a de plus proche d'une survie. Tout consiste à aller jusqu'au bout pour transcender. Dans ce film, il va jusqu'au bout, dans le prochain, il transcende".

Effectivement, à chaque instant on sent dans *La Lune Dans Le Caniveau* une volonté tenace de faire un cinéma tout à fait original, résolument moderne. Et au même titre que ceux d'Argento, les futurs films de Beineix mériteront notre admiration car la démarche artistique qui est la leur s'appuiera toujours sur notre sensibilité.

Et c'est pour mieux la toucher, cette sensibilité du spectateur, qu'il cherche à créer un art à mi-chemin entre la musique et l'image. Un art où l'un et l'autre s'interpénètrent et s'enrichissent mutuellement. A ce propos, le processus de composition de la musique est pour le moins étonnant, puisque les partitions ont été rendues avant et pendant le tournage, jamais après.

"Nous avons tourné en musique, raconte Beineix. C'était une vraie comédie musicale. La caméra descendait en musique. Car je suis quelque part un chorégraphe."

Pour Gabriel Yarred, cela est tout à fait normal : il s'oppose farouchement aux compositions de commande.

"Comment peut-on créer une musique digne de ce nom quand on fait 20 compositions par an, quand il faut illustrer 2 mn 40 d'accident de voiture ?

Je me sens finalement autant créateur dans ce film que celui qui a écrit le roman. Car je lui ai donné une année de ma vie et de ma création. J'y ai mis beaucoup de mes recherches. Mais l'important, c'est que cette musique ait été créée dans l'absolu. Une fois en rapport avec les images il se produit une osmose entre les deux tout à fait nouvelle."

Au cours d'une séquence onirique, Gérard approche de la révélation...









C'est la première fois qu'elle sera femme au cinéma :

Avant de créer cette nouvelle forme de cinéma qui, comme celui d'Argento, se situe entre l'opéra et le cinéma proprement dit, Jean-Jacques Beineix doit d'abord asservir sa matière. Autrement dit, apprendre à maîtriser les facettes du métier qu'il ne connaît pas. *La Lune Dans Le Caniveau* est à cet égard son premier pas dans le monde des acteurs confirmés. Nastassia Kinski, Gérard Depardieu, le casting de *La Lune,* à la différence de celui de *Diva* compte en ses rangs deux acteurs *très* connus.

Mais si le choix de Depardieu s'imposait, qu'est-ce qui a pu pousser Beineix a choisir Nastassia Kinski ?

"C'est grâce à *Coup de Cœur* que j'ai choisi Nastassia.
Avant, j'avais le souvenir de *Tess* et j'y avais vu une petite fille bien moins perverse que son metteur en scène. Mais quand j'ai vu *Coup de Cœur,* j'ai vu quelqu'un qui se transformait. C'est normal, elle était très jeune. Elle changeait. Je dirai que j'ai la chance d'être à une époque historique de sa vie. C'est-à-dire une époque où elle est devenue femme. Et c'est la première fois qu'elle sera femme au cinéma, de façon totale. C'est une rencontre, je n'y suis pour rien."

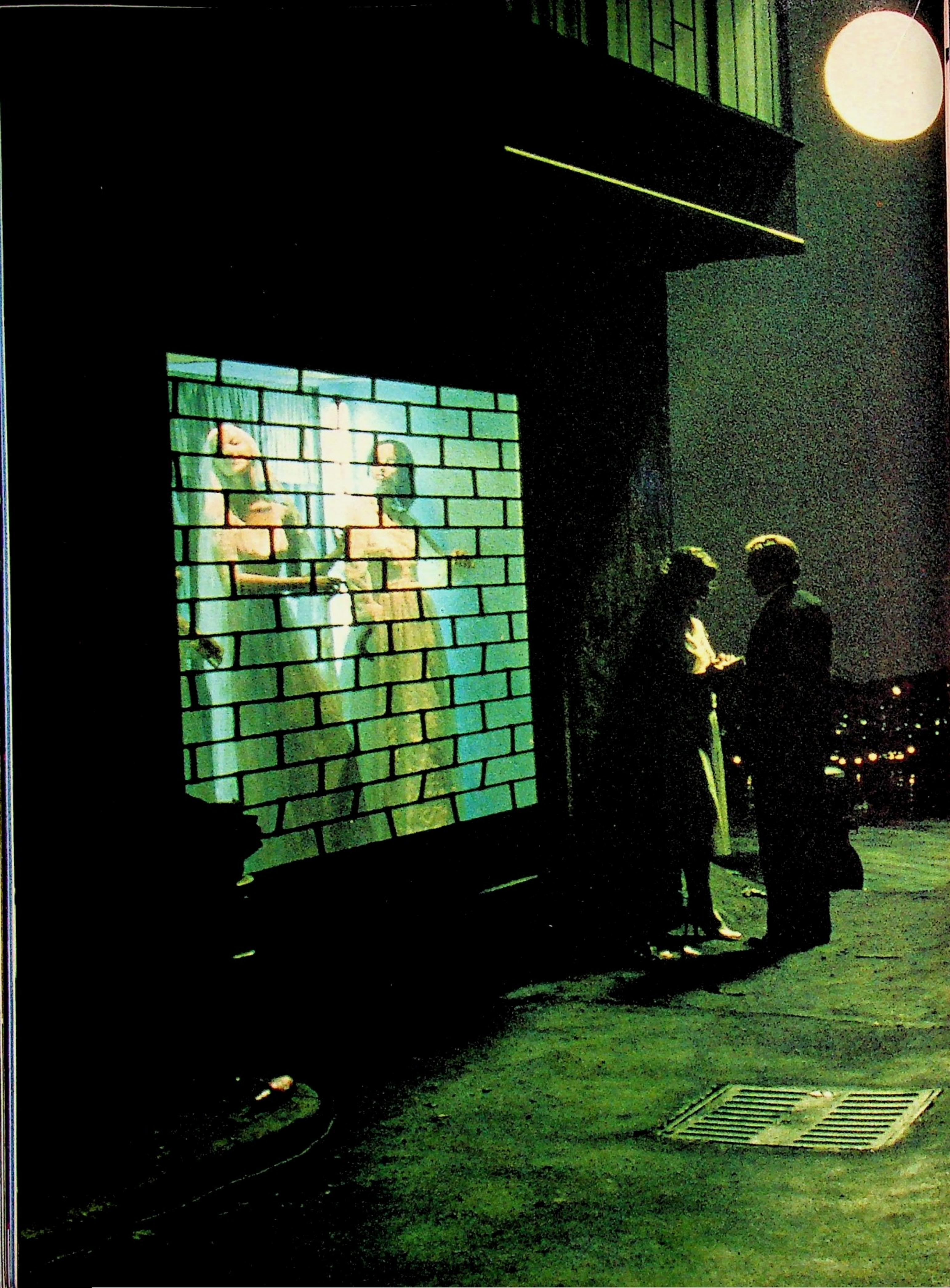
Mais qu'elle soit adolescente, jeune fille ou femme, Nastassia restera toujours cette beauté fragile et merveilleuse. Cet élan de tendresse qui nous envahit dans nos fauteuils et illumine l'écran d'une sensibilité unique. Oui, Nastassia est bien une vraie femme dans *La Lune Dans le Caniveau,* mais est-ce pour autant qu'elle nous fait moins frissonner ?

Et le pire, c'est qu'elle est aussi attachante dans la vie ! C'est du moins ce qu'il nous a semblé au vu des témoignages de Beineix et Yarred.
Pour Beineix, elle est une personne si passionnée qu'elle demande une attention de tous les instants.
"Pour un metteur en scène, elle est quelqu'un de tout à fait exigeant, non pas vis-à-vis des autres, mais vis-à-vis d'elle-même. C'est quelqu'un d'extrêmement fragile, "pointu". Il faut la préserver contre une sorte d'auto-destruction : son perfectionnisme. Nastassia donne à la fois une réponse très forte à une question, mais une réponse qu'elle a tendance à perdre par une passion constante de faire mieux. Elle arrive à donner le maximum dès les répétitions... Elle demande beaucoup d'attention. En permanence."
Pour Yarred, est elle quasiment une muse, puisqu'il a composé un morceau sitôt après l'avoir vue.
"J'ai rencontré Nastassia et pendant une semaine j'ai écrit le thème qu'on entend à chacune de ses apparitions. C'est pour elle que j'ai écrit ce thème et son lyrisme est tout à fait sincère."

Nastassia et Jean-Jacques Beineix.









Nastassia et Beineix.
Gérard Depardieu, halluciné, écoute les directives de Jean-Jacques Beineix.
Jean-Jacques Beineix étrangle Victoria Abril pour les besoins du film.

Mettre dans un chapeau les noms de tous les acteurs :

Mais ne soyons pas injuste. Nastassia n'est pas seule dans *La Lune Dans Le Caniveau.* Et il serait d'autant plus ingrat d'ignorer les autres acteurs du film qu'ils sont tous excellents. A commencer par Depardieu bien sûr ! A mi-chemin entre le Stallone de *Rocky* et le Brando d'*Un tramway nommé Désir,* il compose ici in personnage tout à fait fascinant. Pour Beineix, travailler avec Depardieu s'est révélé très enrichissant.

"Il est très professionnel. C'est quelqu'un qui va très vite parvenir à une bonne interprétation, qui a une connaissance parfaite de son métier, qui sait se placer sur un plateau. Mais en même temps, il lui faut beaucoup travailler pour dépasser cette espèce de professionnalisme sans faille. En ce sens, il est très intéressant et très enrichissant de travailler avec lui..

Mais qu'on ne s'y trompe pas! Le choix d'acteurs confirmés n'est pas pour Beineix une façon de rentrer dans le système. Il choisit, avant tout, les acteurs pour leur personnalité, leur sensualité même.
"Je cherche à préserver la sensibilité de chacun. Il s'agit d'éviter que les acteurs se marchent sur les pieds."
Pourtant, Jean-Jacques Beineix conçoit son casting un peu à la manière d'un jeu de cartes. Du moment qu'une personnalité l'intéresse, il peut lui donner n'importe quel rôle.
"Mon rêve serait de pouvoir mettre dans un chapeau les noms de tous mes acteurs et dans un autre ceux des personnages. Je tirerais ensuite tous ces petits papiers et demanderais aux acteurs d'interpréter le rôle que le hasard a choisi pour eux. Et je suis certain qu'ils y parviendraient !"

Pourtant, après avoir vu *La Lune Dans Le Caniveau,* l'on ne peut s'empêcher de penser que le casting a été fait à la perfection. Qui, mieux que Dominique Pinon, aurait pu être ce Franck, maladif et éthylique, qui croise sans cesse le chemin de Gérard. Ce petit acteur terriblement malsain ne vous est d'ailleurs pas inconnu. C'était lui déjà le tueur angoissant de *Diva*...

De même, Vittorio Mezzogiorno ne semblait-il pas prédestiné, par son magnétisme, à être ce Newton Channing décadant, fasciné par les seins flasques d'une vieille putain repoussante et dévoué corps et âme à la laideur.

Mais la grande révélation du film est, à n'en pas douter, Victoria Abril. Cette actrice, jusqu'alors quasiment inconnue, éclate littéralement. (Et quand vous l'aurez vue en fureur vous verrez que le mot n'est pas trop fort !) dans le rôle de Bella, la maîtresse de Gérard. Elle est une féline. Une panthère. Courbes lascives ou griffes acérées, elle donne au film une sensualité torride, une "carnalité" toute latine qui s'harmonise à la perfection avec la douceur sophistiquée de Nastassia. Pour sa seule première apparition, à demi ivre sur une balançoire où elle se balance langoureusement, le film mérite d'être vu...

Le message n'est pas dans le sous-titre mais dans l'image même :

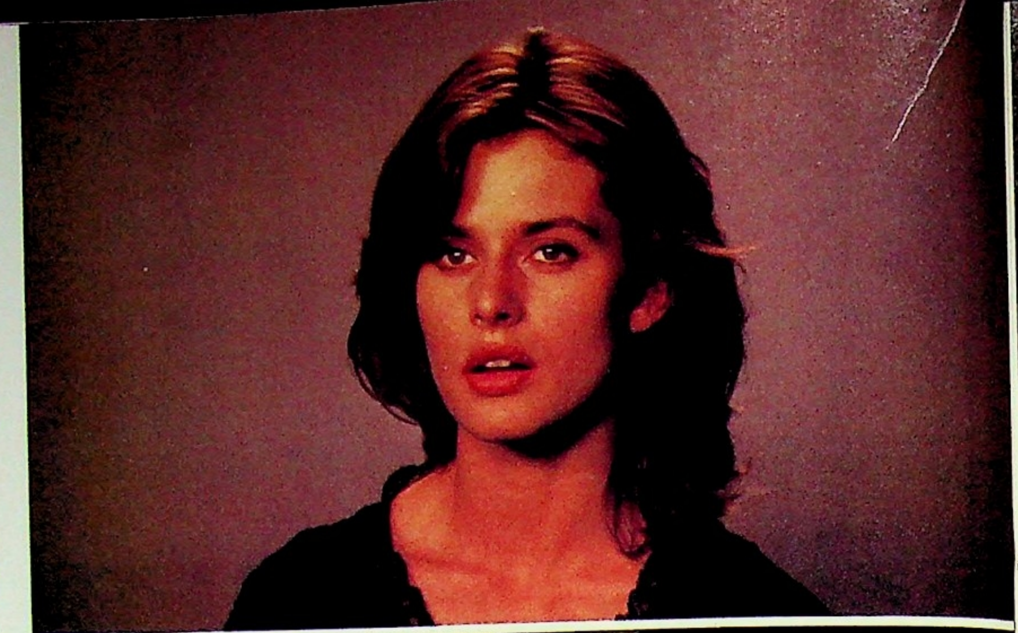
La Lune Dans Le Caniveau ne va pas tarder à sortir sur les écrans. Tout comme *Mortelle Randonnée* de Claude Miller, ce film représente un cinéma français moderne, conscient des possibilités fabuleuses de l'image.

On va sans doute lui reprocher beaucoup de choses. On va dire qu'il s'agit là d'un cinéma roublard qui dissimule mal ses ficelles. D'un cinéma démago qui se fonde sur un "look" publicitaire pour plaire. Mais c'est oublier que, contrairement à ce que dit la légende, Jean-Jacques Beineix n'a jamais réalisé qu'*une* seule pub. Et s'il reconnaît que le message publicitaire a développé une perception plus rapide chez les spectateurs, il n'en connaît pas moins les limites qui le séparent du cinéma.

"Il ne faut pas oublier que dans un film publicitaire, il y a un slogan. Il vend quelque chose. Quand on reproche à un film d'avoir un "look" pub. c'est parler comme si le film n'était que des images. Comme si ces images ne signifiaient pas quelque chose. C'est grave de la part des gens qui disent ça, car cela prouve qu'ils n'ont pas lu, qu'ils n'ont pas su décoder l'image. Ils ne se sont peut-être pas rendu compte qu'aujourd'hui, elle a son langage propre et que le message n'est pas dans le sous-titre mais dans l'image même. Je crois que ça, c'est le mode d'emploi des gens de la nouvelle génération, qui savent très bien recevoir et manipuler les images. C'est pour eux que j'ai fait *La Lune Dans Le Caniveau."*

Il faudrait peut-être une nouvelle fois démontrer aux détracteurs de Jean-Jacques Beineix, de Dario Argento et de Ridley Scott qu'ils sont dans la bonne voie, qu'en pensez-vous? Parce que tous ces gens-là (Et à plus forte raison s'ils tournent dans notre France au système de production rouillé) comptent sur nous.
Alors, essayons de ne pas les décevoir...

NICOLAS BOUKRIEF.



Regard gêné de Loretta Nastassia vers le tenancier crasseux du Mikado Bar.

FICHE TECHNIQUE :

LA LUNE DANS LE CANIVEAU. Fr./It. 1982. PR : Lise Fayolle pour Gaumont, TF1 Productions, SFPC (Paris) et Opera Film Produzione (Rome). R : Jean-Jacques Beineix. SC : Jean-Jacques Beineix, Olivier Mergault d'après le roman de David Goodis, *La Lune Dans Le Caniveau* (éd. Fayard). PH : Philippe Rousselot. DEC : Hilton Mac Connico. MAQUETTES : Emilio Ruiz Del Rio. SFX : Cataldo Galiano, Jean-Marc Mouligne. OPERATEUR LOUMA : François Chenivesse. MONT : Monique Prim, Yves Deschamps. MONT SON : Mariette Levy-Nouvion. STORY-BOARD : Marc Ulrich. Son Dolby Stéréo. 137 mn. DIST : Gaumont. Avec : Nastassia Kinski (Loretta), Gérard Depardieu (Gérard), Victoria Abril (Bella), Vittorio Mezzorgiorno (Newton Channing), Dominique Pinon (Franck), Bertice Reading (Lola), Gabriel Monnet (Tom), Milena Vukotic (Frieda), Bernard Farcy (Jesus), Anne-Marie Coffinet (Dora).





NASTASSIA KINSKI
LA LUNE DANS LE CANIVEAU

STARFIX



Nos lecteurs nous écrivent

par le Colonel Kurtz

Salut mes petits gars! Nous voilà de nouveau réunis pour un raid d'enfer dans la terrible jungle du courrier des lecteurs... Erudits pointilleux, faux-érudits paranoïaques, fanatiques débiles, détracteurs géniaux, adolescents gentillets et vieillards pervers, on trouve de tout dans notre public.
"Tout ce qui ne nous tue pas, nous rend plus fort" nous disent Nietzsche et John Milius... Alors que ceux qui ne craignent ni la folie, ni la mort suivent avec moi le parcours initiatique qui conduit à la Starforce. Car je suis un guide pour toi lecteur. Un guide et un père. En un mot le Messie...



Il me semble qu'une erreur s'est glissée dans l'article de Nicolas Boukrief consacré à *Looker* (p. 51). Bien qu'il ne s'agisse que d'une histoire de grade cela à son importance dans le film. En effet il me semble que dans *Croix de Fer* de Sam Peckinpah, James Coburn n'a jamais été capitaine mais seulement caporal puis sergent-chef (Steiner).

Robert Ducoli, Aix-en-Provence.

Bonne mise au point Robert. J'aime à lire les lettres de correspondants lucides, connaissant l'importance de la hiérarchie. Je t'ai choisi, Robert, comme ouverture au *Courrier des Lecteurs*. Tu pourras ainsi donner l'exemple à tous ceux qui nous lisent. J'espère que grâce à toi bon nombre d'entre eux vont retrouver le chemin d'une morale plus juste, plus saine.

Monsieur,
J'aimerais que vous m'adressiez des renseignements complémentaires sur *La Guerre des Etoiles n° 2*, *La Guerre des Etoiles n° 3*, ses trucages et des photos. Dans cette attente, recevez monsieur mes salutations.

Thierry Ronger, Trélazé.

Patiente quelque peu, Thierry. Comme tu ne nous a rien envoyé pour les frais de port, nous ne voulons faire qu'un seul colis, et nous avons pour l'instant quelques menus problèmes pour nous procurer les maquettes originales des vaisseaux spatiaux, la poupée du Yoda et empailler Chewbacca.

[...] Dommage toutefois que vous soyez trop sages. J'aimerais un peu plus de sauvagerie dans les articles.

Un kid assoiffé de sang.

Tripes, cervelle, œdème, caillot, fracture ouverte, amputation, varices, œnucléation, Dan Brady, décapitation, égorgement, otite interne, empalement... Ça te va comme ça?

Comme je vais avoir une caméra et que je vais faire des films d'animation, je voudrais savoir où je pourrais commander des outils, du latex et différents produits et connaître la façon de les employer pour faire des maquillages fabuleux et des monstres modèle réduit pour les filmer image par image. Et les yeux, les cheveux, les dents, les poils, les rochers, les arbres bizarres factices, avec quoi sont-ils faits?

Fabrice Pecherand, Albertville.

Quel dommage Fabrice! Tu tombes justement sur les seuls effets dont je ne connaisse pas la fabrication!... Tu m'aurais demandé les gencives, les narines, les trous de narines, les langues, les œsophages, les rognures d'ongles ou les ornithorynques aucun problème! Mais là, je ne peux vraiment rien faire pour toi.

Cher Colonel Kurtz,
Après votre rencontre dans *Apocalypse Now* de Steven Spielberg (cherchez l'erreur!), une soudaine envie m'a pris de vous écrire.
Une question: dans le n° 3, la lettre de O. Fize, Carraldo est-elle authentique? Car j'y vois un jeu de mot assez recherché (*Fitzcarraldo* de Werner Herzog avec Klaus Kinski)May the Starforce be with you!

François Lacape, Tours.

Tu as raison, François, il y a bien un jeu de mot dans la lettre de O. Fize. Mais elle est quand même authentique. Olivier n'avait simplement pas indiqué sa ville. Je me suis donc permis cette petite familiarité, histoire de détendre le moral des troupes. Par contre, là où tu te trompes c'est sur la nature même du calembour: je ne faisais pas allusion à *Fitzcarraldo* de Werner Herzog, mais à *Trop Petit Mon Ami* de Eddy Matalon. Je ne comprends pas comment tu as pu te tromper...

... Et bonjour à Madame Kurtz. A moins que tu ne sois célibataire.

Lise Carel.

Chère petite, sache que ma vie privée ne regarde que moi! Tu serais l'un de mes soldats, je t'aurais déjà coupé un bras pour une telle indiscrétion, indigne d'un membre de la Starforce. Néanmoins, je vais satisfaire ta curiosité toute féminine: l'armée est ma seule famille, petite. Si l'on excepte le lavage des chaussettes, elle me donne toutes les satisfactions qu'une femme pourrait m'apporter. Alors, pourquoi changer?...

Je vous écris cette lettre pour vous faire part d'une erreur qui s'est glissée subrepticement dans l'article consacré à l'Inspecteur Harry de Starfix n° 3. En effet, l'auteur dudit article décrit, au début *et* à la fin, que Dirty Harry tire avec un 44 mag de la marque Colt. Or Colt ne fabrique pas de revolver dans ce calibre. L'arme dont se sert Clint Eastwood est un Smith et Wesson modèle 29 à canon de six pouces et demi de calibre 44 mag.

Anonyme, Epinay.

Mise au point indispensable lecteur anonyme. Doug Headline, sans pour autant s'excuser – Ce qui serait une marque de faiblesse! – veut bien reconnaître son erreur.

Vous dites que le dernier film de Walter Hill est *48 Hours*. FAUX. Le dernier Walter Hill est *Southern Comfort*.
Vous dites que Marlon Brando pense réaliser *Fan Tan*. FAUX: il va réaliser en effet mais le titre est *Un Torride Amour*.
Vous dites que Dennis Quaid a réalisé *The Long Riders*. FAUX: c'est Walter Hill.
Etant sûr de mes réponses, j'attends de votre part ma surprise.

Franck Serafini, Lyon

La surprise mon petit Franck, c'est que tu es publié dans le courrier des lecteurs. Et je vais te larder.
Je peux d'autant plus le faire que tu as tort sur toute la ligne. Le dernier Hill est bien *48 Hours*. Brando a en projet *Fan Tan* et nous n'avons jamais dit que Dennis Quaid avait réalisé *The Long Riders*. Etant sûr de mes réponses, j'attends que tu m'envoies le faire-part de ton suicide.

Cher Colonel Kurtz,
Quel peut être l'intérêt d'un courrier des lecteurs dont on invente les lettres? Cela aurait pu être marrant mais là ce n'est d'aucune utilité.

Jean-Louis Posso, Antibes.

J'aimerais, cher Jean-Louis, voir ta tête quand tu verras ta lettre publiée!... Cela te prouvera que tes critiques sont sans fondement et par là même, toutes nos lettres authentiques. Bien sûr, on ne reçoit pas que ça à Starfix! Mais bon nombre de lettres demandent des renseignements trop précis pour qu'il soit intéressant de les publier. J'y réponds donc personnellement. Quant à toi, ne m'accuse plus de manœuvres de ce genre ou ça pourrait barder pour ton matricule!

Honte à vous! Quelle tristesse. Je m'empresse d'acheter le nouveau numéro de Starfix, de jeter un coup d'œil et que vois-je page 54? Un concours. Oui! Mais pour les abonnés (déception). Alors vous autres non-abonnés et qui connaissez les réponses aux trois questions posées, il ne vous reste plus qu'à saliver en pensant aux heureux qui recevront un superbe album ou même un badge.

Philippe Dugard, Gennevilliers.

Cher Philippe, ta lettre est fort sympathique et je regrette de n'en publier qu'un extrait. Laisse-moi donc en contrepartie te donner un petit truc qui te permettra de participer aux concours pour abonnés, mais sans être abonné! Ne le répète à personne, tu seras ainsi le seul à en profiter: tu t'empares d'un stylo, tu remplis un chèque de 140 F ou 250 F, et tu l'envoies à nos bureaux. Tu verras que cette petite combine t'ouvriras les portes de tous nos concours...

J'aurais aimé que vous me donniez l'adresse de Mel Gibson ou celle de quelqu'un qui pourra me donner la sienne. J'aimerais que vous m'accordiez ce bonheur dont je rêve depuis 6 mois. Répondez-moi vite même s'il n'y a aucun espoir de me joindre avec Mel Gibson. Merci beaucoup, cent fois merci. Vous êtes mon dernier espoir.

Alix Berard, Oloron Ste-Marie

Nous ne sommes plus ton dernier espoir.



Je dois te dire que toi l'ignoble Colonel Kurtz, je te sens comme un homme d'action de l'impérialisme U.S. et ce fameux psychologue de Boukrief comme un espion du KGB.
Karl Pillas, Ville d'Avray.

Boukrief, Boukrief, mais c'est vrai que ce nom a des sonorités inquiétantes... Tu as eu raison de me le signaler Karl (Ah! voilà un beau prénom wagnérien!)... Je vais ouvrir l'œil, compte sur moi... Mais? Mais et toi? Ne serais-tu pas un agent des services de contre-espionnage allemands?

Mon Colon,
Dans le but de vous éclaircir les idées voilà la solution à la question que vous me posiez au courrier des lecteurs du nº 3 concernant "Fantastique Itou".
Voilà la réponse, à condition bien sûr que vous considériez le côté métaphysique de la chose qui vous fera aboutir au critère rationnel incontestable et incontesté suivant: ce terme est un compromis entre "Fantastique E.T." (prononcez "Iti" mon colonel) et "Fantastique Partout". En prenant une syllabe de chaque mot (E.T. et Partout) on arrive aisément à Itou bien que Partie aurait fait l'Affaire.
Bon, maintenant que le temps qui m'était imparti pour votre émission est terminé (ne confondez pas avec terre minée mon colonel) je vous salue.
Patriote Gourrel

Je n'ai rien compris à ta lettre crétin! Les autres veulent que je la publie mais je n'ai rien compris. J'apprécie ton respect à mon égard mais laisse-moi te dire une chose petit! Tu penses trop, je n'aime pas ça. Crois-moi, tu ne seras jamais un homme si tu perds ton temps à regarder *Des Chiffres et des Lettres!* Ce genre d'émission bolchevik te pourrit l'esprit. Alors réagis! Vite!

Salut à vous ô Colonel Kurtz,
J'aimerais répondre à certaines lettres de lecteurs parues dans le numéro trois. Premièrement à E. Frebault.
Si vous arrêtez de parler de films comme *Tout l'Or du Ciel*, *Starfix* deviendra vraiment *L'Ecran Fantastique*. Moi je dis E. Frebault est bête. Car c'est justement ce qui manque à l'E.F.
Ensuite à Monsieur Bertholon. Moi! Je suis un mec (un vrai) et faire l'amour avec Mad Max, je ne dis pas non et le précise encore un coup, je ne suis pas un homo. Je crois même préférer Mad Max à Bo Derek, c'est vous dire. D'ailleurs je demande à tous ceux qui ont des doutes d'écrire.
Franchement ça m'inquiète. Je le désire autant que n'importe quel canon de la beauté féminine, alors...
J'en profite pour proposer au journal de faire une rubrique où chacun pourrait exprimer ses fantasmes les plus fous. Mad Max et Bo Derek dans mon lit, quelle nuit! Quelle folie! Quel délire!!!
Je vous arrache les yeux à tous et grosses bises.
Signé: Crayon raci.

Ta lettre me plonge dans un embarras profond, lecteur suffisamment prudent pour ne pas dire son nom... Je ne sais quelle attitude adopter à ton égard. Hum, dois-je te citer comme exemple de dépravation et souhaiter ta perte ou dois-je, au contraire, te remettre dans le droit chemin et t'ouvrir les yeux. Je crois que je vais opter pour la seconde solution. Viens donc à moi quand tu le désires, pauvre enfant égaré. Il te manque un idéal, voilà pourquoi tu te complais dans le vice! Mais petit, cette énergie que tu dépenses dans tes délires, ne vois-tu pas qu'elle pourrait être plus utile sur le front? Quant à ton idée de rubrique pour les fantasmes, je la rejette. On est pas *Union* à *Starfix!* Pour qui nous prends-tu?

La morsure date de ce matin. Je ne pense plus avoir beaucoup de temps. Juste de quoi vous mettre en garde: votre revue m'a tellement captivé qu'elle a pris possession de chaque cellule de mon cerveau. Alors planquez-vous! Dès que je serai de retour je viendrai me délecter de votre chair juteuse à souhait.
Vous êtes si bons que même vivants ça ne me répugne pas.
Frederick Viveï, Paris.

Tout lecteur est accueilli à bras ouverts dans nos locaux. Viens donc quand tu veux Frederick. Mon M.60 t'attends avec impatience...

Je cherche depuis 6 mois l'adresse de la sensuelle Nastassia Kinski et j'espère (pitié) que vous pourrez me renseigner sur ce sujet.
Alain Joly, Charleroi.

Voyons mon gars, tu perds la tête! Reviens sur terre petit! Les femmes n'apportent que des ennuis aux militaires que nous sommes tous... Je ne te donnerai donc pas l'adresse de Nastassia. Par contre, si tu le désires, je peux te fournir l'adresse d'un CFM (Centre de Formation Militaire bien sûr) tout près de Charleroi qui, j'en suis sûr, te ravira.

Je vous serais reconnaissant de bien vouloir m'apporter des éclaircissements à propos du travail sur le corps, dans la séquence où Barbara Hershey se fait "palper" (pour ne pas dire malaxer) par l'entité.
Du fait que vous ne me connaissez pas, je précise que ma lettre obéit à des préoccupations techniques et non pas voyeuristes.
Jean-Jacques Sebbane, Décines.

Petit Saligaud tu aimerais en faire autant, hein? Ne t'en cache pas que diable! Il faut bien un peu de repos au soldat harassé... Le repos de l'entité, lui, a été réalisé par Stan Winston, l'homme de *Réincarnation* et du *Droit de Tuer* (Ah! Quel beau film!). Dans cette séquence, il est parvenu à ses fins en réalisant un corps entièrement articulé.

***Starfix* explose de cette virilité masculine qui au grand malheur fout le camp en ces temps. Pour tout dire, *Starfix* est un livre de Mecs. Nous regardons transpirer au fil des pages Rambo ou Rocky, Max le fou sur le sentier de la guerre comme un voyage *Sans Retour*, *L'Inspecteur Harry*... *Starfix* est fait par de vrais connaisseurs. Pourquoi? Parce que ceux sont les seuls qui ont mis une photo pleine page de Terri Welles (je croyais être le seul en France à connaître l'existence des superbes filles de Playboy). Les mecs là vous m'avez assis. Ils osent aussi parler des filles de Ruß Meyer. Les mecs là vous m'avez vraiment assis. Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur vos fantasmes sans jamais oser le demander se trouve dans *Starfix*. Il est important que cette lettre soit lue, il est important que la Starforce soit au courant, il est important que *Starfix* vive.**
Parce que *Starfix* est une bombe à retardement que nous trouvons dans nos boites aux lettres ou dans nos kiosques et qu'il faut manipuler avec précaution jusqu'au moment où, ne pouvant passer outre (tombe), il nous éclate à la gueule.
Alain Siri, Marseille.

Boum.
Voilà.

J'ai parié 20 F avec des copains que ma lettre serait publiée. Alors s'il vous plaît faites un effort de compréhension. Si je perds 20 F, je n'aurais plus assez d'argent pour m'acheter des timbres. Vous ne pourrez donc pas recevoir mes prochaines lettres qui seront, de loin, meilleures.
Jean-Christophe Trebuchon, St-Egreve.

Je viens de publier exactement 11,3 % de ta lettre Jean-Christophe. Ce qui veut dire que tes copains te doivent 2,26 F. C'est peu, mais c'est largement suffisant pour ta survie. Ça t'évitera par ailleurs de dépenser ta solde en des paris stupides. Maintenant, il ne reste plus qu'à mettre tes 20 F de mise plus tes 2,26 F de gain, de côté. Si tu économises bien, tu pourras bientôt t'acheter quelques grenades. Tu comprendras d'ici peu que ça, c'est de l'argent bien placé!

En ce qui concerne l'erreur des nouvelles brèves, sachez que le jeu se termine chaque 30 du mois. Vous avez donc 10 jours pour la détecter. C'est largement suffisant. Un petit truc facile pour vous aider : dites-vous chaque mois que l'erreur a été glissée par les Rouges et que l'avenir du monde est entre vos mains. Croyez-moi, le truc est infaillible! Le mois dernier, le premier d'entre vous à découvrir le canular a été Didier Rouvray de Nesle. Il n'a pas été abusé par cette nouvelle selon laquelle une superproduction française à la *Caligula*, *Scipion l'Africain*, était en chantier. Et c'est non sans humour qu'il nous l'a signalée. Qu'on en juge plutôt :
Je crois que le canular de votre dernier numéro est la superproduction érotique *Scipion l'Africain* avec Roger Hanin et Macha Méril. En effet, qui voudrait engager Roger Hanin dans une superproduction?!

Voilà, notre périple s'achève. Je sais. Moi aussi je suis triste les gars... Mais les meilleures choses ont une fin. Tenez, regardez la guerre par exemple... Bon. Pour finir en beauté, je vous donne quelques bonnes petites adresses qui vous éviteront de m'écrire pour attendre une réponse qui ne viendra pas.

COLONEL KURTZ

LES BONNES ADRESSES DU COLONEL KURTZ:
● Pour les livres revues, affiches, photos: *Temps Futurs*, 8, rue Dante, 75005 PARIS. Tél.: 325.85.19 ou *Contacts*, 24, rue du Colisée, 75008 PARIS. Tél.: 359.17.71 ou *Movies 2000*, 49, rue de La Rochefoucauld, 75009 PARIS.
● Pour des matériaux divers (latex, etc.): *Chez Adam*, 11, bd Quinet, 75014 PARIS. Tél.: 320.68.53.
● Pour des musiques de film: *Le Club Filmusic*, 16, rue de la Folie-Méricourt, 75011 PARIS. Tél.: 805.28.37.



Whizzz! Baoum! Sssshhhh... Bombes lâchées. Explosion. Radiations. Adieu le monde...

Phil Tibbets et son équipage aux commandes de l'Enola Gay. Mission de routine, les gars. On fait un passage au-dessus de la cible, on largue tout, on s'en va. Parés? Feu! Wow! Ça monte drôlement vite, commandant! Euh... je crois qu'on ferait mieux de se tirer en vitesse, soldats! Vu ce nuage, on risque d'y laisser notre peau si on reste là! Nom de Dieu! Et ça ne s'arrête pas de grandir! Mais qu'est-ce que c'est, commandant?

Seigneur, qu'est-ce que c'est?

6 août 1945. Hiroshima n'existe plus. 9 août 1945. Nagasaki est réduite en cendres. Il y a beaucoup moins de Japonais dans le monde. D'ailleurs ils en perdent la guerre. Enfin, pas ceux qui sont morts: Ceux-là n'ont plus rien à perdre.

Dix ans plus tard, le Rock'n'roll enfièvre les esprits! Les jeunes font le désespoir de leurs aînés, et se déhanchent au rythme des mélodies de Bill Haley. Entre temps, une idée a fait son chemin.

Celle de la bombe atomique. Un petit gadget terrifiant qui a gagné la Deuxième Guerre mondiale et ravagé quelques millions de vies. Un gadget qui est aussi devenu la peur numéro un de notre planète.

Phénomène impossible à contrôler, l'atome plonge les deux camps, qui partagent la suprématie du globe, dans une épouvante frénétique. A retardement, communistes et occidentaux ont compris l'importance de cette découverte. Entre la fin du conflit mondial et le milieu des années 50, la psychose s'est développée à une vitesse folle.

Les Russes ont la bombe! apprend-t-on en 1948. Panique! Le monde libre tremble!

Les radiations ne sont pas dangereuses! annonce leur officier à un groupe de soldats américains. Cinq minutes plus tard, les hommes avancent d'un pas gaillard vers le champignon radioactif. Sans aucune protection.

Les indigènes polynésiens évacuent leurs îlots pour laisser le champ libre à des essais atomiques. A leur place, on installe des cochons. Les cochons seront horriblement calcinés, pour ne pas dire grillés vifs.

Atomic Café



Bikini. Le vent tourne. Les retombées d'un test nucléaire sont chassées au-dessus d'un bateau de pêche japonais. Les marins sont contaminés, leur poisson aussi. Il sera vendu sur plusieurs marchés au Japon. Le mal se propage...

Et pendant ce temps, les jeunes dansent au son des ballades post-atomique délurées de Bill Haley et ses Comets,

L'Amérique se régale d'Atomic cocktails et oublie presque la véritable bombe à hydrogène.

Dans les dessins animés de propagande, Burt la Tortue incite les petits écoliers à se jeter sous leurs pupitres, les mains sur la tête, en cas d'attaque nucléaire soviétique.

Les vendeurs de combinaisons anti-radiations et d'abris familiaux font fortune. Certains creusent dans leurs jardins. Bombe H. Système D. Et les politiciens font leurs choux gras des frayeurs du public. Chasse aux sorcières et hantise des Rouges. Délation et Ku-klux-klan. Des bourgades de province se prêtent à des fausses alertes à la bombe russe. Les vedettes d'Hollywood s'accusent les unes les autres d'être des espions de Moscou. Richard Nixon lance la "semaine de la santé mentale" en secouant la cloche de l'indépendance. L'Amérique semble prise de folie... Tout cela, c'est ce que vous raconte **Atomic Café,** un très grand film, à voir tout de suite. Un film qui ne s'oublie pas, un film qui fait peur et qui fait s'écrouler de rire sous son fauteuil. On a rarement vu plus intelligente compilation de documents d'époque sur notre ami l'Atome. Alors, dépêchez-vous d'aller goûter au "baiser nucléaire". Vous m'en direz des nouvelles !

DOUG HEADLINE

**le voilà notre premier grand film de science-fiction moderne.
son thème : la survie d'un groupe d'individus
dans un Paris détruit par un cataclysme atomique.
son réalisateur : Luc Besson, 23 ans, premier long métrage.
signes particuliers : tourné en noir et blanc,
cinémascope, dolby stéréo, s'il vous plaît.**

Si je vous dis que vient de sortir sur les écrans un film de science-fiction français, en cinémascope, noir et blanc et Dolby stéréo, vous allez soit ricaner doucement en pensant que nos nouvelles brèves bidons sont décidément faciles à repérer, soit pester contre mon humour laborieux, et repartir voir *New York 1997* de Carpenter.

Eh bien non, loin de nous l'idée de mettre en boîte notre bon cinéma national, visité, on le sait, par le fantastique et la science-fiction au début de chaque nouvelle ère glaciaire. Cette fois, c'est vrai : voilà le film dont on va pouvoir se montrer fiers. Enfin. Le fantastique français cesse d'être un pauvre assaisonnement pour apprentis cordons bleus.

Assez ! Les compotes d'images des Godard et Duras, qui bruitent à coups de hachoirs Moulinex les promenades existentielles de leurs héroïnes jacassières. Assez ! Les tristes tartes à la crème du chef-pâtissier Boisset, qui colle une barbe en sucre à Jacques Martin, et refait *Incroyable mais Vrai* en direct et en plus indigeste. Assez ! Les délires congelés que le vieil anar Mocky réchauffe pour son cheptel d'initiés lassés. Assez ! Rohmer larguant Perceval dans des décors de nougatine.

LE DERNI



Le héros (Pierre Jolivet) après l'apocalypse.

Les fantômes de Cocteau, Franju et Prévert renoncent enfin à hanter le bal des anciens. Ils en ont trop marre de sauvegarder à eux seuls le patrimoine, et de meubler les débats de ciné-clubs depuis 40 ans.

Voilà enfin du fantastique moderne, tel que vous, amateurs des bandes dessinées de Bilal et d'Hugo Pratt, rêvez d'en consommer.

Pas de science-fiction à grand spectacle avec planètes en feu et insectes géants, mais plutôt de l'aventure urbaine au futur, sur une terre devenue méconnaissable. Avec des tempêtes de sable radioactives, des combats entre survivants d'une guerre atomique, des avions trafiqués qui s'écrabouillent dans les ruines d'un Paris détruit. Et puis surtout des sentiments. Des tonnes de sentiments. Des hommes paumés, seuls, qui essaient de refaire comme *avant*. *Avant* que le monde ne soit éventré par une formidable explosion atomique.

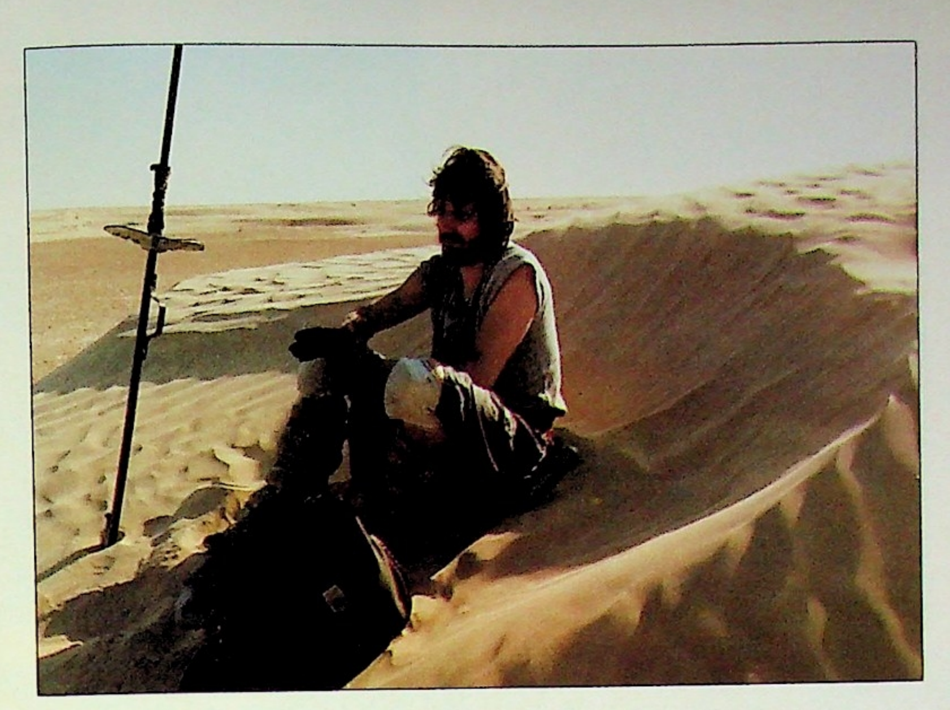
Et tout ça, c'est français, crénom de nom. Français et pas chiant. Car, *Le Dernier Combat,* ce n'est pas de la S-F approximative avec 1 h 30 de dialogues dans un abri atomique, mais bien de l'aventure concrète, qui palpite à chaque image. Si on avait pu s'attendre à pareil coup de poing à l'estomac...

D'ailleurs, à Avoriaz, les jurés et organisateurs, qui s'apitoient chaque année sur le sort du fantastique en France, n'en sont toujours pas revenus...

Luc Besson si. Et avec deux grands prix !! Celui de la Critique, et du Jury. Carrément.

APRÈS LA BOMBE...

"Ah ! Les ordures, ils les ont fait sauter leurs bombes !" hurlait Charlton Heston à la fin de *La Planète des Singes,* effondré devant le



ER COMBAT

squelette de la Statue de la Liberté. Cette même phrase a dû longtemps résonner dans la tête de ce pauvre type qui vit maintenant seul, au dernier étage d'un building désaffecté à demi-enfoui sous les sables. Oui, le désastre est consommé. Un malade a appuyé sur le bouton rouge, et le champignon vénéneux est aussitôt monté dans le ciel : bienvenue à l'apocalypse.
Tout ou presque a été rasé de la surface du globe. La carte Michelin ne sert plus à rien : une gigantesque couche de sable recouvre l'horizon.
Et cet homme solitaire en a marre de buter son regard contre les vieilles photos Polaroid de paysages colorés et de femmes souriantes. Des photos d'avant... Marre également de ne pouvoir sortir un son de sa gorge brûlée par les gaz.

Il veut quitter sa cage à rats. Alors, avec des morceaux de ferraille disparates, il s'est fignolé un petit avion à moteur, dont l'ultime pièce manquante (une batterie), l'oblige à partir piller une des carcasses de voitures où croupissent, non loin, d'autres survivants. Un clan. Avec à sa tête un chef tyrannique en costard blanc, qui porte autour du cou les doigts sectionnés de chacun de ses hommes. Reliés par une ficelle.
D'ailleurs, avec la batterie, l'homme du building en profite pour récupérer le sien, de doigt. A croire que dans le passé, il ait déjà eu lui aussi, son cruel tribut à payer... Qu'importe, il survole bientôt des kilomètres de désert, coincé dans le cockpit de son moustique vrombissant. Jusqu'à ce qu'il atterrisse en catastrophe dans Paris, résidu de ruines grisâtres. Là, bien des surprises l'attendent.



UN MONDE EN NOIR ET GRIS.

A l'écran, les désastres nucléaires ont souvent donné lieu à d'impressionnantes reconstitutions de métropoles attaquées par la jungle. Fondations du métro New Yorkais englouties sous les eaux *(Le Secret de la Planète des Singes)*, Maison-Blanche disloquée et recouverte de vignes folles *(L'Age de Cristal)*, cimetières de voitures à chaque coin d'avenue, cathédrales calcinées : autant d'images d'Epinal de la S-F traditionnelle, ressassées par des générations de scénaristes et de techniciens d'effets spéciaux.
Luc Besson lui, a préféré se concentrer sur les quelques survivants qui rôdent parmi les décombres. Ils n'ont rien de la barbarie défoulante des démons motorisés de *Mad Max*, ni de la décontraction des héros désabusés du *Survivant* de Boris Sagal et des *Décimales du Futur* de Robert Fuest, qui meublent leurs journées en écoutant du Bach dans un loft ultra-sophistiqué, ou en fréquentant les boîtes de nuit décadentes. Cette fois, la Terre en a vraiment pris un sale coup, et ce n'est plus évident d'y faire figure de héros. Pas de mutants aux yeux blancs à massacrer, pas de supermarché à piller (Darty est sous les eaux !), et pas d'avenues désertes à remonter ventre à terre, au volant d'un bolide tout neuf.

Le paysage du *Dernier Combat* s'apparente plus à un lendemain de bombardements qu'à un Paris en plein mois d'Août, et si

Luc

Charlton Heston, le héros sauveur du *Survivant,* s'y aventurait, il risquerait de ne pas reconquérir facilement son paradis perdu de pionnier yankee. Façades grises et trouées, piliers de béton contorsionnés, vieux cafés au mobilier poussiéreux : comme dans *The Bed Sitting Room (L'Ultime Garçonnière)* de Richard Lester, l'apocalypse a fait de la Terre une immense décharge d'ordures, fouillée par quelques clochards affaiblis, à la recherche d'ustensiles fossilisés datant de notre bonne vieille société de consommation. Sales décors pour un héros. Beaucoup trop vides.

Un des survivants hargneux (Jean Reno) dans sa tenue de combat.



Besso réalisateur, devant le mur aux peintures du vieil hôpital.

LES HÉROS DE L'APOCALYPSE.

Si Richard Lester laissait libre cours à des délires décoratifs et burlesques dans le seul but d'enfoncer la société anglaise du moment, Luc Besson lui, se sert de cet univers carcéral, pour faire sourdre les plus intimes émotions de ces personnages désemparés. D'abord assez semblables à de vulgaires hommes préhistoriques, s'exprimant par des grognements et des mimiques (toujours ce gaz qui ronge leurs cordes vocales), et vivant en tribus sous les ordres d'une sorte de chef-sorcier, ces survivants retrouvent au fil de l'intrigue une dignité originelle.

Ils ont été des hommes, mais la bombe est venue tout gâcher, tout arrêter. Alors, ils vont lutter pour à nouveau faire face à un destin qui les avait subitement dépassés. Soit en s'envolant au loin dans un petit avion, soit en essayant d'engager un semblant de dialogue. Ainsi le héros, superbement interprété par Pierre Jolivet, après avoir tapé dans le tas, finit-il par amorcer des rapports sociaux pacifistes dans un monde laissé à la barbarie, et nous apparaît du coup plus crédible et plus accessible que n'importe quelle figure mythique Mad Maxienne.

Sa rencontre avec Jean Bouise, qui interprète un petit bonhomme peureux, claquemuré dans un hôpital délabré de Paris, sera à ce titre décisive. Ensemble, ils vont réapprendre à vivre, à sourire, à jouer. Comme des mômes. Et la scène émouvante où ils respirent en silence, un masque plastique dans la main, ce gaz magique qui leur décoince les cordes vocales momentanément et leur permet d'articuler deux malheureuses syllables ("Bon-jour"), marque l'aboutissement de leur complicité affective, ainsi scellée par la parole. Parole qu'on croyait à jamais éteinte.

A d'autres moments, leurs manies, leurs grimaces, leurs colères héritées de l'autre temps, font rire par leur incongruité.
Comme si on ne s'attendait plus à les voir manifester en de tels lieux des sentiments si spontanés, si évidents. C'est dire si l'image de marque du héros impassible à la Snake Plissken (le héros de *New York 1997)* est restée collée au fond des crânes.
Là, les deux compères s'engueulent pour des broutilles, jouent au ping pong, et vont refouler de temps à autre les assauts d'un taré acharné (Jean Reno), qui tente de forcer la porte.

Toutes les errances psychologiques de ces deux hommes se trouvent peut-être résumées dans ce long travelling sur le mur de l'hôpital, où Jean Bouise retrouve l'harmonie du monde d'avant, en peignant des animaux de la grotte de Lascaux(!), des graphiques mathématiques, ainsi que le portrait de son jeune compagnon, en tenue de combat. En passant d'abord devant les buffles, et les tableaux de maths, pour enfin finir sur la peinture représentant l'homme, Besson s'exprime clairement : ce monde détruit est peuplé d'hommes préhistoriques intelligents. Ils ont digéré un passé, une culture, et c'est grâce à leurs connaissances scientifiques ou mécaniques qu'ils s'en sortent. Mais à cause de la bombe, ils sont quand même revenus au début. Non plus à l'âge de pierre, mais à celui du béton armé, écroulé un peu partout.
Reflet à la fois de l'intelligence et du passé d'un adulte occidental, mais également d'une fraîcheur et d'une naïveté toutes juvéniles : ce mur est le tableau de leur conscience.
Mais voilà, l'âme d'enfant de Bouise commence à pâtir de son corps vieillissant...
Alors seulement, il révèlera son secret...

FRANÇOIS COGNARD

Le chef cruel d'un clan de survivants (Fritz Wepper). Autour de son cou, les doigts coupés de chacun de ses hommes.





Pierre Jolivet et Jean Bouise sur le tournage.

FICHE TECHNIQUE :
Le Dernier Combat.
France. 1982. PR : Constantin Alexandrov et Les Films du Loup. R : Luc Besson. SC : Luc Besson, Pierre Jolivet. PH : Carlo Varini. MUS : Eric Serra. DEC : Christian Grosrichard, Thierry Flamand, Patrick Lebere. COST : Martine Rapin, Marie Beau. MONT : Sophie Scnmit. 90 mn. Noir et Blanc. Cinémascope. Dolby Stéréo. Avec : Pierre Jolivet, Jean Bouise, Jean Reno, Fritz Wepper, Maurice Lamy et Christiane Krüger.

BEASTMASTER est un film important. Parce qu'au même titre que ELEPHANT MAN, il marque le retour d'un auteur qui a brusquement compté pour le cinéma américain de ces dernières années. A *Starfix,* on aime particulièrement les réalisateurs de "Cult-Movies", les George Romero, Sam Raimi, David Lynch. Ceux qui ont apporté dans une industrie trop consciente de ses possibilités, l'étincelle de la découverte qui a été aussi la découverte d'eux-mêmes. Ces gens-là se sont investis dans leurs œuvres comme des cinéastes respectables ne l'ont jamais fait en 40 films. Mais que se passe-t-il quand ils sont obligés de quitter leur retraite de réalisateurs obscurs, leurs équipe de copains et leurs budgets rachitiques? C'est la grande question pour eux et pour un public de fanatiques prêts à crier de nouveau au génie ou à les renier en hurlant. Aujourd'hui, c'est au tour de Don Coscarelli, l'auteur du génial *Phantasm,* de faire sa rentrée avec *Dar l'Invincible The Beastmaster.* Ou quand le cinéma de Dan Brady se met à crouler sous des millions de dollars... Mais on le sait "L'argent ne fait pas le bonheur". Et pour Don Coscarelli, l'épreuve a été particulièrement rude...



DAR L'IN

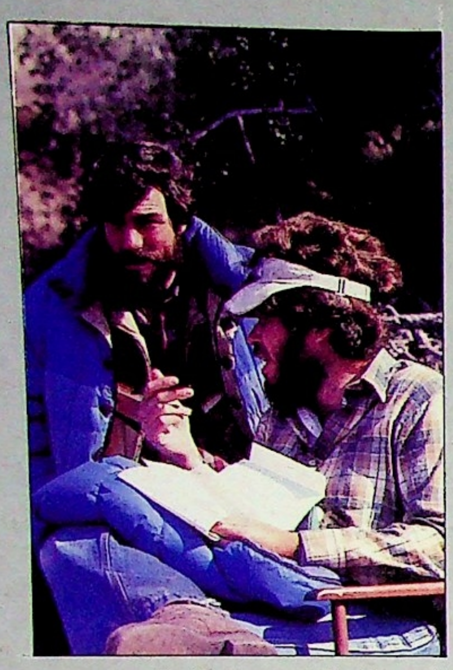


Le "Maître des Bêtes" : Dar (Marc Singer)



VINCIBLE

Parmi les images les plus somptueuses de l'Heroic-Fantasy...



Paul Pepperman et Don Coscarelli

"J'avais conscience d'être attendu au tournant par les fans de Phantasm *et c'est sans doute une des raisons pour lesquelles des éléments fantastiques de plus en plus nombreux se sont glissés dans le script. J'étais parti sur l'idée d'une aventure héroïque, dans la lignée des Hercule avec Steve Reeves. Sans trop de bizarreries, en somme ! La personnalité du film serait venue d'une manière plus actuelle sinon originale d'aborder le spectacle. A vrai dire, je voulais concilier Disney et les films de samouraï. Mais j'avais constamment* Phantasm *à l'esprit et chaque fois qu'il y avait un problème de scénario, j'avais à le récupérer par le biais du surnaturel".*

Tiraillé d'un côté par ses financiers et de l'autre par un récit trop conforme aux schémas de l'Heroic Fantasy, le projet a vite perdu de sa rigueur d'inspiration. *"Le point de départ de* Beastmaster *était et reste universel : un prince dépossédé de son trône se bat pour la Justice. On peut penser aussi bien à* La Guerre des Etoiles *qu'à* Conan *ou* Excalibur. *C'est son inspiration mythologique à mi-chemin entre Maciste et certaines légendes célèbres qui s'est retrouvée amoindrie".* Assurément, Coscarelli fait une distinction entre Heroic Fantasy et Sword and Sorcery, entre l'épopée fantaisiste et la saga guerrière et magique. A l'instar de John Milius, Coscarelli a puisé dans le folklore des sabreurs japonais, mais pour en gommer le mysticisme sanguinaire. Bien obligé ! *"Les producteurs ont exigé que le film ne soit pas interdit aux moins de 17 ans ("R Rating") et le résultat n'est donc pas suffisamment samouraï à mon goût".* Réaliser non sans une certaine violence un film sciemment destiné à la jeunesse n'est pas un paradoxe de plus a l'actif de Coscarelli. *"Je crois que le fantastique et l'horreur relèvent toujours du domaine de l'enfance et* Phantasm *était l'histoire d'un enfant qui vivait cette épouvante, la sienne en quelque sorte. La naïveté et la caricature qui imprègnent* Beastmaster *découlent de cette logique".*

Un ton rétro, très Cinecitta...



Officiellement, c'est en 1979 avec la production de *Beastmaster* que démarra la mode éphémère de l'Heroic Fantasy. A cette époque, *Conan* en était encore aux pourparlers et nul ne savait qui de Ridley Scott, d'Alan Parker ou de John Milius le réaliserait. Mais retardé par des tracas de production, *Beastmaster* sortit à contre-coup et fit les frais du demi-échec de *Conan* et de la nullité de ses imitations *(L'Epée Sauvage ; L'Archer et la Sorcière)*. Coscarelli : un précurseur coiffé à la barre ? C'est vite dit...

"On a eu trop souvent tendance à comparer mon film à Conan. Mais, au départ, le projet était tout différent. Dans le scénario initial, le seul et unique élément fantastique résidait dans les pouvoirs télépathiques dont usait le héros pour commander aux animaux. Mais la pré-production a rapidement évolué vers une série de compromis. L'étiquette "Sword and Sorcery" m'a été imposée parce qu'il fallait proposer aux distributeurs ce que le public attendait depuis un bon moment. C'est pourtant un genre que je voulais éviter. L'importance du budget (6.000.000 de dollars) nous a coûté, à mon ami et producteur Paul Pepperman ainsi qu'à moi, le contrôle du film. Dès que les contrats ont été signés, le conflit s'est développé rapidement. Je n'avais, il est vrai, jamais travaillé dans les conditions d'un tel budget. Toujours est-il qu'une semaine avant le tournage, le producteur exécutif est venu m'apporter de nouvelles pages de scénario en me disant "Voilà comment on va tourner le film". Je n'ai su que faire. C'était un dilemme !"

Auteur d'un classique du film fantastique, Coscarelli devait, dans l'esprit de ses financiers, le rester. A tout prix. Or, son scénario original louchait du côté de Spartacus et des péplums italiens des années 60. Ce qui se manifeste encore dans le film par un ton rétro très Cinecitta. Prisonnier d'une réputation envahissante, Coscarelli est passé à côté de la remise en question qui lui était nécessaire. Et *Beastmaster* n'a fait que l'enfoncer dans ses propres contractions. Le cinéaste s'arroge d'ailleurs une part de responsabilités dans le remaniement du projet :

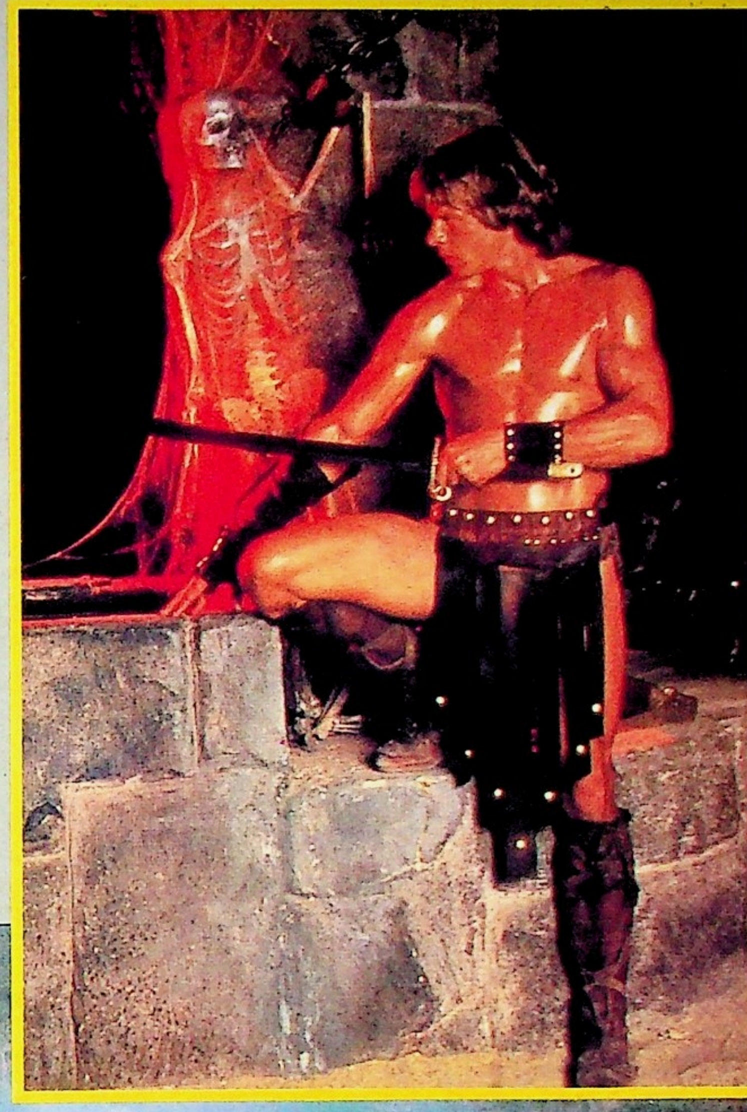


Le folklore des sabreurs japonais.

Coscarelli a réalisé un film sans prétention, sans citations de Nietzche, sans crépuscule des dieux, sans écho wagnérien, sans hémoglobine à la japonaise. Faute de mieux, *Beastmaster* retrouve la décontraction stylisée des films de Kung Fu chinois. La chorégraphie de ses combats est lente, calculée. Chaque botte, chaque parade est comme détaillé, fixée dans son mouvement. *Beastmaster* est en quelque sorte un film de photogrammes, d'images et non de mise en scène. Le choix de Marc Singer dans le rôle de Dar, plus athlète que culturiste, va dans le sens d'une image racée. Là où Milius chaussait des gros sabots, Coscarelli donne dans la dentelle. *"La recherche sur le geste dans* Beastmaster *m'a été inspirée par le décor, aride, rocailleux, inanimé. Et puis, avant d'être une littérature, l'Heroic-Fantasy est une esthétique. C'est ce qui fait sa force."*

De son aveu même, Coscarelli ne s'est jamais interessé aux livres de Robert E. Howard, Fritz Leiber et autres conteurs de Sword and Sorcery. Les bases de *Beastmaster* sont plutôt graphiques, sacrifiant la barbarie et l'agressivité à l'élégance : celle des images composées par John Alcott, le chef-opérateur de *Barry Lyndon* et *Shining*. *"Je cherchais un chef-opérateur, n'ayant plus la possibilité, comme dans* Phantasm, *de remplir cette fonction. Il s'est trouvé qu'Alcott était sur place en Californie. Il n'avait jamais travaillé sur un film avec un tel degré de fantaisie. Sur* 2001, l'Odyssée de l'Espace, *il n'avait été que le suppléant de Geoffrey Unsworth. On lui avait bien proposé* Star Wars *mais il avait refusé pour diverses raisons. Son fils le*

Avant d'être une littérature, une esthétique...

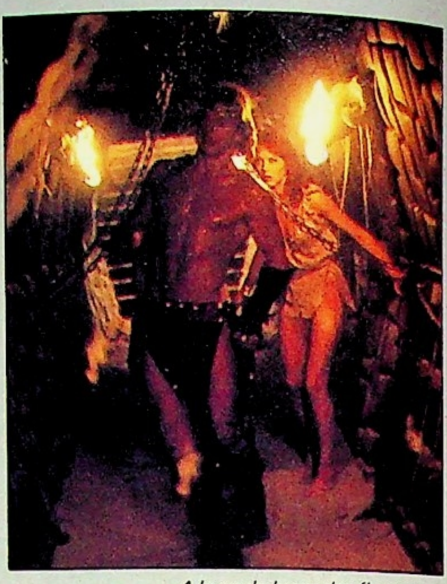


La distinction stylisée des films de kung fu chinois.

poussait depuis à faire ce genre de films et c'est sans doute ce qui l'a décidé pour Beastmaster. *Il l'a tout de suite ressenti comme une épopée biblique et non comme un Sword and Sorcery. Pour accentuer l'importance du désert, il a opté pour des tons mordorés.* Beastmaster *étant presque entièrement tourné en extérieur, il s'est volontairement limité à deux sources de lumière : le soleil de jour et la flamme de nuit. Pendant la journée, on coupait le bleu de l'azur avec des filtres dégradés dorés. Les gros plans nocturnes étaient éclairés avec des becs de gaz placés à la limite du cadre. Mais dans le studio que nous avions spécialement aménagé pour les besoins du film, la chaleur et l'odeur du gaz devenaient insupportables. Nous avions oublié d'aménager la ventilation. En revanche, j'ai du intervenir dans la photographie des effets spéciaux de maquillages que Alcott avait tendance à inonder de lumière."* Plastiquement, *Beastmaster* ne manque pas d'intérêt et au vu de ces moyens, peut paraître infiniment plus satisfaisant que *Conan* où Milius se révélait souvent incapable de mettre en valeur ses monstrueux décors.

Mais Coscarelli ne semble avoir retiré que frustation de l'expérience de *Beastmaster* et de ses luttes contre ceux qu'il appelle non sans ironie les "hommes d'argent". Le résultat est que le film fourmille d'approximations. *Beastmaster* n'est pas un film abouti, et pourtant... sa technique est spectaculaire. Elle laisse deviner un grand metteur en scène d'action, audacieux quand tout devient une question de rythme, de timing, de respiration... Et son prochain film serait un "western des temps modernes"...

En attendant, *Beastmaster* est dominé par l'influence de Spielberg auquel Coscarelli voue une admiration démesurée. Milius avait filmé l'action comme pouvait le faire un ex-béret vert, Coscarelli le fait comme un enfant. Dès le début, *Beastmaster* fait feu de tout bois. Mélange de délire et d'humour passablement déconcertant mais qui accède à une réelle envergure le temps de quelques séquences fracassantes. Pyramide truffée de créatures bardées de cuir à pointes, le cerveau dévoré par des limaces verdâtres. Explosion d'une rivière de poix bouillonnante. Pluie de feu sur une charge de barbares masqués. Combat final devant une muraille de flammes. Avec l'attaque du banquet dans *Conan*, ces images resteront les plus somptueuses du genre. Mais ce n'est pas lors de ces magnificences esthétiques que Coscarelli fait éclater toute sa fougue. Il la réserve pour les sentiments, pour le sauvetage d'une adorable mangouste entre autres ! Coscarelli à décliné l'offre de réaliser *Conan 2*. C'est bien ainsi. Il ne l'aurait pas supporté. Car seul *Beastmaster* avec ses qualités et ses contradictions pouvait lui offrir l'occasion d'un baiser final au sommet d'un piton rocheux. Mais au fait, depuis combien de temps un film ne s'était-il pas terminé ainsi ?



A la seule lueur des flammes...

Dans les entrailles de la pyramide...

Des créatures bardées de cuir à pointes...

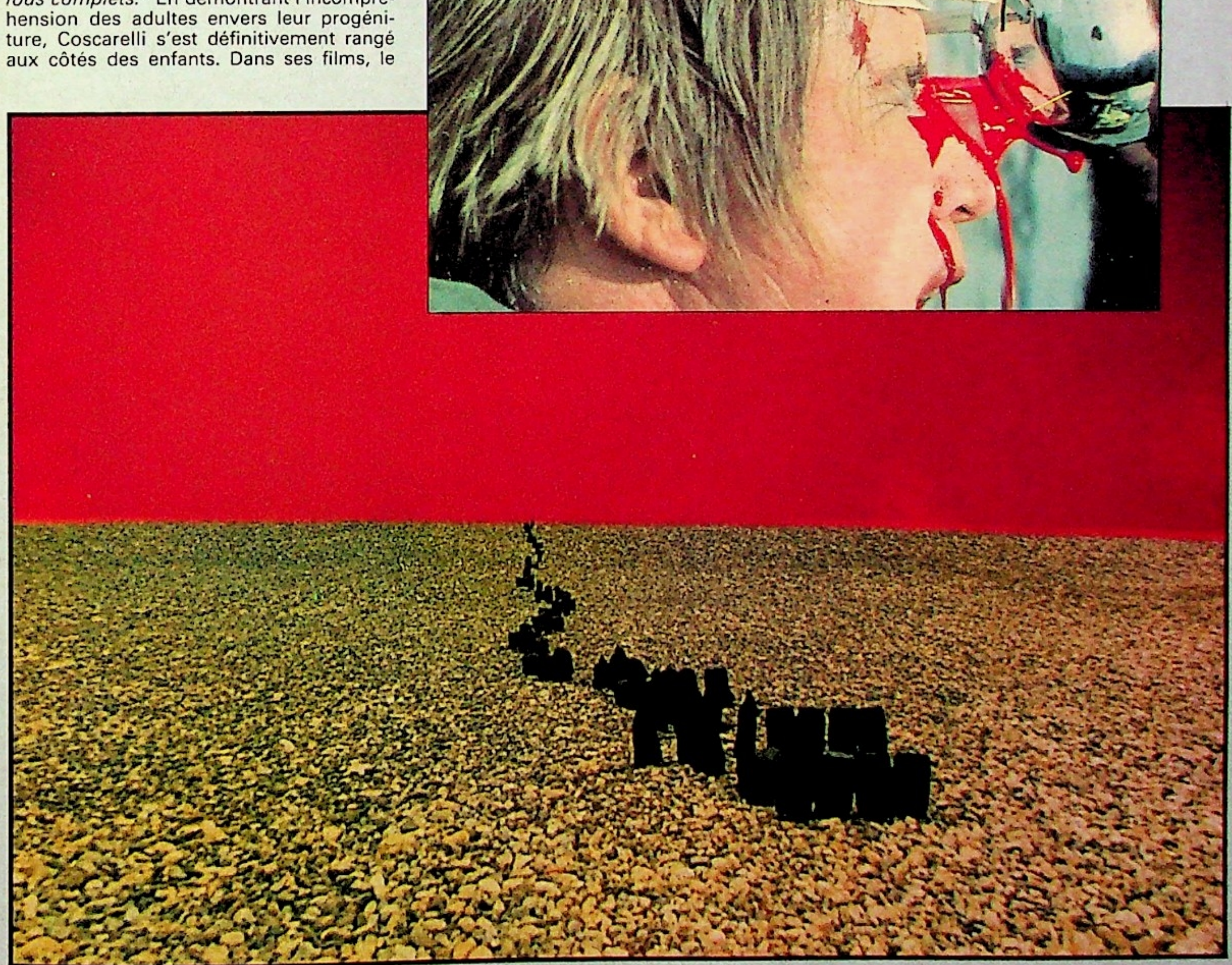
Un décor particulièrement pittoresque : la pyramide du sorcier Maax.

Dans les conditions qui furent celles de ce tournage, c'est un tour de force-ou un miracle-que Coscarelli soit resté un auteur. Sa conception très intimiste du fantastique l'a en quelque sorte preservé du fiasco. *"Il y a des sentiments, des sensations, des subtilités que l'on peut percevoir avec le fantastique et seulement avec lui. Je pense aussi que le surnaturel est le meilleur remède aux duretés de la vie."* Le premier film de Coscarelli, *Jim, The World's Greatest* est l'histoire d'un petit garçon qui protège son frère de leur père alcoolique. Mais il ne faudrait pas imaginer pour autant que Coscarelli soit un traumatisé de fraîche date qui traîne son fardeau de souvenirs dans des films masochistes et revanchards. *"Je sais que l'image du père de* Jim, The World's Greatest *était plutôt déplaisante mais c'était un film immature, complètement mélodramatique. Je me demande encore où j'avais pu pêcher une idée pareille..."* Mais alors qu'elle fut donc son enfance pour être si présente dans ses films? *"Elle fut heureuse et mon second film* Kenny And C° *était imprégné de sa nostalgie."* Une jeunesse tranquille, bien, mais suffisamment en tout cas pour que l'enfant veuille s'en évader. En choisissant le rêve comme porte de sortie, la réalité (celle des adultes) a pris sous ses yeux une tournure inquiétante. *"J'ai toujours eu la crainte de grandir. Dans* Kenny And C°, *les enfants y étaient des gens normaux et les "vieux" des fous complets."* En démontrant l'incompréhension des adultes envers leur progéniture, Coscarelli s'est définitivement rangé aux côtés des enfants. Dans ses films, le danger et le Mal sont de belle taille. Et on peut comprendre ainsi que l'image du père de *Jim The World's Greatest* ait introduite une longue lignée de "boogeymen". Le croque mort de *Phantasm*, le sorcier Maax, les gardes de la mort ou le chef des barbares de *Beastmaster* sont toutes des figures imposantes, amplifiées par le point de vue "gamin" du cinéaste.

Dans l'œuvre de Coscarelli, cette peur du croquemitaine se substitue curieusement a toute autre y compris celle de la mort. Non pas que ses héros l'affrontent courageusement mais ils ne s'en soucient pas. Et pour Coscarelli, la mort est tout au plus un gag, un concept absent du monde des enfants.

Ainsi, les créatures extra-terrestres de *Phantasm* ressuscitaient à tout bout de champ et les sorcières de *Beastmaster* explosent en ricanant de leur délivrance psychique. Il devient évident que dans ces conditions, on ne retrouve pas dans *Beastmaster* le rituel de l'arme et de la mise à mort : ce que les puristes de l'Heroïc Fantasy avaient apprécié dans Conan tout en déplorant l'escamotage des éléments surnaturels. Pour *Beastmaster,* c'est exactement le phénomène inverse qui va se produire grâce à la persistance des thèmes de *Phantasm.* Le brasier final de *Beastmaster* renvoie à la planète des nains qui était toute aussi rougeoyante et dantesque. Une fois encore, nous sommes sur le pas de l'enfer. Le jeune héros de *Phantasm* en était sauvé par le spectre de son frère, mort depuis peu. Dans *Beatmaster,* il n'y a personne pour tirer le héros en arrière. Il se bat désormais sur cette frontière surnaturelle, aussi vrai que dans *Beastmaster,* il est un guerrier luttant pour la vie de son petit frère de prince gravement blessé.

"Le mépris de la mort était particulièrement evident dans "Phantasm" mais j'éludais le problème en imaginant des superstitions enfantines qui voulaient qu'on ne meurt pas mais qu'on aille sur une autre planète".
Don Coscarelli

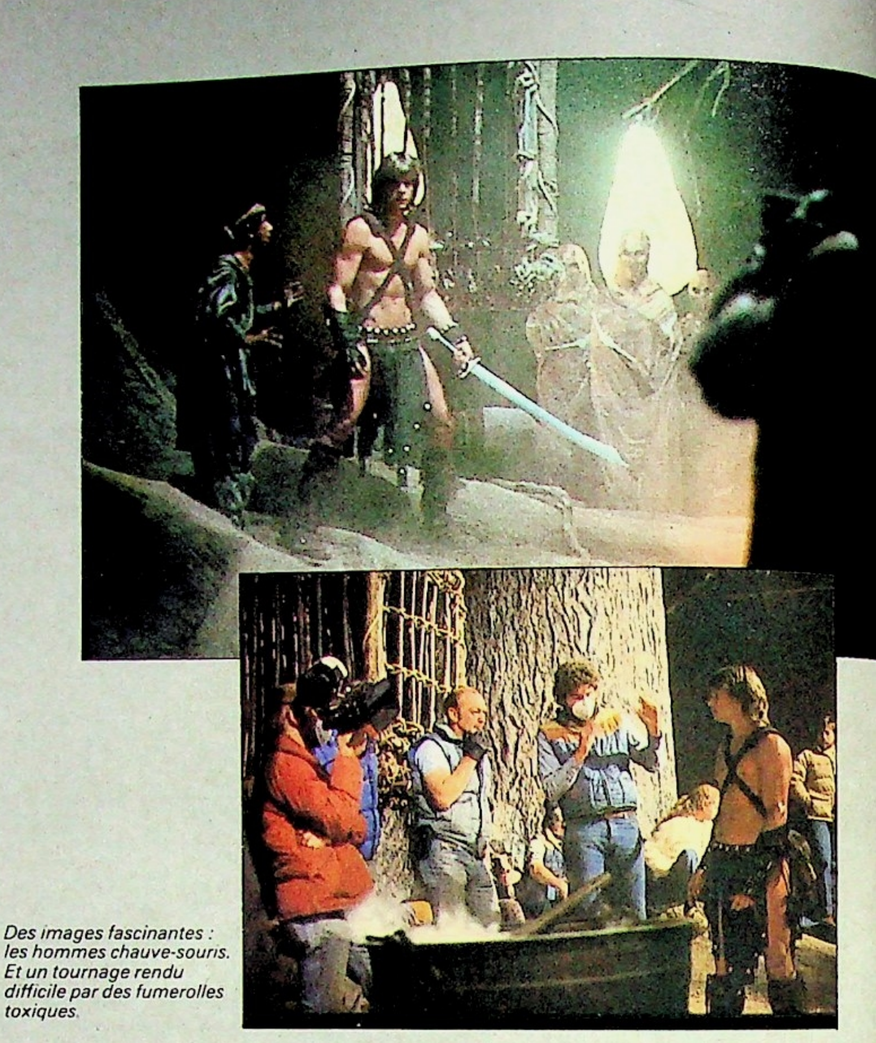


Certains font du père un complexe, Coscarelli fait du frère une motivation à ses films. Motivation qu'il ne s'explique qu'à demi-mot et avec une certaine ambiguité : *"Je suis fils unique mais peut-être ai-je toujours désiré avoir un frère. C'est sans doute pourquoi je suis très lié à mon ami Paul Pepperman"*. Dans *Beastmaster* comme dans *Phantasm*, un climat magique favorise la rencontre avec un compagnon privilégié : un frère, ou peut-être plus. Le jeune prince est le sosie de Dar enfant. Et Coscarelli laisse supposer (grâce à un admirable plan sur le regard d'un aigle) que le gamin a le même pouvoir sur les animaux que le guerrier. Ce rapprochement exceptionnel, Coscarelli en avait fait l'expérience avec Michael Baldwyn, la vedette de *Kenny And C°* et *Phantasm* : *"Michael Baldwyn, le petit garçon de mes deux précédents films a été un acteur d'autant plus parfait que je recevais le récit à travers ses impulsions. Et je l'ai couvé par rapport aux autres acteurs"*. Plonger ses films dans des ambiances étranges (la fête d'Halloween dans *Kenny And C°*) ou semi-rêvées (*Phantasm*; la naissance du "Maître des Bêtes") a sans doute évité à Coscarelli de céder à une bien curieuse psychanalyse solitaire. Et on mesure en quoi l'ingérence des financiers dans la direction du film a été catastrophique. "Beastmaster *aurait eu pour moi une valeur sentimentale si je l'avais fait tel que je le voulais"*. *Phantasm* qui demeure le chef-d'œuvre de Don Coscarelli tenait son originalité d'un découpage insensé, d'un montage audacieux, d'une organisation du récit sur plusieurs degrés dans le rêve. Malgré des rebondissements incessants, *Beastmaster* ne présente pas de telles qualités. certes, ce film contient des images ou des idées fascinantes (les hommes chauve-souris en particulier). Il retrouve de *Phantasm* le sens de la surprise, de la charade, du labyrinthe lors de la plongée dans la pyramide du sorcier Maax. Mais, en général, le mystère fait défaut à de nombreuses séquences de *Beastmaster*. Et c'est là où le bât blesse !

Quelque part, *Phantasm* relevait de l'écriture automatique, le contraire même de la création cinématographique à l'américaine. Mais Coscarelli pouvait se permettre alors de jouer avec son plan de travail. *"On doit faire beaucoup plus de compromis sur les films à gros budgets. Pour* Phantasm, *il y avait si peu d'argent (500.000 dollars) qu'on pouvait prendre tout notre temps et on retournait des séquences jusqu'à ce que le résultat soit très bon. Sur* Beastmaster, *j'ai travaillé sans garde-fou. Je ne pouvais me tromper. Il y avait des échéances à respecter. C'est pourquoi, j'ai le droit d'être fier de* Phantasm. *Il y a au moins une chose que j'ai apprise grâce à* Beastmaster *: il n'y a pas de honte à faire des films à petit budget tant qu'on les réalise à sa convenance. Devant le succès de* Phantasm, *Paul et moi avons eu cette ambition naïve de nous lancer dans un film à gros budget, de passer dans une autre sphère professionnelle. Je m'aperçois que ce n'était pas une bonne attitude. Mon prochain film va coûter plus cher que* Phantasm *tout en restant dans des proportions budgétaires économiques. Si l'on en croit le film* Conan : *"Les choses qui ne vous tuent pas vous font progresser". Après* Beastmaster, *je reste dans l'expectative. Ai-je progressé ? Je n'ai qu'une envie : le vérifier en réalisant un nouveau film. Et l'idée de retourner à une petite production me plaît de plus en plus, de jour en jour."*

CHRISTOPHE GANS

Interview de Christophe Gans et Jérome Robert
Traduction : Jérome Robert

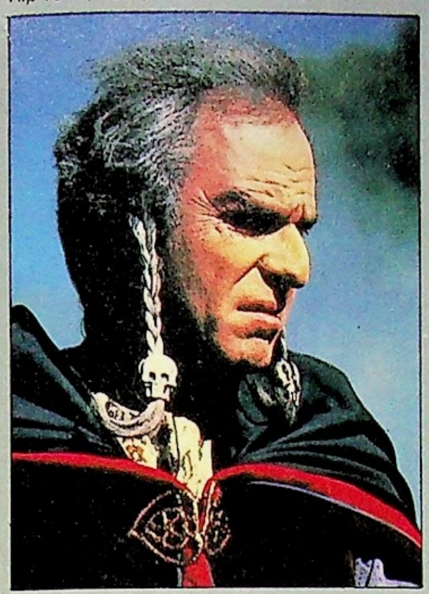


Des images fascinantes : les hommes chauve-souris. Et un tournage rendu difficile par des fumerolles toxiques.



Tanya Roberts au bain. Emouvant !

Rip Torn (Maax)



Des péripéties incessantes...



FICHE TECHNIQUE :

DAR L'INVINCIBLE (the Beastmaster) U.S.A. 1983 MGM/Leisure investment. CO.PR : Paul Pepperman, Sylvio Tabet. R : Don Coscarelli. SC : Don Coscarelli, Paul Pepperman. PH : John Alcott (Couleur CFI). MUS : Lee Holdridge. DEC : Conrad E. Angone, Bill Strom. SFX : Roger George, Frank de Marco. Maquettes : Will Guest. MAQ. SFX : David B. Miller, William. Munns. MONT : Roy Watts. 117 mn. Avec : Marc Singer (Dar), Tanya Roberts (Kiri), Rip Torn (Maax), John Amos (Seth) Josh Milrad (Tal), Rod Loomis (Zed), Janet de May, Chrissy Kellogg, Janet Jones (les trois sorcières).





Un rapprochement exceptionnel : les deux frères de BEASTMASTER.




TANYA ROBERTS
"DAR L'INVINCIBLE"
STARFIX

Jean-Manuel Costa animant Orphée et Eurydice sur l'escalier des enfers ("Le voyage d'Orphée", 1982).

POUR QUELQUES SECONDES D'ETERNITE :

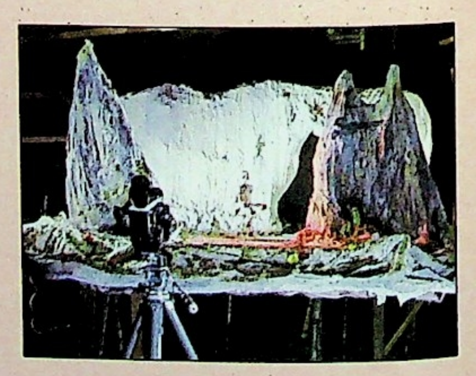
Jean-Manuel Costa

Jean-Manuel Costa a réalisé deux des courts métrages de marionnettes animées les plus marquants de ces dernières années. C'est très beau les courts métrages mais, je suis d'accord avec vous, on ne les voit jamais. Dans le cas des films de Costa, il y a un petit mieux qui fait toute la différence. TF1 les a retenus en vue de plusieurs passages antenne et a même co-produit le dernier en date, *Le Voyage d'Orphée.* Ils ont été achetés pour une grosse distribution dans le circuit Gaumont. Et, *"the last but not the least", Le Voyage d'Orphée* fera sans doute partie de la sélection officielle du prochain Festival de Cannes. Tout cela ne vous empêchera pas de vraiment le vouloir pour les voir... Ceci dit, cet article est aussi bien le portrait par lui-même d'un formidable technicien qu'une introduction au très ingrat et passionnant métier d'animateur.

NDLR : La Tendresse du Maudit *a fait l'objet d'un passage sur TF1 dans le cadre de l'émission "Le jeune court métrage français". Deux autres diffusions ont été achetées. ce film est visible également en première partie de* Fitzcarraldo. *Quant au* Voyage d'Orphée, *sa programmation sur grand et petit écran est en préparation mais il y a des chances pour que TF1 le diffuse en été lors d'un nouveau cycle du court métrage. Quand on en saura davantage, on vous préviendra, c'est juré !*

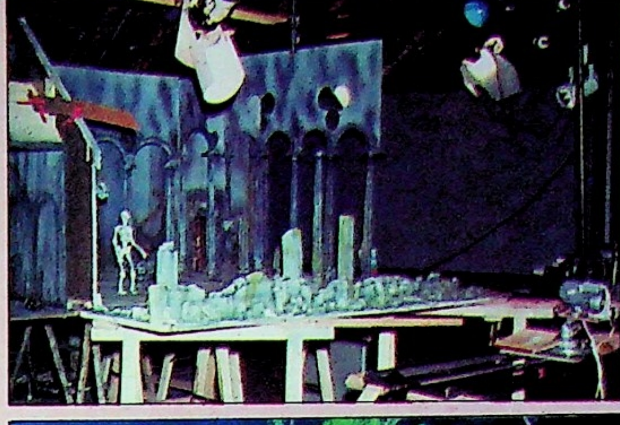


Le redoutable squelette de "La tendresse du maudit".

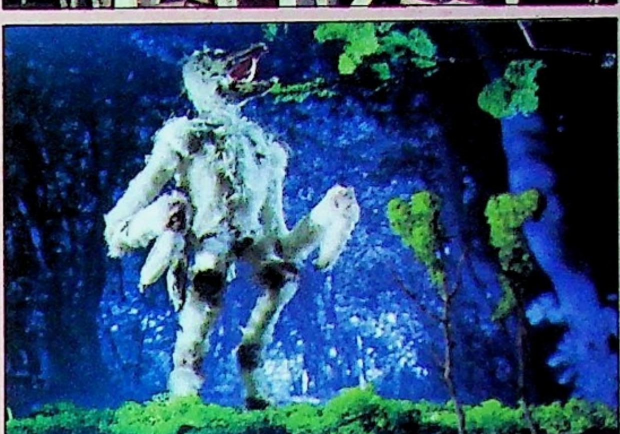


Le décor de "Galaxy Kong" réalisé avec des bandes de plâtre sur une armature de grillage. Au plafond, on peut distinguer le chariot destiné à faire voler un ptérodactyle. Il a été fabriqué avec des pièces de mécano et glisse sur des rails de train-miniature.

"Nous avions, mon frère Alain et moi, aux alentours de 12 ans quand un de nos voisins de Reims nous emmena dans un club de cinéma amateur. Je me rappelle qu'à l'occasion de Noël, l'un des habitués s'était escrimé à animer les santons de sa crèche. Ce film nous a tellement amusé qu'un mois plus tard, nous nous sommes lancés dans l'aventure. Le passionné, c'était mon frère. Depuis, il a fait son chemin avec la bande de Paul Grimault ; il a d'ailleurs participé au *Roi et l'Oiseau.* Quant à moi, je ne m'intéressais qu'aux prises de vues réelles mais les effets spéciaux me fascinaient. Avec une caméra que nous avions louée puis achetée, nous avons réalisé un premier film : *Rêve de Noël.* Mais ce n'est qu'au second *La Bague Magique* que nous avons fait intervenir des marionnettes articulées après avoir expérimenté l'image par image sur nos jouets habituels. Les construire a été un jeu de patience et une affaire de déduction. J'ai fait des essais avec des figurines du "Manège enchanté" qui se trouvaient être armées à l'intérieur. J'ai vite pigé le principe du squelette en métal souple. A cette époque, mon travail était très spontané. Ces films, je les réalisais d'abord pour moi, pour m'amuser. Mais j'ai eu la surprise de constater les réactions enthousiastes que leurs projections provoquaient dans les clubs de Super-8. D'ordinaire, les animateurs en herbe mettaient en boîte 10 ou 15 secondes de film. Pas au-delà ! Ils se lassaient sans doute. Mon frère et moi, nous en présentions à la stupéfaction générale, 3 minutes. Nous avons encore réalisé un court métrage, *Le Dictateur.* Et puis, j'ai fait une année à l'Ecole de Commerce de Lille suffisamment catastrophique pour que ma mère com-



Tournage de "La tendresse du maudit". On distingue la vieille Bell & Howell montée sur le fastidieux travelling à tige filetée.



L'oiseau de "Galaxy-Kong" fut celui du "Feu sacré" avant d'être remplumé.

Le centaure de "Galaxy Kong". Le ciel à l'arrière est en rétro-projection.

Le gorille ailé de "Galaxy Kong" face à son écran de contrôle obtenu par rétro-projection. La console est une ombre chinoise.

prenne que le cinéma était devenu mon but dans la vie. Alain et moi avons déposé notre candidature à l'institut cinématographique de Bruxelles et le tour fut joué! C'était une école de prise de vue réelle, pas du tout d'animation. Mais, le premier jour, nous avons rencontré un très, très vieux professeur qui nous a parlé des débouchés de l'animation dans le domaine du film publicitaire, de la bande annonce et surtout des effets spéciaux. Il nous a collé un petit banc-titre bricolé entre les pattes et nous a dit de nous débrouiller. Alain s'est lancé aussitôt dans la réalisation d'un dessin animé intitulé *Dr Débile et Mr X*. J'en ai été le monteur et le gouacheur. La seconde année, on a remis ça. C'est à peu près à cette époque que je me suis mis à admirer Ray Harryhausen, le grand spécialiste des effets spéciaux de marionnettes *(Jason et Les Argonautes; Le Choc des Titans). Le Voyage Fantastique de Sinbad* fut le premier film que j'ai vu de lui en étant conscient de ce que cela représentait techniquement. J'avais 19 ans. *Le Voyage Fantastique de Sinbad* m'a prouvé que tout ce qu'on racontait sur l'animation, sur les saccades inévitables dans les gestes des marionnettes et les déplacements de caméra, était pure fadaise. Au départ, je suis davantage fasciné par l'univers de Willie O'Brien, le créateur du *King Kong* de 1933. Chez Harryhausen, il n'y a que les monstres qui m'attirent car son univers est graphiquement limité. On est loin des paysages fantasmagoriques de *King Kong*. Mais Harryhausen reste pour moi un maître parce qu'il continue à donner la vedette à ses créatures et non à la technique. Il n'a rien de l'industriel de l'effet spécial. Il est encore très proche de l'enfant qu'il a été. Et c'est entièrement à cause de lui que j'ai pris la ferme résolution de devenir un "créateur de monstres".

Pour en revenir à ma période scolaire, je me suis préparé au *Feu Sacré*, un film de marionnettes beaucoup plus ambitieux comportant des combats, tandis que mon frère entamait la réalisation d'un nouveau dessin animé : *Le repas du Guerrier*. Il va sans dire que nous nous sommes mutuellement aidés. *Le Feu Sacré* m'a non seulement permis de tourner en 16 mm mais encore de construire des squelettes à rotules. J'en avais discuté avec mon père et ensemble nous avons trouvé un système archaïque mais très fiable. Nous avons soudé des tiges de fer sur des billes de roulement que je plaçait ensuite entre les deux parties d'un maillon de chaîne de vélo. Un serrage en travers et j'avais mon articulation. Une fois *Le Feu Sacré* terminé, j'ai enchaîné directement avec *Galaxy Kong*, une version spatiale du classique de O'Brien. Je ne l'ai pas achevé car je sentais que le format 16 mm n'allait pas. J'avais constamment des problèmes de pellicule et la caméra exigeait des quantités et des quantités de lumière vu le temps de pose de chaque photogramme. Par bonheur, j'ai pu acheter une caméra 35 mm, une vieille Bell & Howell sans visée reflex. Entre-temps, j'étais sorti de l'école, diplômé et avec les félicitations spéciales du jury. Il y avait un créneau à prendre!

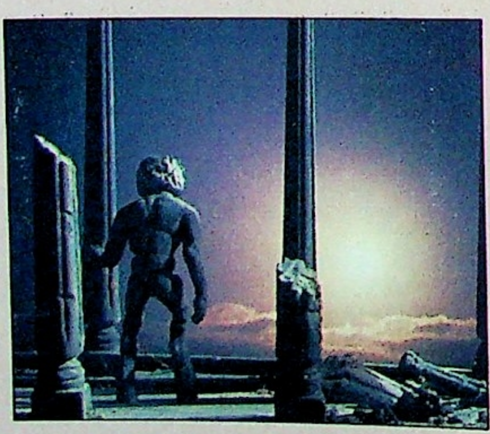
Mon film suivant, *La Tendresse du Maudit*, qui a remporté une multitude de prix dont un César, exigea la construction de ce qui est encore aujourd'hui mon matériel. C'est-à-dire un travelling d'une longueur de trois mètres spécialement conçu par un ami, ajusteur mécanicien. J'avais commencé le tournage avec un plateau traversé d'une tige filetée et qu'on tournait à la main. Un tour pour une image et un millimètre. Imaginez le travail pour régler au préalable le mouvement sur deux mètres. C'était exténuant. Ajoutez à cela que l'ensemble avait tendance à vibrer et que, sans visée reflex, je ne pouvais régler le cadre de ce que je filmais. J'avais la nette impression de gaspiller mon temps et mon énergie. J'ai donc acheté une autre caméra qui date d'entre les deux guerres et que j'ai quelque peu modifiée. Des objectifs photo Nikon y ont été adaptés. L'ensemble repose sur un pied-boule avec montée et descente motorisées au même titre que le travelling. Le tout, ainsi que la tête manivelle, est dépendant d'un pupitre de commande. Cette installation me permet de restituer impeccablement image par image des déplacements de caméra pré-établis tandis que je me concentre sur l'animation des marionnettes. Mon matériel lumière est très léger et repose essentiellement sur une myriade de miroirs de poupée qui, par réfléchissement, font office d'éclairages ponctuels. C'est ainsi que j'ai investi tout l'argent que je gagnais en travaillant 8 heures par jour et 5 jours par



Tournage du combat avec Cerbère.



La gargouille en adoration devant une statue de la Vierge. ("La tendresse du maudit").



La gargouille face à une rétro-projection. Les piliers sont des pieds de chaise à l'envers.



La cathédrale de Paris, dernier vestige d'un monde dévasté, a été obtenue très simplement avec une carte postale découpée devant une rétro-projection. Des maquettes de ruines forment l'avant-plan. ("La tendresse du maudit", 1979).

semaine à faire du banc-titre, des schémas industriels animés pour des films de démonstration...
La Tendresse du Maudit est l'histoire du dernier combat pour la beauté : celui d'une gargouille contre un squelette au lendemain d'une apocalypse qui a rasé toute vie. Les monstres me sont sympathiques et c'est pour cela que je n'aime pas ceux qui ont une vraie violence en eux, qui déchirent les entrailles. Je suis beaucoup plus attiré par le concept de "la Belle et la Bête", par le côté romantique du monstre. J'aime les personnages tourmentés. Ils ont la foi en eux. Je suis un idéaliste. Je pense qu'il faut se battre pour l'Amour, pour la Beauté... C'est difficile à dire : j'ai réalisé *La Tendresse du Maudit* sans arrière pensée mais j'ai essayé par la suite de m'expliquer ce que j'avais filmé. J'ai alors compris qu'une partie de ma vie était sur l'écran. J'ai tourné ce film l'année qui a précédé la mort de ma mère des suites d'un cancer. On pourrait en déduire sans trop se tromper que je suis la gargouille combattant la Mort (le squelette) pour sauver une statue de la Vierge qui représenterait ma mère. Celle-ci est morte quand je finissais *La Tendresse du Maudit.* J'avais retranscrit ma peine dans le film que je réalisais simultanément. Et c'est devenu évident quand je me suis aperçu que le thème d'Orphée et d'Eurydice m'attirait alors que je venais de me marier. J'étais dans la période où l'on se pose ds questions sur la vie en couple, sur ce qui se passerait si l'un perdait l'autre. Je me suis senti très concerné par cette histoire. D'autre part, le public n'est pas toujours censé comprendre ce que j'ai voulu dire. Mes scénarii sont au départ très élaborés. Mais, au fur et à mesure que le tournage avance et qu'on mesure le travail de construction de chaque décor, on est obligé d'élaguer par manque de temps et d'argent. Sans compter que pour *La Tendresse du Maudit,* j'habitais à Paris et que je tournais à 200 km de là dans le grenier de ma maison natale. Cette histoire a duré un an et demi. Un mois de tournage par minute montée et pendant ce temps, toi, tu évolues.
Le Voyage d'Orphée a coûté 13 millions d'A.F. et il m'a pris, avec la construction des personnages, 14 mois à temps complet. Du lundi au samedi, je n'ai pas arrêté, bossant parfois jusqu'à 4 heures du matin. Le plus dur, c'était d'être seul. Physiquement, j'en ai bavé parce qu'il y avait des tas de choses à porter, à clouer, à aller chercher. Ceci dit le problème de base du *Voyage d'Orphée* fut psychologique. Après *La Tendresse du Maudit* qui avait été très bien reçue un peu partout dans le monde, je redoutais de ne pas me surpasser. Je n'avais jamais eu cette crainte jusqu'alors car *La Tendresse du Maudit* avait été mon premier film "sérieux", 35 mm, copie standard et tout et tout. Il s'était passé trois ou quatre années entre les deux tournages. J'étais plus conscient que jamais de ce que je faisais. Et j'ai commencé par avoir des ennuis avec la stabilité de l'image. C'était l'horreur! Et puis la machine s'est remise en route. Mon acquis technique sur *Le Voyage d'Orphée* a été considérable : effets lumineux, plans de maquettes, images composites (cf Matte Painting in *Starfix nº 3*),... Ce sont les trucages par miroir qui m'ont principalement occupé. Ils consistent à placer devant la caméra un miroir de transflex incliné à 45° et qui du coup ne réfléchit qu'une partie de la lumière. C'est à dire qu'on peut filmer simultanément ce qu'il y a derrière le miroir et ce qu'il y a, à 90°, sur le côté, en l'occurence une projection de diapositive. Ces images que m'a prêtées Olivier Gillon (NDLR, auteur de *Barbe Bleue,* fabuleux film de marionnettes) sont donc surimpressionnées directement à la prise de vue, sans faire appel aux fastidieux travaux de laboratoire. Ce procédé est à la fois simple et complexe parce qu'il y a un certain nombre de paramètres à maîtriser. Notamment les caches découpés qu'on dispose un peu partout pour qu'il n'y ait pas surimpression de deux éléments distincts comme par exemple la barque de Charon, le rocher des enfers, et un rocher de la berge.



Charon, le nocher des enfers, crache des flammes... et Jean-Manuel garde le trucage secret ("Le voyage d'Orphée").

Peinture sur verre de Jacques Muller pour "Le voyage d'Orphée". Le lac est en rétro-projection et l'éclat solaire est obtenu avec un reflet volontaire sur l'objectif de la caméra.





Jean-Manuel Costa animant la descente sur le fleuve des enfers. La barque a été fixée sur le pied de la caméra pour obtenir une avance régulière. Sur le côté, un bidon découpé tourne devant un petit projecteur pour recréer l'illusion du vacillement des flammes.

Charon et Orphée sur le fleuve de feu.

Disons que j'ai autrement souffert lors de la préparation des figurines du *Voyage d'Orphée*. Non pas au niveau des armatures qui sont restées fondamentalement les mêmes mais plutôt dans la ligne esthétique. Les modelages ont été beaucoup plus complexes que d'ordinaire. J'ai fait des essais avec de la mousse de latex française d'une qualité désastreuse, ce qui m'a coûté un temps dingue. Et comme je devais commencer le tournage rapidement sous les pressions de la télévision qui co-produisait le film, je me suis rabattu sur la technique un peu bâtarde de *La Tendresse du Maudit* : une couche de latex modelée recouvrant de la mousse de coussins. Là encore, j'ai regretté d'être seul, de ne pas avoir un assistant ou un collaborateur pour me décharger en partie du fardeau des essais. Dans mon cas, il est nécessaire de construire entièrement la marionnette pour déceler ses défauts. Rien ne se prévoit sur le papier. Qui m'aurait dit que le laiton de certaines articulations réagirait au latex et le ferait fondre comme du chewing-gum. Au bout de deux mois de tournage..! En France, il n'y a pas de grands spécialistes en matières plastiques comme les maquilleurs Dick Smith ou Rick Baker pour vous donner des conseils. Ici, tout est à faire. Il n'y a rien d'acquis. Et l'expérimentation, c'est enrichissant jusqu'à un certain point... S'il y a quelque chose que je dois regretter dans le résultat, il s'agit du début, de la partie d'exposition qui est trop rapide pour être totalement compréhensible. J'ai effectivement beaucoup coupé dans ce que j'avais filmé, de crainte que certaines erreurs ne soient trop visibles. De la déformation professionnelle en fait, parce qu'il est impossible de juger son propre film après un tournage aussi long. Quand je visionne *Le Voyage d'Orphée*, je ne vois que l'envers du décor, les serre-joints, les vis sous les pieds des marionnettes, les incrustations d'images. Le résultat global m'échappe. J'en prendrai compte la prochaine fois. Mais je ne regrette rien car ce remontage a suffisamment réduit la durée du film. Les distributeurs souhaitaient quelque chose d'encore plus court que ces 11 petites minutes! Et, comme le financement d'un court métrage est tout ce qu'il y a de plus léger, il est difficile de se permettre de ne pas le vendre. Et quelle que soit la masse d'énergie que ton film représente, les distributeurs s'en moquent. Ils ne prennent en considération que le résultat et leur intérêt à ne pas trop encombrer leurs programmes pour laisser de la place aux pubs.

C'est en partie pour ça que je ne veux plus faire de courts métrages à moins d'y collaborer uniquement. J'ai fait *Le Voyage d'Orphée* en étant inscrit aux assedics. Et c'est avec cet argent que j'ai payé la pellicule, le labo, l'étalonnage et le montage. J'ai donc un projet de long métrage, une épopée dans un moyen âge magique qui mêlerait animation et prises de vue réelles. Chose que j'ai expérimentée dernièrement en compagnie d'Olivier Gillon grâce à un film publicitaire. On devait animer une orange sur une table entourée d'acteurs. On a tout projeté image par image derrière le fruit et l'illusion était parfaite. Techniquement, c'est donc réalisable en France. D'ailleurs, *Le Voyage d'Orphée* avait été envisagé sur ce principe. Orphée et Eurydice auraient été interprétés par des comédiens maquillés pour avoir l'apparence de statues vivantes. Je serais allé tourner des séquences en Italie, sur des sites antiques, dans des ruines romantiques. J'aurais également travaillé en studio avec des portions de décors et des projections arrière avant d'y ajouter l'animation. Une telle mise en scène m'aurait coûté trois fois plus d'argent que je n'en ai eu, entre les défraiements d'une équipe et un pareil voyage. En attendant, je gagne ma vie en faisant des publicités. L'enrichissement humain y est nul et l'enrichissement technique peu spectaculaire parce qu'on me demande de faire encore et toujours les mêmes trucs. C'est d'ailleurs le problème du cinéma français en général. La peur de l'échec nivelle ici toute intention, toute audace. L'avenir ne peut venir que du pari d'un producteur indépendant. Et je crois que le moment n'est plus très loin au point où nous en sommes par rapport au cinéma américain. Montrons ce qu'on est capable de faire et, par pitié, arrêtons de parler devant, derrière et sur l'écran !"

interview : CHRISTOPHE GANS



Eurydice telle qu'elle apparaît dans "Le voyage d'Orphée".

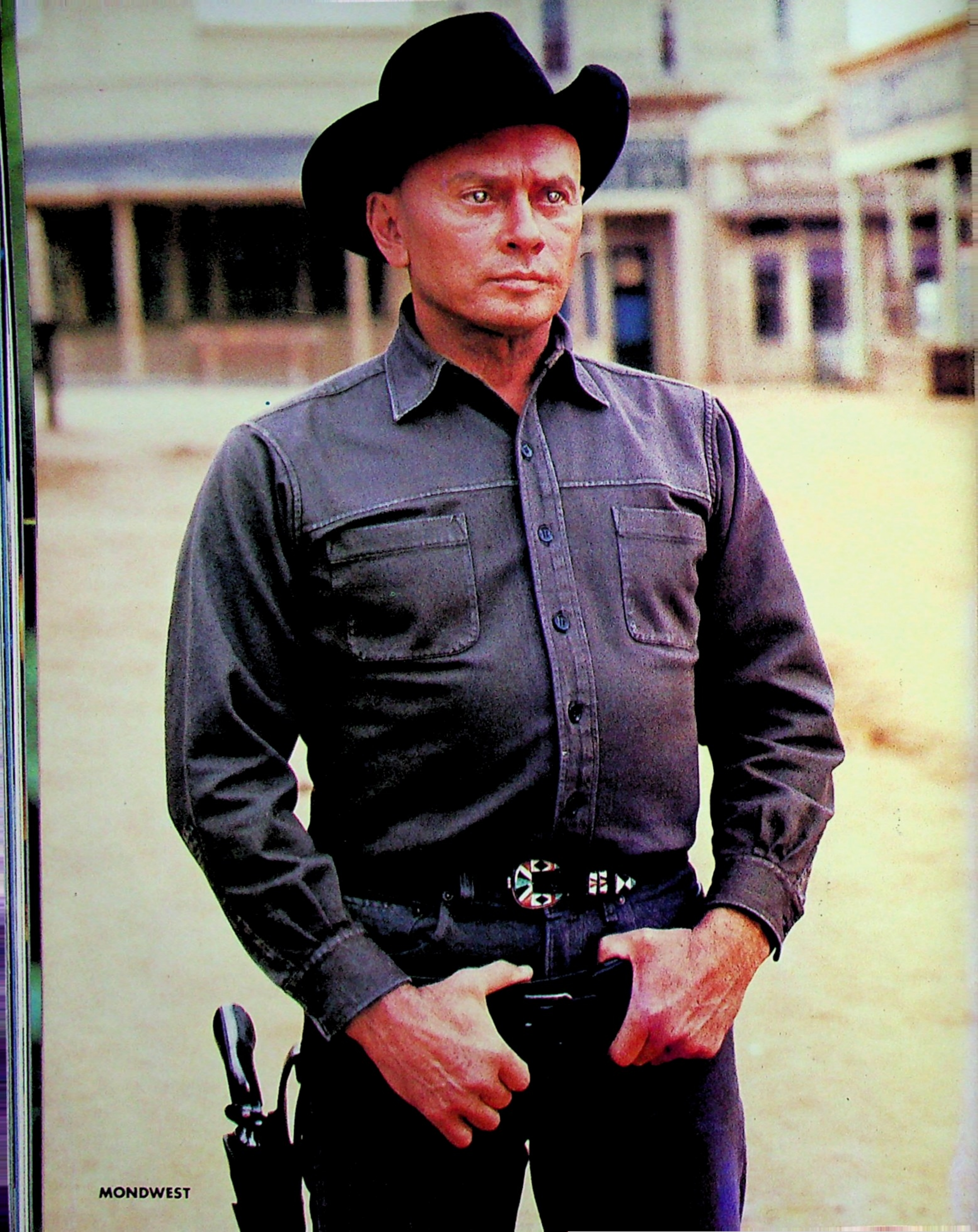


Orphée face à Cerbère.



Orphée à jamais seul au sommet de l'escalier des enfers (celui-là même de "L'ange" de Patrick Bokanovsky).

Tournage de la scène du chant d'Orphée. La végétation environnante est constituée de mousses, de branches d'asparagus, de brins de bruyère et de thym.


MONDWEST




MONDWEST

science & fiction
MICHAEL CRICHTON

MORTS SUSPECTES

La carrière de Michael Crichton est analogue à celle de Nicholas Meyer. Il a commencé par écrire des romans que d'autres ont adaptés au cinéma. Puis, le succès aidant, il en est venu à tourner lui-même des films. Ce ne pouvait être qu'une coquetterie. Mais l'histoire a montré que, malgré son inexpérience, il pouvait transposer ses sujets sur un écran avec une maîtrise et un brio bien plus grands que les réalisateurs qui l'avaient fait pour lui auparavant. *Le Mystère Andromède* de Robert Wise n'est pas vraiment dans les mémoires. *The Terminal Man* de Mike Hodges n'a pas même été présenté en France. Mais dix ans après, on n'a toujours pas oublié *Mondwest,* même si Crichton déclare qu'il n'a jamais pu obtenir pour cette première œuvre les moyens qu'il aurait voulus.

Le Mystère Andromède racontait le cas d'une petite ville des Etats-Unis décimée par un microbe rapporté par un vaisseau spatial. *The Terminal Man,* nouveau *Frankenstein,* avait pour triste héros un psychopathe auquel la médecine donnait une illusoire seconde chance en transformant son cerveau en terminal d'ordinateur. De tels thèmes étaient-ils – au moins à l'époque – trop forts, agitaient-ils des menaces trop vraisemblables pour que les scénaristes aient jugé nécessaire de les repenser pour le cinéma? Toujours est-il qu'*Andromède* est quelque peu longuet et *The Terminal Man* franchement ridicule.

L'écrasante supériorité du film de Crichton – d'autant plus méritoire puisque c'était le premier film d'un écrivain –, c'était qu'il était conçu avec des *images. Westworld,* avec ses robots déréglés se mettant à agir de leur propre chef, et dangereux parce que plus rien ne les distinguait alors des hommes, ne pouvait être raconté qu'au cinéma (c'était d'ailleurs un scénario *original*). Et le seul élément qui séparait les uns des autres, leur *vision,* ne pouvait apparaître que visuellement. On a voulu nous faire croire récemment que le truc de *Wolfen* offrant sur l'écran les images perçues par les loups était une nouveauté. Il s'inspire en fait directement des plans de *Mondwest* qui nous faisait "voir" par les yeux de Yul Brynner.

Images aussi, la reconstitution historique, avec tous ses décors et ses costumes, de *La grande attaque du train d'or.* Images, les acrobaties spectaculaires de Sean Connery remontant tout le train sur le toit des wagons, pour finalement accéder à l'aide de cordes dans le compartiment du coffre convoité. Vision, celle de Donald Sutherland déguisé en cadavre blafard.

Images, surtout, parce que tous les films de Michael Crichton sont un jeu sur les apparences, jusqu'au titre de *Looker* qui désigne en anglais aussi bien la personne qui regarde que celle qui attire les regards. En modifiant l'apparence physique de ses clientes, Albert Finney, chirurgien esthétique, n'est pas si éloigné des méchants qui remplacent les modèles vivants par des images composées par ordinateurs, ni même des constructeurs de robots "parfaits" de *Mondwest*. Le trafic d'organes de *Morts suspectes,* si abject qu'il soit, vise lui aussi à "reconstituer" des individus, autrement dit à faire du même avec du différent.

A ce titre, Crichton se définit fondamentalement comme un artiste du XXe siècle. Et ce n'est pas un hasard si, de tous ses films, *La grande attaque du train d'or,* malgré toutes ses qualités de mise en scène et de narration, reste le plus gratuit. Encore que la reproduction méthodique des quatre clefs du coffre par Donald Sutherland participe de cette confusion entre l'original et son double engendrée par la révolution industrielle. Les objets ne sont plus individuels, ils appartiennent tous à des séries.

Et l'homme risque peut-être lui aussi de devenir un objet de série, et donc de perdre son humanité. Tout naturellement, l'œuvre de Crichton se rattache assez souvent au monde médical, puisque c'est là que la liberté de chaque individu peut être le plus manipulée. Mais Crichton invite le spectateur à aller au-delà des apparences, à voir les différences sous les ressemblances. Privé de son visage, le robot Yul Brynner n'est pas plus effrayant qu'un poste à transistor ou que l'intérieur d'un flipper. En suivant le circuit des tuyaux d'une salle d'opération, Geneviève Bujold parvient à trouver le branchement criminel qui entraîne la mort du cerveau des opérés. Et même, lorsque tout semble se confondre dans la perfection des apparences, lorsque personnages réels et personnages imaginaires se rejoignent sur les écrans publicitaires de la séquence finale de *Looker,* le rire des spectateurs - de ceux qui sont sur l'écran et de ceux qui sont dans la salle - surgit spontanément comme un dénonciateur de la supercherie.

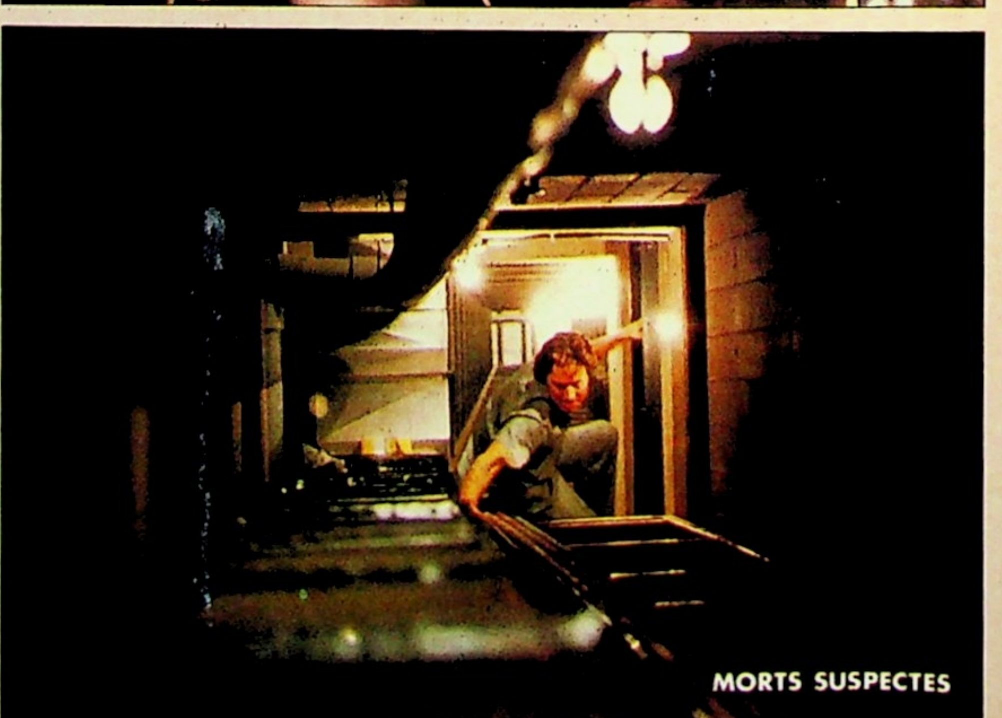
Car, si Crichton a compris qu'au cinéma il fallait des images, il n'en poursuit pas moins son travail de conteur. C'est-à-dire qu'il présente des histoires comme si elles étaient vraies, mais en demandant bien au spectateur de ne pas être tout à fait dupe. En un mot, il réalise cette synthèse si difficile au cinéma - comme la débilité d'*Hysterical* le confirme encore - entre le fantastique et l'humour.

Morts suspectes serait sans doute, de tous ses films, le moins réussi de ce point de vue. Mais n'est-ce pas parce qu'il s'inspire du roman de quelqu'un d'autre? Que Michael Crichton garde donc si possible son indépendance. La réussite de *Mondwest,* de *La grande attaque du train d'or* et de *Looker* montre assez que, même s'il cesse d'être écrivain, il peut rester, au milieu des machineries de l'industrie cinématographique, un *auteur.*

FREDERIC ALBERT LEVY


LA GRANDE ATTAQUE DU TRAIN D'OR


LA GRANDE ATTAQUE DU TRAIN D'OR


MORTS SUSPECTES

LOOKER

MORTS SUSPECTES



CROCODILE

Des expériences nucléaires provoquent un cataclysme et font démesurément croître la taille d'un crocodile agressif.

Bon sang ! Il a paraît-il fallu deux ans de tournage pour mettre un terme à cette coproduction thaïlando-japonaise. Monstre grandeur nature en plastique et ferraille, tête et queue indépendantes et articulées, maquettes englouties... Bref, tout l'Extrême-Orient à l'envers pour faire flotter le croco dans les rizières...

Dommage qu'il ne faille pas plus d'un quart d'heure au vidéophile européen pour s'apercevoir que la bestiole n'est qu'un petit lézard édenté gambadant au milieu d'arbrisseaux en latex, de cahutes en allumettes et de soldats de plomb. De temps en temps, le vil saurien gobe une pauvre vache endormie, va roter derrière un palmier et décime un village typique bourré de touristes dodus.

Gardons le meilleur pour la fin : la battue en mer, organisée par le docteur Akom, dont le croco a bouffé la famille (allez ! les femmes et les enfants d'abord, comme dans le Titanic !). Même si elle plagie *Les Dents de la Mer,* cette bataille finale nous réserve une surprise délirante. Figurez-vous, que pour attaquer, le monstre, sans doute élevé dans sa folle jeunesse parmi une colonie de kangourous aquatiques, replie ses pattes de derrière, se détend et bondit hors de l'eau à l'assaut du navire. Le tout au ralenti.

On ne sait pas trop où ni comment il retombe, mais il a l'air d'y prendre goût... Etonnant non? D'ailleurs, on en signalait trois audessus de Châteauroux hier soir...

FRANCOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

Crocodile, les Mâchoires de l'Epouvante (Krocodile). Taïlande/Japon. 1979. PR : Dick Randall for Spectacular Trading. R : Sompote Sands. SC : Dhan Bhradi. PH : Oudho Kyer. MUS : Raymond Bourgabœuf. SFX : Kholon El Ckeurz. 1 h 30. DIST : VIP en version française. Option jaquette en croco. Avec : Nat Tuvanai, Tany Tim-Min, Wu-Angela Wang, Hector Fernandez, Li-Bou Krief, Abdel Khader, Chi-Che Kebab.

DEMONIAC

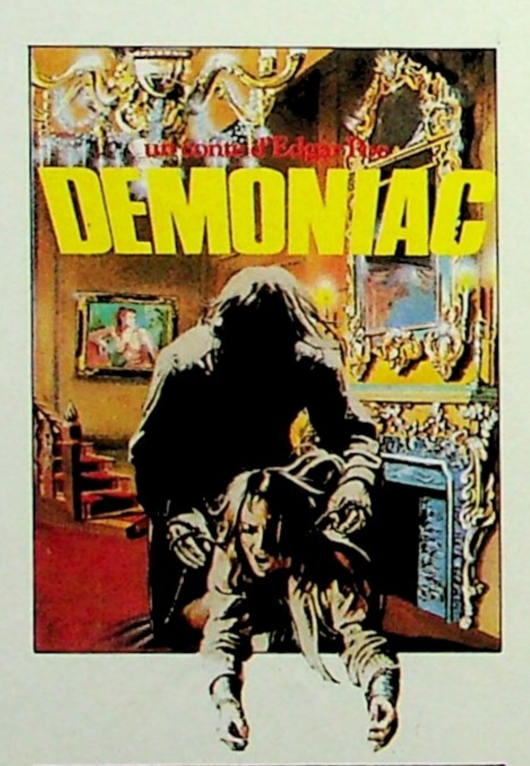
Ne vous fiez pas à la jaquette couleur. Cette antiquité italienne de 1963 a été tournée en noir et blanc, tout comme *Le Masque du Démon* du grand Mario Bava ou *Les Vampires* de Ricardo Freda, fleurons du gothique transalpin des années 60.

En ce temps-là, les héroïnes n'avaient pas froid aux yeux. Revêtues d'une chemise de nuit transparente et armées de candélabres à trois branches, elles erraient dans les couloirs sombres des manoirs écossais, à la recherche des W.C. Comme ces derniers étaient généralement occupés par un monstre défiguré, qui oubliait de tourner le verrou, les événements dégénéraient rapidement, jusqu'au paroxysme final : qui a tiré la chasse ?

Enfin, malgré une photographie soignée, cette pâle copie de *La Chute de la Maison Usher* de Roger Corman, ne distille pas plus d'angoisse que de vieux whisky, hips !

Une mention spéciale tout de même, pour le héros moustachu névrosé. Chaque fois qu'il se pointe à son clavecin pour y jouer une atroce mélodie, le manoir entre en transe : les rats se jettent désespérément sur des tapettes hélas déjà occupées, les araignées se tissent des boules Kiès, les enterrées vivantes restent dans leurs cercueils, et moi, je passe en avance rapide...

DAN BRADY ■

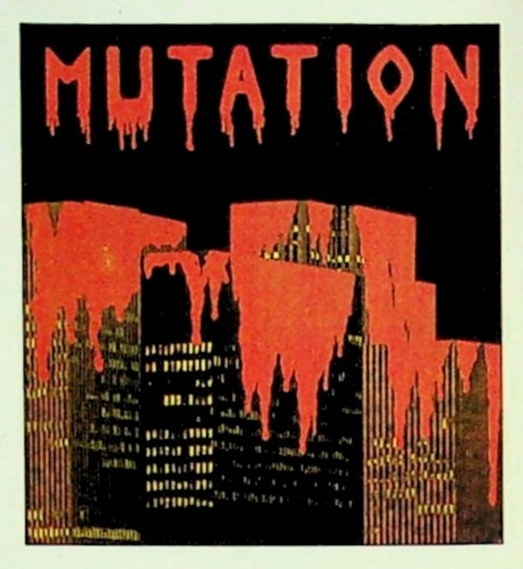


FICHE TECHNIQUE :

DEMONIAC (ex. Le Manoir de la Terreur). Italie. 1963. PR : Columbus/Llana Films. R : Martin Herbert. SC : Jean Grimaud, Gordon Willis Jr. PH : Alexandre Ulloa. Avec : Gérard Tichy, Léo Auchoriz, Joan Hills, Helga Line. DIST : Delta Vidéo en V.F. Copie sépia. Etat correct.

MUTATION

Mutation, ou comment *Amok, l'Homme à deux Têtes,* petite production américaine sortie incognito il y a deux ans dans une salle de quartier (Le Brady pour ne rien vous cacher...) devient grâce aux miracles de la distribution vidéo, un autre film, avec affiche, casting et titre entièrement remaniés. Choke !



Le chirurgien esthétique Marc Moran a quand même raté son coup : le film est toujours incommensurablement nul. Hé, hé, hé !! N'empêche que mes têtes de lecture couinaient de douleur quand j'ai tenté de le regarder, et depuis, y'a une bonne quinzaine de poltergeists (les acteurs et les techniciens d'*Amok* sans doute...) qui réclament qu'on les remette dans le bon film.

Pourtant, les déambulations grotesques du monstre bicéphale crée par le savant fou Bruce Dern ne justifiaient vraiment pas tout ce chahut.

Ils sont vraiment inconscients ces distributeurs vidéo, surtout que Marc Moran nous a également fait le coup avec *La Nuit des Pétrifiés,* film franco-belge de Jean Brismée (retitré *Pétrification*) et *Dillinger* de John Milius (retitré *Les Années du Crime*).

Quant à *Star Odyssey* et *War of The Robots* du maudit Al Bradley *(Supermen contre les Amazones)* également sortis chez ce monsieur, ce ne sont que de pâles copies du *Starcrash* de Luigi Cozzi, déjà lui-même pas mal inspiré de *Star Wars.*

Ultime précision : je m'engage à me faire greffer une autre tête (celle du Colonel Kurtz, béret compris par exemple) si un lecteur devine pourquoi le titre original français est *Amok.* Chiche.

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

MUTATION (ex Amok, l'Homme a deux Têtes). (The Man with two Brains). U.S.A. R : Antony M. Lanza. SC : James Gordon White, John Lawrence. PH : Jack Steely. MUS : John Hill. 1 h 35. Avec : Bruce Dern, Albert Colo, Larry Vin. DIST : Marc Moran en V.F.



HISTOIRES EXTRAORDINAIRES

Edgar Poe et Roger Vadim. Edgar Poe et Louis Malle. Edgar Poe et Federico Fellini. Voilà de quoi exciter votre curiosité ! Ce film à sketches réalisé en 1967 est pourtant très peu connu, car très peu visible en fait. Sa diffusion vidéo aujourd'hui va sans doute le faire ressurgir de l'oubli. Tant mieux pour nous ! Car cette œuvre est réellement importante. Non pour le *Metzengerstein* de Vadim, stupide et laid, tout juste bon à nous dévoiler la plastique d'une Jane Fonda très loin à l'époque de son aérobic de quadragénaire épanouie, non plus pour le *William Wilson* de Louis Malle, sympathique et intéressant mais quelque peu terne dans sa facture, mais pour le *Tobby Dammit* de Fellini. Avec ce petit sketch, ignoré ou méprisé de ses exégètes, le réalisateur du *Casanova* signe peut-être son plus grand chef-d'œuvre. Dans son univers fantasmatique, il projette un Terence Stamp décadent et désabusé qui, à lui seul, réussit en quelques minutes à résumer toute l'œuvre du réalisateur. Aucun doute : pour ce tout petit moment de délire, *Histoires Extraordinaires* est d'ores et déjà un classique.

NICOLAS BOUKRIEF ■

FICHE TECHNIQUE :

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. 1967. FR/IT. PR : Les Films Morceau et Cocinor/PEA. 117 mn.

METZENGERSTEIN : R : Roger Vadim. PH : Claude Renoir. MUS : Jean Proromides. Avec : Jane Fonda (La comtesse Frederica), Peter Fonda (Baron Wilhelm), Carla Marlier (Claude), Françoise Prevost, Annie Duperrey, Serge Marquand, Philippe Lemaire. DIST VIDEO : 3M Vidéo en v.f. Bonne Duplication.

WILLIAM WILSON : R et SC : Louis Malle. PH : Tonino Delli Colli. MUS : Diego Masson. MONT : Franco Arcalli. Avec : Brigitte Bardot (Giuseppina), Alain Delon (Wilson), Katia Cristina (La jeune fille), Umberto d'Orsi (Hans).

TOBY DAMMIT ou IL NE FAUT PAS PARIER SA TETE AVEC LE DIABLE : R : Federico Fellini. SC : F. Fellini et Bernardino Zapponi. PH : Giuseppe Rotunno. MONT : Ruggero Mastroianni. MUS : Nino Rota. DIR. ART. et COS : Piero Tosi. SFX : Joseph Nathanson. Avec : Terence Stamp (Toby Dammit), Salvo Randone (Priest), Marina Yorn (L'enfant).



L'ŒIL DU LABYRINTHE



En 1970, 6 ans après le mythique *Six Femmes pour l'Assassin* de Mario Bava, le succès de *l'Oiseau au Plumage de Cristal* de Dario Argento relançait la mode du thriller horrifique. Meurtres sophistiqués, assassin sadique et fantomatique, intrigue policière tarabiscotée, révélation finale surprenante : voilà pour l'assaisonnement d'usage de ce plat typiquement italien. D'ailleurs, le chef Argento reprend actuellement la recette avec *Tenebres* qui a déjà traumatisé la moitié de la rédaction... Mario Caiano, metteur en scène de cet *Œil du Labyrinthe,* n'a pas su, lui, déployer une esthétique réellement déconcertante. La séquence d'ouverture où un homme, poignardé à plusieurs reprises par un mystérieux inconnu, agonise dans des dédales de murs en béton, laissait pourtant présager le contraire. Mais voilà. Impossible par la suite, de susciter la moindre angoisse dans des décors de villas méditerranéennes, hantées de snobs flegmatiques en maillots de bain jaune citron.
Alors, on oublie les investigations pénibles de l'héroïne pour se concentrer sur la poitrine diabolique de Sybil Danning *(Cobra, Les Mercenaires de l'Espace)*. En arrêt sur image, c'est quelque chose.
Ahh, pour la solution de l'intrigue... Bien que mon directeur de publication, grand amateur de giallo, veuille à tout prix visionner le film, je vais vous dévoiler l'identité du tueur. C'est grâce au dessin naïf exécuté par un témoin que j'ai tout deviné. Il s'appelle... AAaargghh !!!...

FRANÇOIS COGNARD ■

FICHE TECHNIQUE :

L'ŒIL DU LABYRINTHE (L'Occhio Nel Labirinto). Italie. 1972. PR : Nello Santi for "Transeuropa". R : Mario Caiano. SC : M. Caiano, A. Saguera. PH : Giovanni Ciaro. MUS : Roberto Nicolosi. 1 h 35. Avec : Rosemary Dexter, Adolfo Celi, Horst Frank, Sybil Danning, Alida Valli. DIST : Delta Video en version française. Duplication moyenne.

LA MAISON DES OTAGES

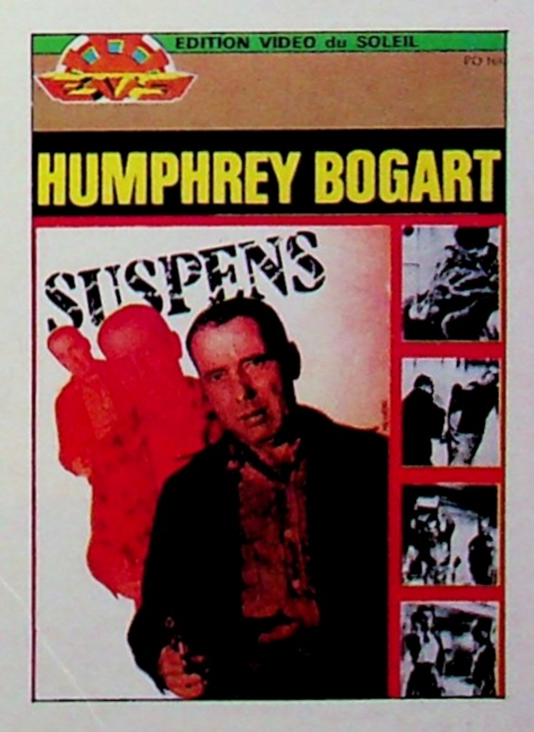
LA MAISAGE DES OTONS

Sabotage ! A l'assassin ! Vengeance ! Banzaï ! Gasp ! Bogey, HELP ! Alors là, ce coup-là, on me l'avait encore jamais fait ! Wyler, Bogart, des otages, un film génial... Tout pour plaire à un membre de la Starforce ! J'exulte, je bave, je trépigne. C'est comme un mal étrange qui me ronge. Ça va être le pied.

Je m'installe, béat. Pendant 35 minutes, tout va bien. Enfin, bon. Version française, son hyper-ronflant, coupes sauvages, mais regardable. Seulement, à la fin de la 2ᵉ bobine, j'ai l'impression qu'on se paye la mienne... Le monde bascule, c'est l'Anarchie, le Chaos. Non, ce n'est pas une version inédite ! Ils les ont inversées ! Ne me regardez pas comme ça, comme si j'étais pris de boisson, je sais ce que je dis ! ILS ONT INVERSE LES BOBINES !!!! La suite se passe de commentaires.

Pour les courageux, pour les braves petits gars, ceux qui prendraient le risque de la dépression et qui, surtout, posséderaient le même compte-tours que moi, voilà tout de même de quoi éviter la crise de nerfs. Début, 0 à 275, puis on passe vite à 385 et, à 470, on arrête tout. Arrivé là, allez directement en prison, ne passez pas par la case départ, ne... Bon, heu, ah oui, après 470, on revient à 275 et, de là, on regarde jusqu'à 385. Fin du calvaire : avance rapide jusqu'à 470 où on peut, si on n'a pas craqué, se reposer jusqu'à 625. J'aurais dû laisser la cassette au bureau. Vandales ! Bachibouzouks ! Galopins ! Me vengerai !

DANIEL BOUTEILLER ■





LES FICELLES DE LA PUB









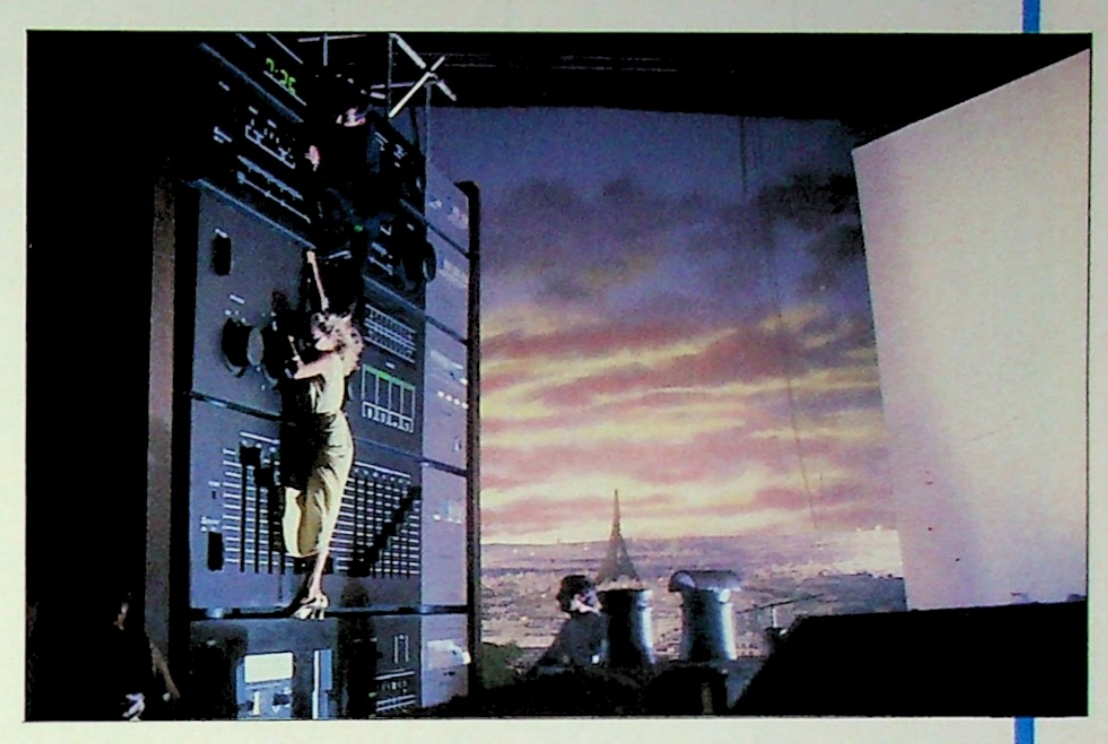


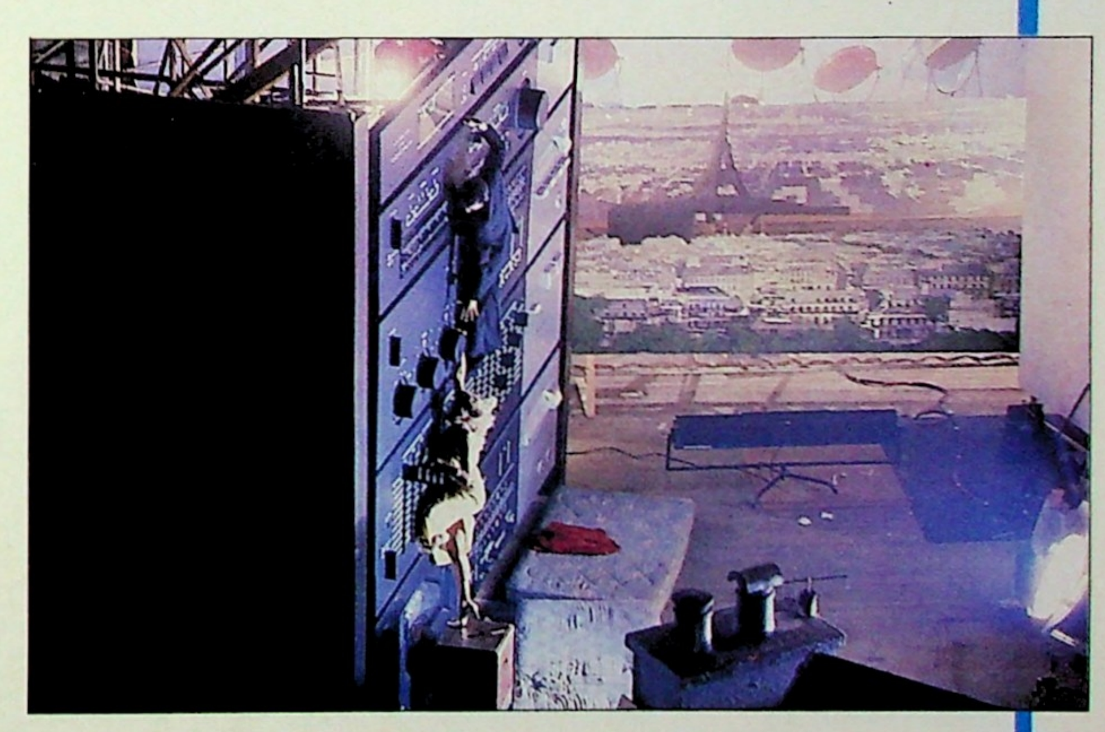
A partir de ce numéro, nous vous présenterons chaque mois une ou plusieurs publicités se distinguant par leurs qualités artistiques, techniques ou visuelles. Nous ne pouvions ouvrir ce dossier sans rendre hommage à la publicité Pioneer, sacrée meilleure publicité de l'année 82 lors de l'attribution des "Minerves" au mois de décembre dernier.

PIONEER

Tâche titanesque, le tournage de ce film de 30 secondes avait nécessité la mise en œuvre de moyens propres à ceux d'une véritable superproduction.

Désireux de faire passer en peu de temps une image qui reste gravée dans l'esprit du spectateur, les publicistes font souvent preuve d'une invention et d'une audace peu communes. En général ils délaissent les propos "cohérents" de jadis ("buvez ceci, c'est bon pour votre santé"), et favorisent les images "choc" très découpées où ne se dégagent que des mots clés. Car en réalité, il s'agit moins de vanter les mérites d'un produit que d'auréoler celui-ci d'un prestige étincelant en déployant tout un arsenal d'effets visuels et sonores. Dans les cas extrêmes ceci prend une tournure cinéphilique et culmine dans la parodie de grands moments du cinéma spectaculaire. Ainsi nous avons pu voir des "remakes" allant de *King Kong* (La Samaritaine) à *Une Femme disparaît* (Vichy) en passant par *Blade Runner* (Le Printemps) et *La Mort aux Trousses* (Pioneer).
Si l'on accuse parfois le film publicitaire de "piller" le 7e Art, il faut avouer que, ces dernières années, l'influence a été réciproque. Chargé d'un impact visuel extraordinairement efficace et appuyé par une technique irréprochable, le "look" publicitaire inspire toute une génération de jeunes réalisateurs, Jean-Jacques Beineix en tête. Par ailleurs, des cinéastes de renom (Roman Polanski, Marcel Carné, Ridley Scott, etc.) assument régulièrement la réalisation de ces spots, comme séduits par leur potentiel cinématographique.
Depuis 4 ans maintenant, il existe des Césars du film publicitaire – Les Minerves – qui en reconnaissent les qualités artistiques et techniques. Cette année c'est la publicité Pioneer qui a eu l'honneur de recevoir la récompense suprême : la Minerve de platine.





Durant les scènes d'escalade, des matelas avaient été mis en place pour éviter le pire.



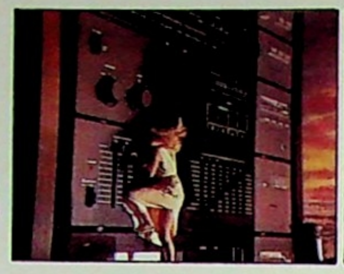


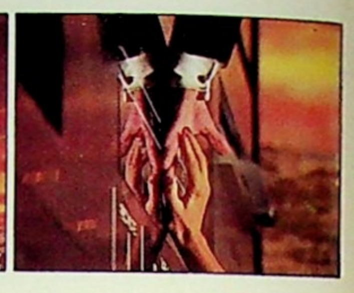






LES FICELLES DE LA PUB









Réalisé par le jeune Jean-Luc Voulfow, ce mini spectacle de 30 secondes s'inspire de la grandiose séquence du Mount Rushmore dans *La Mort aux Trousses* d'Alfred Hitchcock. Jean-Pierre Marello de l'agence Marello-Veyrac, responsable de cette astucieuse adaptation, précise qu'il était inutile de chercher ailleurs, le maître du suspense ne pouvant guère être surpassé.
L'effet vertigineux de la chaîne Hi-Fi qui grandit présente l'intérêt d'avoir été obtenu sans aucun trucage. Ceci a évidemment nécessité la présence de deux chaînes : la première, de dimensions réelles et la seconde, un sosie de dix mètres de haut. Le passage de l'une à l'autre s'effectue, quant à lui, de façon très fluide. Installée sur un chariot élévateur, la plus petite des deux était simultanément levée et rapprochée de la caméra pour donner cette illusion de grossissement. La reproduction géante était animée d'un mouvement similaire, mais avec un système de poulies et de contre-poids qui permettait de la hisser plusieurs mètres au-dessus du sol. Enfin ces éléments ont été liés en un tout homogène par un choix judicieux des cadrages.

Remarquable aussi bien sur le plan technique que sur celui de la réalisation, ce film s'était longtemps fait passer pour une publicité anglaise. Pourtant, le spot Pioneer est bel et bien une production française et démontre que notre chère nation recèle des créateurs de grand talent. Il se trouve que bon nombre d'entre eux ont fui le long métrage pour se réfugier dans le milieu publicitaire où l'on fait davantage appel à leurs compétences. Ce milieu terriblement exigeant et perfectionniste leur permet de bénéficier de moyens mieux adaptés à leurs goûts pour l'exploit. Le budget du film Pioneer se situait aux alentours de 1 200 000 F. Une telle somme pour produire trente secondes d'images laisse rêveur lorsqu'on sait que le montant d'un long métrage de 90 minutes excède rarement 6 à 8 millions de francs. Ce budget "confortable" avait permis de tourner le film dans des studios britanniques où le personnel est mieux rompu à ce genre de travail. En effet, l'Angleterre produit 5 000 films publicitaires par an alors que la France atteint poussivement le cap des 800. Cette expédition Outre-Manche avait pourtant donné du fil à retordre au jeune Jean-Luc Voulfow. Les décorateurs locaux, très soucieux de faire comprendre au public que l'action se situait à Paris, prirent leurs précautions en plaçant trois Tour Eiffel dans divers points du décor. Le réalisateur, lui, était particulièrement vigilant, fermement décidé, en bon parisien, à n'en cadrer qu'une seule à la fois.

JEROME ROBERT

FICHE TECHNIQUE :

AGENCE : Marello Veyrac. CONCEPTION : Jean-Pierre Marello, Colette Dorgeval. PR : Pac. R : Jean-Luc Voulfow. PH : Adrian Biddle. DEC : Andrew Drummond. DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION : Dan Facoundo. MUS/Max Steiner *(King-Kong)*. MONT : Anne Lafarge. LUI : Ian Buchanan. ELLE : Beth Todd. PRIX : Minerve de platine 1982, Minerve de la photo 1982. Tourné aux studios Shepperton.

Les décors sont des photos collées sur des panneaux de bois formant trois pans distincts. Le ciel a été peint d'après des photos de couchers de soleil prises à Paris. Lorsque la chaîne surgit de derrière les immeubles, elle est, là encore, fixée sur un élévateur.









Le storyboard n'a pas toujours été respecté. Certains des plans prévus n'étaient pas réalisables techniquement.



L'équipe se prépare pour le plan où la chaîne va brusquement grandir. Celle-ci est installée sur un élévateur et sera simultanément levée et rapprochée de la caméra. A l'écran l'illusion de grossissement est parfaite.



…ur la plongée sur la rue la chaîne géante est installée …rizontalement. Les voitures sont peintes sur des …nneaux de bois coulissants, ce qui permettra …créer un mouvement de circulation.



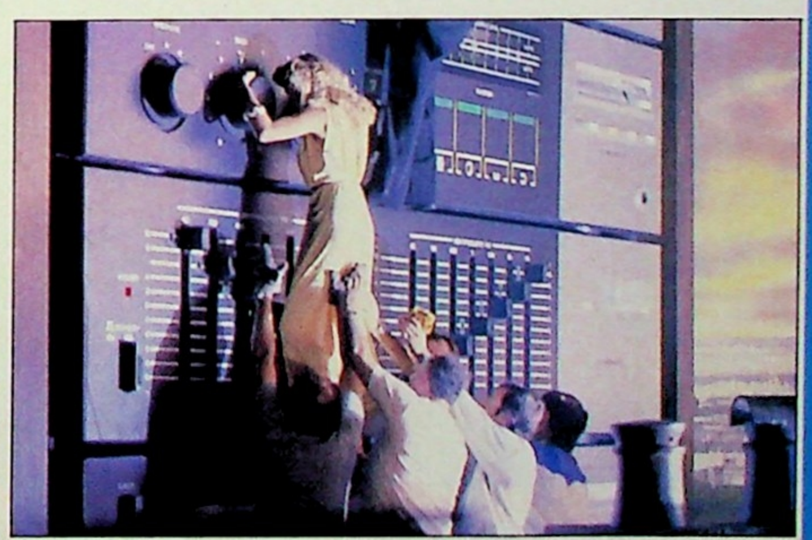
Les tranches de disques de la chaîne géante sont des photos qui ont été agrandies à la dimension voulue puis collées sur des planches de bois.



A gauche la chaîne géante en cours de finition, à droite, le contre-poids qui permettra de la hisser.



Le seul trucage du film : la platine, qui n'avait pu être reproduite en grand de façon réaliste, a été filmée séparément puis superposée à la chaîne géante par le procédé du cache et contre-cache.



Les machinistes britanniques se font un plaisir d'assister Beth Todd en perdition. De vrais gentlemen.











DEMANDEZ-V

...LE VRAI "CINOCHE



L'entracte est terminé ; le rideau se lève ; dans sa loge, "l'attraction" fait sa valise ; dans la salle, le silence s'établit...

De l'épouvante (La dame rouge tua 7 fois) à l'aventure (Tripoli ; Les aventuriers du Honduras ; Les rubis du Prince Birman ; La perle du Pacifique), du western (Étranger, fais ton signe de croix ; La reine de la prairie ; La cité du plaisir) aux films de cape et d'épée (Le fils de l'Aigle noir ; Capitaine de fer), de l'humour (Défense de toucher) à l'amour (Virilité). Voici les 12 premiers titres de la nouvelle collection Vidéo Succès qui vous fait revivre l'âge d'or du Technicolor ; le vrai "cinoche" des années 50-60.

IDEO SUCCES"...

" DES ANNEES 50-60.

our voir, ou revoir, Anne Shéridan, Barbara Stanwick, Maureen O'Hara, Rhonda Fleming, Virginia Mayo, Ursula Andress, Fabio esti, Glenn Ford, Robert Ryan, Ronald Reagan et bien d'autres...

emandez les cassettes "Vidéo Succès" dans tous les bons idéoclubs. Demandez "Vidéo Succès".

Vidéo Succès
Distribution exclusive pour la France :
Super Productions Vidéo, 19, rue de Berri, 75008 Paris
Tél. : 562.65.54 -Télex : 643067 F.





BD

MALE CALL
Milton Caniff
Editions Futuropolis

WOW !!!
Non ! Non !!! Est-ce possible ?!
La bande dessinée la plus sexy de la Seconde Guerre mondiale, enfin en volume en France. Mes fantasmes de gosse revivent ! Miss Lace, l'égérie lascive des G.I.s américains sur le front, est de retour. Son corps sculptural, ses cheveux de jais, ses yeux aux cils interminables, et sa bouche rouge, si rouge ! Ah, je... je m'égare ! c'est trop ! Voilà de l'érotisme brûlant, de l'humour américain, des gags percutants et des jarretelles, des bas noirs et des fleurs dans les cheveux...
Tout ça grâce à ce diable de Milton Caniff, un des trois ou quatre plus grands génies de la BD mondiale, l'inventeur de *Terry et les pirates* et de *Steve Canyon* et surtout le meilleur dessinateur de pin-up en style BD avec Alex Raymond. On se croirait dans l'univers des films armée-marine de John Ford, mais avec des filles aux jambes fuselées à chaque coin de rue. Caniff a un trait pur, sans fioritures, parfaitement souple et contrôlé dans l'équilibre noir/blanc sur ses pages. A part ça, c'est le plus incroyable dessinateur de reflets sur la soie, le satin, ou n'importe quelle étoffe moulante qui épouse les formes voluptueuses de ses héroïnes. Ah, ces *seins*... ça vaut tous les Russ Meyer du monde !



Bref, la bande est superbe. Malheureusement, on ne peut pas en dire autant du volume : préface bâclée et banale, traduction épouvantable de Frank (celui de Golo et Frank) qui s'est cru malin en transcrivant les vannes des G.I.s de 1945 par des expressions argotiques d'aujourd'hui ("prendre salement son pied", "sans déc", etc., etc.). Cette traduction est singulièrement agaçante par sa stupidité, sa vulgarité, et son désir de "faire moderne" là où il fallait rendre l'ambiance années 40. En plus, il y a à peine 80 pages de BD dans ce bouquin qui coûte dans les 130 F. Ça me paraît plutôt cher, non ? Surtout si on pense que le volume ne contient ni le début de la bande de Caniff, ni sa fin. Encore une édition incomplète. Et pour couronner le tout, le carton de la reliure se déforme dès qu'on l'expose à la lumière ! C'est vraiment complet !...
Que dire lorsqu'un chef-d'œuvre est édité aussi négligemment ? Ben, mes pauvres, je n'en sais fichtre rien. Je vous laisse méditer sur ce problème grave, et je m'en vais retrouver Miss Lace. Elle m'a invité chez elle pour goûter son "apple pie", alors vous comprenez...

DOUG HEADLINE ■



JEREMY BROOD
Album paru chez Fantagor Press. Passe actuellement dans Charlie mensuel par épisodes.
Le dernier album de Richard Corben sur un scénario de Jan Strnad. Corben, dit-on, c'est toujours pareil, et il y a un peu de vrai là-dedans, mais Jeremy Brood fait partie du meilleur Corben. Un style reconnaissable entre mille. Le scénario de Strnad n'est pas vraiment original : le terrien qui arrive sur une planète se trouve être le messie attendu par les indigènes pour soulever le joug du tyran local (bien sûr, un extra-terrestre).
Même si les avis sont partagés sur l'artiste, tout ceux qui aiment la SF illustrée et les couleurs criardes apprécieront cette série, très proche des "Fever deam", "Rowlf", ou "Up from the deep". 48 pages très kitsch.

KULL
Mini-série

Grand succès de Kull the Conqueror aux USA, alors, qu'est ce que l'on fait, on sort une nouvelle mini-série du personnage d'Howard. Mais oui !, après une longue absence de plus de 4 ans, Kull, éclipsé par Conan début des années 70, fait sa rentrée en force. Regrettons qu'ici le dessin de John Buscema soit doublé d'un encrage plus que douteux, (mort aux encreurs nuls ! hug !) qui fait que ce comic n'atteint pas la qualité de celui de Bolton (voir Starfix 2). Enfin quelques belles choses, et surtout beaucoup de charmantes jeunes filles.

L'AS DE PIQUE
Le nouvel album d'Hugo Pratt aux Humanoïdes Associés est paru. Eh oui ! Enfin une histoire inédite de ce maître du romantisme. Arrêtons-nous là ! L'AS DE PIQUE c'est du Pratt, d'accord, mais à notre grand désarroi, aucun rapport avec Corto Maltese. Uniquement la reprise de vieilles, mais alors là, de très, très vieilles bandes parues dans des comics de gare en Italie à la fin des années 40, qui font le plus souvent penser au Spirit de Lou Fine (L.F. dessina le Spirit avec Will Eisner pendant un certain temps, le reprenant seul de 1941 à 1944 pendant qu'Eisner était au front), ou encore plus au style réaliste de Milton Caniff.
L'histoire, très classique, ressemble aux comics des années de guerre aux U.S.A. : Un héros, l'as de pique, deux acolytes – le prince Wang et naturellement une pulpeuse créature Diana Farrel, digne des Dragon Lady et Burma de Caniff –, combattent la secte de la "Panthère Noire" dont le chef a (comme par hasard), le visage caché par une cagoule. S'en suivront une cascade de rebondissements qui les mèneront à la recherche d'idoles perdues, en Asie chez les méchants jaunes !
Enfin tout cela n'est pas sérieux et, malgré toute notre bonne volonté, n'en demeure pas moins une ressucée des strips U.S. des années 40. Les amateurs de Corto Maltese resteront sur leur faim.



CREEPSHOW
Album souple de 64 pages couleurs sur papier lisse, adaptant en BD les cinq récits composant le scénario du film de Romero. Edité aux USA par la New American Library, le livre est publié ces jours-ci par Albin-Michel. Le film étant un hommage aux célèbres bandes d'horreur des EC comics du début des années 50 (voir article dans ce numéro), cette adaptation semblait toute naturelle. Jack Kamen, l'un des dessinateurs EC, signe la couverture de l'album ainsi que l'affiche du film. Berni Wrightson, l'un des plus illustres graphistes des années 70, renommé pour sa série SWAMP THING (dont le cinéma tira "La Créature des Marais de Wes Craven") et ses bandes dans CREEPY et EERIE ("Jennifer", "Le Chat Noir", etc), est le maître d'œuvre de ce livre.
Il faut noter que le style de Wrightson est très largement inspiré du dessin gothique et baroque de Graham Ingels, autre génie de chez EC. Mais ici, Wrightson se montre assez inégal, ou peut-être révèle-t-il ses limites ? En fait, quelque chose manque indéniablement à toutes ces histoires, un élément qui empêche la présence totale de l'horreur. Il manque ces décors propres à créer une ambiance glauque, ces ombres angoissantes, cette impression de malaise sournois. Ici, seuls les personnages ressortent, et le papier très blanc ne fait qu'accentuer ce sentiment de propreté assez nuisible à l'épouvante, le travail littéraire faisant plus pour l'imagination que le dessin. N'allons pas dire que c'est raté, nous ne vous mâcherons pas le travail : allez vous-même jeter un œil (c'est le cas de le dire)...

TWISTED TALES N° 1
La firme Pacific comics est devenue nécessaire dans le milieu de la BD US. Ici, PC s'attaque aux histoires d'horreur. Depuis 1965, date de parution du premier Eerie, la qualité des comics d'épouvante est au plus bas, rien n'est égal aux EC comics des années 50. Que faire alors, toutes les maisons d'édition qui se sont attaquées au problème, n'ont réussi à publier que des navets. Mais avec Twisted Tales (histoires tordues) rien de tout ça. Scenarii solides à la EC (4 histoires courtes à chute) écrits par Bruce Jones. Pour illustrer ces nouvelles, quatre dessinateurs :
- Tim Conrad dans une histoire d'Halloween.
- Bret Blevins dans "A walk in the woods".
- Alfredo Alcala dans une tentative d'imitation du dessin des EC comics.
- Et enfin Richard Corben, toujours très sollicité, qui signe ici non seulement une histoire mais aussi la couverture. Lui aussi s'est plié au style EC, découpage en nombreuses petites cases, beaucoup de textes, lettrage mécanique comme chez EC autrefois, le résultat est assez réussi. Une imitation des EC plutôt bonne en fait ; indispensable aux fans d'horreur. Berni Wrightson signera la couverture du numéro deux.

GREEN ARROW
Annoncée pour le mois d'avril, une nouvelle mini série de 4 numéros chez DC. Dessin de Trevor Von Eeden, l'homme qui fit de Batman Annual 8 la seconde meilleure vente sur numéro de chez DC en 1982. Que sera-t-il de Green Arrow ? Vivement avril !

INDIANA JONES N° 4
Ça baisse encore, que dire de plus ? Voilà un héros qui a toujours un chapeau et la série est confiée à un dessinateur qui ne sait pas dessiner les chapeaux ! Malheur !



CAMELOT 3000 N° 5

Pas mal de courrier au sujet de notre article sur Camelot paru dans Starfix N° 1. On a été un peu dur pour cette série, mais enfin on ne peut pas faire de cadeau à un dessinateur comme Bolland. Il doit donner le maximum et faire de Camelot ce qu'il a fait de Juge Dredd !
La série, malgré la simplicité de ses scenarii s'améliore grandement, la mise en page d'excellente composition donne une extrême mobilité au dessin (figé) des personnages de Bolland. Une série qui vaut le coup d'œil et même l'achat.

CAPTAIN VICTORY
par Jack Kirby

L'artiste qui a créé Captain America et Captain Marvel dans les années 40 est encore au travail aujourd'hui, et, 40 ans après, pour la sortie de son dernier super héros "Captain Victory", tous les amateurs de comic books se doivent de lui lever leur chapeau ! C'est Jack Kirby, 65 ans, Américain.
Qu'en serait-il de la "Renaissance" du comic book des années 60 sans le grand Jack ? Qui est le créateur des *Fantastic Four*, de *Thor*, de *Hulk* et autres *Surfer d'argent* ou *X-Men* pour Marvel Comics ? C'est le pape Kirby, grand démiurge de la bande dessinée. Son style unique, en constante évolution et sans complaisance le porte au rang des plus grands créateurs de notre siècle. Dans les années 70, surtout pendant son passage chez DC, son dessin se stylise et se dépouille encore plus, causant la défection d'un grand nombre d'amateurs. Mais les bandes de cette période sont de vrais chefs-d'œuvre, qui ont pour nom "Losers" (10 numéros dans la série *"Our Fighting Forces"*) ou *"New Gods"*. Il n'arrête pas ! Un de ses derniers titres à succès fut *"Eternals"*, pour Marvel. Ses détracteurs eux-mêmes s'accorderont sur le mérite d'une médaille du travail...
Le comic book comme le cinéma a sa série B : ce sont les comics de Romance, de guerre, de western et de crime. Avec *"Young Romance"* (1947) Kirby a signé avec son partenaire Simon, le premier comic book de Romance. Et ses inconditionnels recherchent sa production dispersée des années 50 dans les séries de Crime comme *"Justice Traps The Guilty"* ou de Western comme *"Bull's Eye"*. Et le revoilà, toujours le même et toujours nouveau, assez déçu de son aventure d'artiste dans les grandes firmes du comic, qui reprend ses crayons pour une nouvelle série chez Pacific Comics, *"Captain Victory"*.
Son dernier petit est un chef d'équipe des Rangers Galactiques, intervenant sur la Terre menacée d'invasion extra-terrestre, en l'occurrence les Insectons, manipulés par Lightning Lady. Ceux qui ont lu "Etoiles Gardes-à-vous" de Robert Heinlein retrouveront les combattants de ce roman dans les rangers du capitaine. Kirby est venu en France, mais de 42 à 44, dans l'Infanterie et sous les ordres du général Patton... Il semble avoir très peur des E.T. et tient à nous convaincre que s'ils arrivent, ce sera pour nous écrabouiller, nous soumettre et tout détruire. Pour lui, la vision de Spielberg dans *"Rencontres du 3e type"* est bien trop idéaliste. Quand ils arriveront, ils seront comme nous (même s'ils ont des têtes d'oiseaux ou une dizaine d'yeux) et, s'ils sont comme nous mieux vaut se méfier ! Du réalisme délirant. Mais la série est très belle, surtout les six premiers numéros très valorisés par les couleurs magnifiques de Jack Oliff. L'encrage est de Mike Royer pour les deux premiers numéros, puis c'est Michael Thibodeaux qui prend la suite. Il faut signaler que Kirby, artiste complet, signa la plupart des scénarios qu'il illustre. Salut sur toi Jack et longue vie au Roi.



OMEGA MEN

Pour cette nouvelle série de chez DC sur "beau" papier, une histoire presque illisible et d'un intérêt quelconque, doublée d'un dessin dit "honnête", rien de fracassant en gros, si les gens s'attendaient à une beauté avec cette nouvelle série, rien de tel. Le dessinateur Keith Giffen aura bien déçu nos espoirs. Dire que son *Doctor Fate* était vraiment intéressant...

THE DARK CRYSTAL

Traduction des deux comics de chez Marvel, l'adaptation en bandes dessinées de Dark Crystal doit sortir chez Hachette en même temps que le film.
Excellente transcription du scénario de David Ordell par David A. Kraft. Faire mieux nous semblerait difficile. Dessin de Bret Blevins tout à fait à la hauteur de sa rude tâche. Seul John Buscema aurait hypothétiquement pu mieux faire, ayant déjà réalisé ce genre d'histoires inspirées de J.R.R. Tolkien. (Cf *Weird World* paru en trois tomes chez Artima.)
Que dire de plus si ce n'est que Bret Blevins traduit parfaitement l'ambiance champêtre qui émane du film : c'est plein de mousses, de lichens, de petites bébêtes dans les coins. (plaignons Vice Colletta, l'encreur.) Réellement on passerait bien ses vacances dans toute cette luxure végétale ; mais gare aux Garthim qui rôdent.
Une BD plaine de fraîcheur doublée d'un dessin chatoyant et d'une histoire des plus charmante même si elle se veut tragique. Peut plaire à tous les âges (de 7 à 77 ans).

ALIEN WORLDS N° 1

Encore Bruce Jones et Pacific comics pour ce nouveau titre SF très à la EC. Des récits complets, couleurs, papier Baxter, pas de pubs... Toutes les histoires sont de Jones, très inspiré, on se demande comment il tiendra la distance, en attendant pour ce numéro, elles sont toutes bonnes, dans le genre Fredric Brown ou Bradburry. 4 vraies nouvelles de SF. Très bonnes illustrations de Tim Conrad, Nestor Redondo, Val Mayerik et Al Williamson (dont le trait est peu avantagé par les couleurs rendues criardes par le papier Baxter).
Ce n'est même quand même rien de neuf, c'est même très classique, mais il semble que ce genre de titres s'annoncent comme partie intégrante de la ligne de la firme. A raison sans doute, car à force d'innovation, on perd parfois ce qui plaît au public. Enfin, pour tout vous dire : vive le classic.

ELRIC

Encore et toujours chez PC : les aventures d'Elric De Melinboné, chef-d'œuvre de la Sci-Fi, de Michael Moorcock sortiront courant mai. Illustration de Craig Russell ; le comic risque d'être de toute beauté, pour l'adaptation...

FUN COMICS

Prenez la Super-héroïne la plus sexy des années 50 ; prenez un dessinateur de girlies contemporain ; vous obtiendrez une nouvelle Phantom Lady ou plus exactement une héroïne du nom de Nightfall. Mélange atomique des années 80. Dessin solide, scénario presque nul, donc un comic qui n'a à se reprocher que la faiblesse de ses histoires. Possède quand même deux atouts proéminents !... Faire son choix entre le dessin et l'histoire.

NEW MUTANTS
(Marvel comic groups)

On trouve des jeunes surdoués, on en forme une équipe, de quoi ? ben, de... de X-Men bien sûr. La troisième de la série. Décidément, le professeur Xavier aime bien les petits jeunes. Dessin honnête mais sans plus ; souhaitons-leur quand même longue vie, et à quand la quatrième équipe !

SILVER STAR

Chez Pacific Comics, dessin de Jack Kirby.
Silver Star, c'est l'homo geneticus (ben voyons !), la prochaine race (où s'arrêtera-t-on ?). Son premier représentant en est Morgan Miller qui semble avoir muté en recevant une bombe sur le crâne (au Vietnam) !!!!
Le King est toujours son propre scénariste, (même Mike Barr n'est pas à la hauteur du nationalisme de Kirby) de plus ici il retrouve l'encreur qui le concrétise le mieux, à savoir Mike Royer.



GIL KANE

A signaler le retour sur les grandes largeurs d'un des vétérants du comic book, l'inoubliable Gil Kane. Aimé des uns et détesté des autres. Dessinateur de la série *Green Lantern* mais aussi collaborateur trop bref pour *Hawk and dove*, *Conan*, *Captain Marvel*, *Spider-Man* et bien d'autres.
Pour DC il reprend *Superman* dans les numéros de janvier, février et mars d'*Action Comics* où il combattra Lord Satanis. De plus vous pourrez lire un magnifique numéro de 43 pages (Superman Spécial N° 1) ou Kane signera non seulement le dessin et l'encrage mais aussi le scénario. Et plus tard cette année, Kane va reprendre une mini-série de 4 numéros pour DC avec un autre de ses personnages favoris, *Atom*. Vous y retrouverez sa vision anatomique invraisemblable, toujours très esthétique, d'une grande sûreté de trait, ses plans en forte contre-plongée, et ses femmes aux visages parfaits sur lesquels descend une larme...

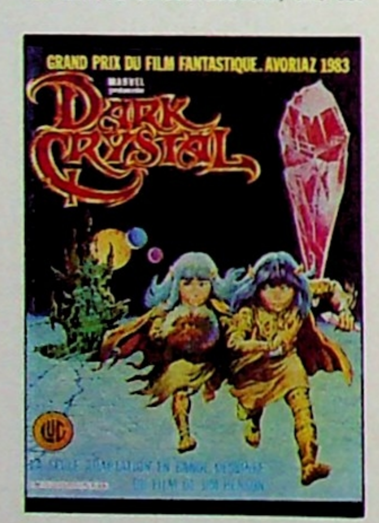
GORDON & ROGERS ■



LIVRES

DARK CRYSTAL
Les livres.

DARK CRYSTAL
par A.C.H. Smith. Presses de la Cité. Deux éditions: 1) Collection Superlights Futurama (sans photos), 2) Collection G.P. (avec photos mal reproduites).
Paradoxalement, de tous les ouvrages imprimés parus autour de *The Dark Crystal*, seule la *novelization* (au moins dans une édition) offre un cahier central de huit pages composé de *véritables* photographies du film – dont celle qui fit la couverture de Starfix n° 1.
Le texte est d'une fidélité totale au scénario original. C'est sa qualité et son défaut. Qualité, parce qu'il permettra à ceux qui ont vu le film de repasser celui-ci dans leur mémoire, scène par scène, réplique par réplique. Défaut, parce que cette fidélité littérale enlève quelque chose au rythme à la fois enjoué et hiératique de l'histoire. Les lecteurs qui n'ont pas vu le film auront peut-être un peu de mal à imaginer par exemple la fusion finale des urRhu et des Skeksis; elle est



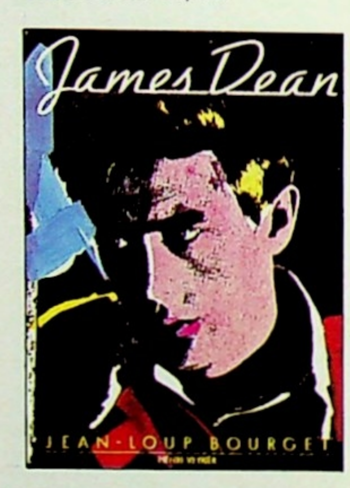
plus indiquée que décrite. Il n'est pas sûr toutefois qu'un tel reproche doive être adressé à cette adaptation romanesque: elle aurait pu, sans doute, être plus autonome, elle aurait pu s'efforcer de créer des équivalents littéraires aux richesses et aux trouvailles cinématographiques du film. Mais celles-ci sont si visuelles qu'une telle entreprise aurait immanquablement conduit à une trahison.

(On trouve dans une édition française des crédits photographiques pour des photos qui n'existent pas! On ne trouve pas, en revanche, le nom des traducteurs. Il s'agit de Doug Headline, Starfixer en chef, et de François Landon).

THE TALE OF THE DARK CRYSTAL
by Donna Bass. Illustrated by Bruce McNally. MacMillan, Londres.
Comme l'indique son titre (*tale = conte*), cette version de *Dark Crystal* s'adresse aux enfants. Dans un désir de simplification, elle écarte toute référence directe au film pour se présenter comme un ouvrage, comme un *album* original. Ce qui ne l'empêche pas de rester très fidèle à son modèle cinématographique. Aucune photographie, mais une abondance de dessins directement inspirés des scènes du film redonnent une nouvelle vie aux créatures de toutes sortes qui peuplent la quête du jeune Gelfling Jen. Là encore cependant, c'est la qualité du texte qu'il convient de signaler par-dessus tout. Il est, on s'en doute, relativement court. Mais il est écrit dans une langue précise, élégante et efficace que lui envieraient bien des ouvrages pour enfants. Le bruit court que *The Tale of the Dark Crystal* pourrait être utilisé comme manuel scolaire pour l'étude de l'anglais. Ce ne serait pas une mauvaise chose.

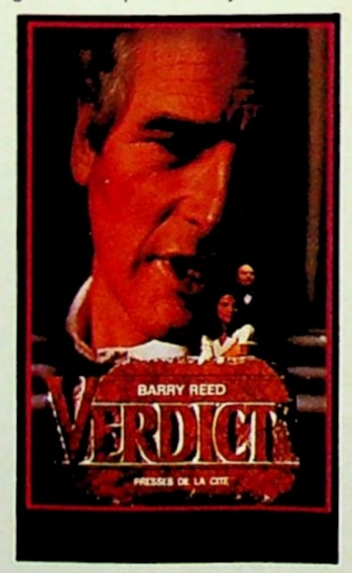
THE WORLD OF THE DARK CRYSTAL.
Illustrations by Brian Froud. Text by J.J. Llewellyn, based on the story by Jim Henson. Designed and edited by Rupert Brown. Henson Organization Publishing. Mitchell Beazley, Londres.
Les illustrations sont nombreuses, luxueuses, colorées, vivantes. Mais cet ouvrage ne contient pas à proprement parler de photos du film *The Dark Crystal*. Il est construit autour des croquis, dessins et tableaux de Brian Froud, à qui l'on doit la conception visuelle de l'ensemble du film. En d'autres termes, on peut contempler à loisir des éléments qui, dans le film, n'apparaissent qu'au milieu d'un décor plus vaste: la harpe d'un chantre urRu, un motif de la Salle du Trône dans le château des urSkeks, un manteau urRu... et des graphiques révélant la structure du Grand Cristal. Toutes ces illustrations sont bien évidemment accompagnées de force commentaires explicatifs.
Mais le plus original élément du livre reste son texte d'ensemble, qui, malicieusement, prétend être une traduction du Livre des Secrets de la magicienne Aughra, l'effrayante vieille dame à l'œil unique et baladeur qui aide le héros Jen au début de sa quête. Habilement, ce texte parvient à traiter d'un sujet différent dans chacun de ses chapitres - "La Faune de l'univers de Dark Crystal", "De la nature des urRu"... - tout en gardant une progression narrative, qui permet indirectement de retrouver l'intrigue du film.
Il semble que cet ouvrage n'ait pas trouvé à ce jour d'éditeur français. Il est vrai que cet esprit nonsensique, cette capacité à traiter avec le plus grand sérieux le canularesque, cette aptitude à rendre l'imaginaire plus réel que le réel, sont typiquement anglo-saxons. Encore aujourd'hui, les Postes britanniques ont un service spécial chargé de répondre aux lettres adressées à Sherlock Holmes. Il y a là sans doute, pour reprendre un mot qui désigne des personnages de *The Dark Crystal*, quelque chose de *mystique*, qui apparente cet univers à celui de Lewis Carroll. Les cristaux ne reflètent-ils pas la lumière comme des miroirs?

JAMES DEAN,
par Jean-Loup Bourget.
Editions Henri Veyrier.



Dans sa bibliographie, l'auteur n'est pas tendre avec les ouvrages sur James Dean qui ont précédé le sien. L'accent a été trop mis sur la légende posthume qui s'est attachée au personnage. Il faudrait enfin reconsidérer les films eux-mêmes.
Cependant, ce que l'auteur semble oublier, c'est que James Dean n'a joué que dans trois films, et que ces trois films n'ont plus aujourd'hui qu'un succès relatif. René Château a dû vite déchanter lorsqu'il a ressorti en 1975 - à l'occasion du vingtième anniversaire de la mort de Dean - *La fureur de vivre, Géant* et *A l'est d'Eden*. Il avait annoncé dans la presse spécialisée qu'il tenait là un filon aussi fabuleux que la série des *Bruce Lee* qu'il avait introduits en France. En fait, l'accueil du public fut plus que tiède.
C'est que, comme pour tous les mythes, James Dean existe beaucoup plus par ce que l'on dit de lui que par ce qu'il a pu faire lui-même (cf. le dernier film d'Altman). Il conviendrait donc d'étudier non pas tant ce qu'il est que ce qu'il représente. D'abord historiquement: Dean n'est pas l'image de la jeunesse en général, mais celle de la jeunesse révoltée des années cinquante. A aucun moment l'ouvrage n'aborde cette question. Il faudrait aussi ne pas hésiter à plonger dans la presse à sensations, non pas pour le reproduire platement, mais pour l'analyser. Ce travail, il est vrai, est amorcé par l'illustration. Celle-ci n'est malheureusement pas sous-tendue par le texte: au lecteur de deviner ce qu'une photo de John Derek signifie exactement. Si les rapports entre Dean et lui se limitent au blouson de cuir - la "Ursula Andress Connection" n'est même pas mentionnée! -, cette photo est-elle bien utile? S'ils sont autres, ils devraient être précisés. Et la réponse qui consiste à voir dans tout acteur d'une vingtaine d'années incarnant un personnage en révolte un descendant de James Dean est trop systématique pour être convaincante.

THE VERDICT,
de Barry Reed
(Presses de la Cité).
Le roman qui a inspiré le film où l'on voit Paul Newman abandonner les bars pour retourner au barreau. Dialogues un peu théâtraux parfois, mais une progression dans l'intrigue qui fera fonde même les cœurs de marbre. A travers cette histoire de la reconquête d'une dignité, l'aptitude américaine traditionnelle, mais rare en France (parce que trop "instinctive"?), à rendre passionnant un sujet *a priori* aussi austère que les imbroglios d'une procédure judiciaire.



PLUMARDS, DE CHEVAL,
par Groucho Marx.
Texte français adapté de l'américain par Claude Duneton.
Edition du Seuil.
Le comique de Groucho Marx, on le sait, est verbal. Mais, plus précisément, il est d'abord et avant tout *oral*, l'humour destructeur s'accommodant mal, par nature, des longs développements écrits. Il ne

fait aucun doute que, dans la correspondance de Groucho publiée en France il y a quelques années, les lettres les plus courtes étaient les meilleures.
Les quatre dissertations proposées ici sur le lit frôlent souvent l'ennui. On attendait pourtant, sur un sujet pareil, l'avalanche de sous-entendus qui caractérise habituellement les discours de Groucho, mais tout reste d'une déconcertante sagesse. Il faut aussi dire que, si traduire un tel texte constitue une entreprise désespérée, l'adaptation de Claude Duneton est en plus désespérante. On se bornera à remarquer : 1) que la tournure "j'ai été empêché de dormir" est d'un français douteux ; 2) que, si les deux mots "La fin" qu'on trouve sur la dernière page sont d'une fidélité exemplaire à l'original anglais *The End*, ils ne sont pas pour autant particulièrement drôles.
On rira cependant, avec une certaine émotion, en découvrant les photos d'un Groucho Marx déjà bien vieux partageant sa couche avec Valerie Perrine, Burt Reynolds et quelques autres.

RAMBO,
par David Morrell.
Editions Pierre Belfond.
C'est de ce roman qu'est tiré le film de Sylvester Stallone, même les plus spectaculaires de ses scènes. Le vol du camion, l'incendie de la station-service, l'incroyable plongeon au milieu des arbres. Tout, ou presque, est déjà dans le livre. Sans doute, comme beaucoup de romanciers américains, l'auteur pensait déjà à une adaptation cinématographique en écrivant son histoire.
Il y a pourtant une différence majeure qui sépare le film du livre. Sur l'écran, Rambo/Stallone est toujours vivant au dénouement (n'annonce-t-on pas déjà un *Rambo 2 ?*) ; dans le livre, le héros meurt, et, qui pis est, expédié *ad patres* par son propre officier-instructeur.
C'est que le roman, même s'il n'est publié en France qu'aujourd'hui – pour profiter de la sortie du film –, date de 1972. A cette époque, la guerre du Viêt-nam n'était pas encore un souvenir, puisqu'elle n'était pas encore véritablement terminée. Et, pour les Américains, la "folie" de Rambo retournait le fer dans une plaie encore trop vive pour qu'un dénouement "propre" puisse conclure cette histoire. En déclarant sa guerre absurde à toute une ville des Etats-Unis, ce jeune "ancien combattant" criait son désarroi et sa rage contre l'ingratitude et l'incompréhension de la population "restée au pays". Il éveillait dans une Amérique jusque-là bien pensante un insupportable sentiment de culpabilité. Significativement d'ailleurs dans le roman, le commissaire de police de la ville rend son dernier souffle presque en même temps que Rambo, comme si les deux partis en présence ne pouvaient se rejoindre que dans la mort.

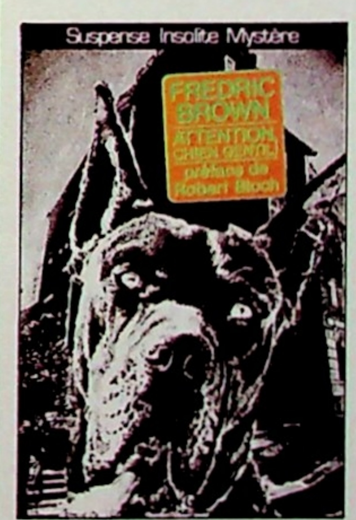


Ce n'est qu'aujourd'hui – dix ans plus tard donc – qu'un dénouement comme celui du film peut être convenable. Lorsqu'il sort du commissariat pour se rendre, Rambo, marchant de front avec son officier-instructeur, commence enfin à être reconnu par les autres. Sur l'écran, le "Vétéran du Vietnam" a enfin retrouvé sa dignité. Il convient toutefois de rendre hommage au courage du roman, qui, en 1972, se permettait d'aborder de brûlantes questions sans attendre que l'usure du temps les ait rendues insignifiantes. Qu'on se souvienne qu'en France, Alain Cavalier avait dû réenregistrer certains dialogues de son film *L'insoumis*, la censure n'ayant pas admis qu'une avocate puisse tutoyer un déserteur de la guerre d'Algérie...

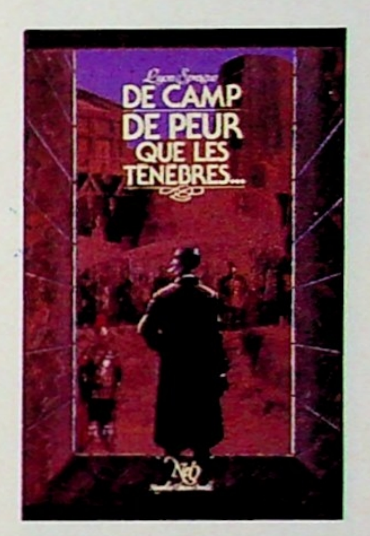
SHERLOCK HOLMES - MEMORIAL,
Parodies et pastiches choisis et présentés par Jacques Baudou et Paul Gayot.
Editions Clancier-Guénaud.
Chez les Anglos-Saxons, les pastiches de Sherlock Holmes sont légion, mais ils n'ont jamais été largement diffusés en France. La situation a un peu changé il y a quelques années avec le succès du film *The Seven-Per-Cent solution (Sherlock Holmes attaque l'Orient-Express)*, tiré du roman de Nicholas Meyer.
Sherlock Holmes - Memorial réunit différentes nouvelles d'auteurs connus et moins connus, qui ont tous un jour voulu rendre hommage au prince des détectives. Comme dans tout recueil, le niveau est très inégal, mais, malgré une traduction exécrable, certains pastiches sont vraiment fort drôles, en particulier *Le dernier coup d'archet de Miss Marple*, de Arthur Porges, où Holmes résout une énigme de chambre close en découvrant que l'assassin a réassemblé le cadavre de sa victime à travers une petite fenêtre, suivant la technique des vieux marins qui montent des bateaux à l'intérieur d'une bouteille !

FREDERIC ALBERT LEVY ■

ATTENTION, CHIEN GENTIL !
de Frederic Brown.
Nouvelles Editions Oswald.
Attention, chef-d'œuvre ! Ou la preuve par 14 (nouvelles) de l'immense talent de Frederic Brown, le maître de la "short short story" ou nouvelle ultra-courte. Enfin considéré comme l'un des maîtres du roman policier, après avoir été longtemps connu comme un auteur de science-fiction, Brown excelle à décrire le quotidien qu'il fait lentement basculer – par touches légères, insidieusement – dans l'insolite, le bizarre et le fantastique. Il est beaucoup question d'animaux dans ce recueil que nous devons à Stéphane Bourgoin, un connaisseur, et dans ces nouvelles étranges magnifiquement traduites par Gérard de Chergé, un autre connaisseur ! Un éléphant joue un rôle de "poids" dans une enquête, un chien perdu mais avec collier semble fatal à ses maîtres successifs, un autre chien trop gentil conduira à sa perte... je n'en dis pas plus, un autre éléphant... bref, une véritable ménagerie animale mais surtout humaine que Brown prend un malin plaisir à disséquer. L'humour, souvent noir, garde tous ses droits, Brown, par son regard et son écriture, juge le monde et sa folie. Parmi ces 14 nouvelles aux confins du polar et du fantastique, du merveilleux et de la poésie, de la tendresse et de la cruauté, du rêve et du cauchemar, mais n'est-ce pas l'étoffe de la vie ?... Citons pour le plaisir *Le coup du chapeau*, stupéfiant de concision et de beauté, la terreur panique à l'état pur, rien n'est dit, tout est suggéré, du grand art ! Ou bien *Petit lapin difficile à dépiauter*, l'une des plus cruelles, empreinte d'une douceur terrible. J'allais oublier la préface de Robert Bloch, sublime d'intelligence et de simplicité. Mais cela ne saurait nous étonner. Comment ? 21 F seulement ? Mais je rêve... aussi poursuivez ce rêve et glissez-vous à pas feutrés dans l'univers unique de "Fred" qui "jouait avec le chat, jouait de la flûte et jouait aux échecs. La machine à écrire, elle, n'était pas là pour le plaisir" !



DE PEUR QUE LES TENEBRES...
de L. Sprague de Camp.
Nouvelles Editions Oswald.
Padway, Américain moyen, visite Rome durant l'ère fasciste. Le *Duce* est omniprésent. Soudain un orage éclate, alors qu'il se promène parmi les monuments antiques de la Rome Impériale. Padway est aveuglé, semble perdre connaissance et se retrouve... ailleurs. "Quand suis-je ?" se demande-t-il en recouvrant lentement ses esprits. Il découvrira très vite la vérité : il a été projeté 1400 ans en arrière, dans la Rome décadente du sixième siècle. C'est ce qu'on appelle un "voyage dans le temps", thème ultra classique de la SF et souvent employé (ainsi la *Patrouille du Temps* de Poul Anderson et ses fameux "paradoxes temporels"). L'Aventure commence pour Padway, dont l'état civil changera bientôt en celui de Martinus Paduei (il finira même questeur !).



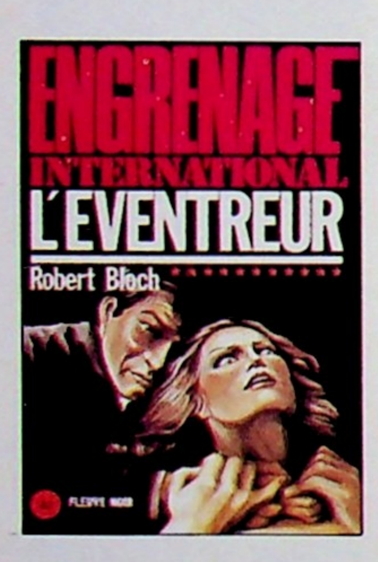
En effet, il va tenter de s'opposer à la barbarie naissante, de perpétuer la civilisation et de conjurer les ténèbres. Une vaste tâche dont je ne vous dévoilerai pas tous les tenants et aboutissants. Redécouvrez cet excellent petit bouquin et profitez-en pour relire *le Règne du Gorille*, autre réédition récente de NéO, ou *la Planète des Singes* avec quelques longueurs d'avance. Sprague de Camp est surtout connu pour son travail d'*editor* relatif à la saga de Conan d'Howard, dont il a comblé les "trous" avec ses amis et collègues Lin Carter et Björn Nyberg. Il a également écrit une monumentale biographie de Lovecraft, le Maître de Providence, ainsi que celle de Robert E. Howard (à tout seigneur tout honneur) et de nombreux ouvrages sur l'Heroic Fantasy. Mais c'est aussi un écrivain des plus intéressants ; pour preuves le *Cycle de Zei* (Masque/SF) *le Coffre d'Avlen* (Présence du Futur) et d'autres encore. Chercheurs, à vos rayonnages et redécouvrez l'œuvre du Lion !

FRANÇOIS TRUCHAUD ■

LIVRES

L'EVENTREUR
de Robert Bloch.
Engrenage (Fleuve Noir).

- Qui était l'Eventreur? Etait-ce... moi? J'étais tout seul, dans le noir, je ne me souvenais plus de rien. Et je me mis à courir... Tel est le début de ce livre, un "laissé pour compte" comme tant d'autres romans de Bloch, heureusement redécouverts et publiés grâce aux efforts de François Guérif, les portes du paradis lui sont ouvertes! Ce roman date de 1954, une bonne année pour Bloch, puisqu'il écrivit également à cette date *The Kidnaper*, livre "maudit" aux USA, que vous pourrez lire en septembre, dans la même collection, un ouvrage très étrange qui surprendra plus d'un



lecteur! Mais revenons à nos moutons. Vous avez dit l'Eventreur... comme Jack "the Ripper"? Pas de surprise: on sait que Bloch a toujours été fasciné par ce grand mystère, fleurant bon le "fog" londonien, et que ce personnage est présent dans plusieurs de ses nouvelles. Ici, il se trouve en filigrane et son ombre imprègne ces pages chargées d'angoisse et de suspense. Selon une démarche proche de *l'Incendiaire* (Red Label, PAC) le héros de l'histoire, Tom Kendall, est obsédé par l'image de sa femme morte, tuée à coups de ciseaux. Sujet à de fréquentes crises d'amnésie, il ignore ce qu'il fait durant ces "absences". Est-il vraiment "l'Eventreur" qui terrorise la ville et assassine de jeunes femmes? Lisez la suite mais sachez dès à présent que c'est l'un des meilleurs "polars" de Bloch. Une œuvre homogène, dont le seul but avoué est de sonder les profondeurs de l'âme humaine, d'aller jusqu'au bout de ce labyrinthe complexe, d'où souvent aucun retour n'est possible. Ce qui nous donne des récits envoûtants, à l'intrigue parfaitement structurée, réunissant à la fois toutes les qualités du roman d'angoisse et du roman policier, comme l'a écrit Guérif. De *l'Echarpe* à *Psychose 2*, en dépit de ce que pensent et écrivent certains, Bloch fait preuve d'une parfaite maîtrise et la folie est au centre de son œuvre caustique et violente. *Un Serpent au Paradis* a démontré qu'il était passé maître dans l'art de l'analyse psychologique, avec une nette inclination pour le macabre, teinté d'un humour très noir! Bloch se porte très bien, merci pour lui, et nous réserve d'autres surprises. Surveillez votre libraire habituel: les années 82-83 lui appartiennent, l'avalanche, je vous dis (dès le mois prochain!). Une juste consécration du meilleur écrivain américain de terreur qui s'est "taillé" une place de choix dans ce domaine, héhé! Une carrière au scalpel... mais vous tremblez, mon ami? Trop tard, vous avez déjà ouvert ce livre.

LA BETE A CINQ DOIGTS
de William Fryer Harvey.
Ed. Seghers.

Sautez la préface inepte, parfaitement inutile, et plongez-vous immédiatement dans l'univers de Harvey, vous ne le regretterez pas! Connu jusqu'à présent pour deux ou trois nouvelles, dont *La bête à cinq doigts* (vous souvenez-vous du film de Robert Florey, avec Peter Lorre? 1946, c'était aussi l'année de *The Verdict* de Don Siegel) Harvey est pourtant l'un des "maîtres de la peur" et l'un des plus grands auteurs du fantastique anglo-saxon. Sa vie (1885-1937) fut l'un des plus banales. En 1918 il fut pourtant décoré, pour "bravoure déployée dans le sauvetage en mer": il risqua sa vie pour opérer un marin, coincé dans la salle des machines d'un contre-torpilleur sur le point de couler. Les vapeurs d'essence eurent raison de ses poumons et il ne s'en remit jamais. Infirme pour le restant de ses jours, de santé toujours fragile, peut-être est-ce la perspective d'une mort prochaine (il mourut pourtant à l'âge de 52 ans) qui le conduisit à produire une œuvre particulièrement maladive et morbide, ou du moins gangrénée par les ténèbres, l'hystérie, l'aliénation mentale et les manifestations de l'Au-Delà. Dans un décor typiquement anglais (la campagne anglaise, souvent présente dans ses nouvelles, à l'instar de M.R. James; les deux hommes ont d'ailleurs bien des affinités) les personnages de Harvey sont souvent des célibataires, des vieux garçons ou, surtout, des vieilles filles donnant libre cours à leur déraison. Car le fantastique ne vient pas du dehors, pour Harvey, mais du dedans, de nos esprits malades. Un Fantastique intérieur et corrosif qui attaque la Réalité et la transforme insidieusement. Le Monde est alors livré à la Folie. Une folie ordinaire, car Harvey ne cède jamais aux excès, tout demeure dans les limites de la bienséance, du convenable. Pas d'effets grossiers et faciles, tout est dit à demi-mots, par petites touches, en une lente progression, par allusions. Il est souvent question de correspondances, d'affinités, de perceptions vagues et informulées d'une autre Réalité parallèle, dominée par le Destin et la Mort. Lisez au plus vite ces 20 nouvelles, autant de petits chefs d'œuvre d'apparence tranquille et exempts d'outrance, encore plus terrifiants et angoissants, par leur banalité même. Harvey, un maître de la Peur!

SIFFLE ET JE VIENDRAI...
de Montague Rhodes James.
Nouvelles Editions Oswald

Une injustice est enfin réparée puisqu'une anthologie vient d'être publiée, consacrée entièrement à M.R. James (pour la première fois en France!) qui rassemble les neuf nouvelles de cet auteur traduites à ce jour et permet d'apprécier à sa juste valeur l'un des maîtres du fantastique anglo-saxon. A l'origine, ces récits, ou nouvelles, étaient destinés à distraire les élèves du Dr James (1862-1936) vénérable principal au collège d'Eton, passionné

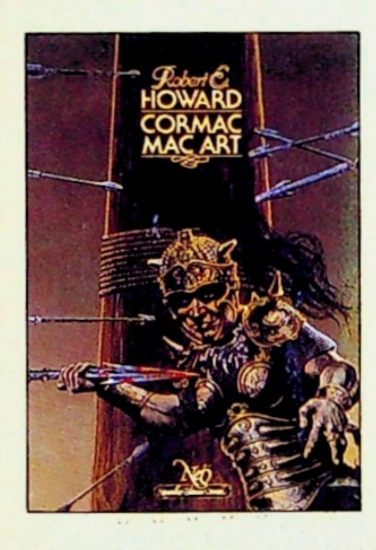


d'archéologie et de manuscrits anciens, brillant orientaliste et médiéviste. L'œuvre de James est l'une des plus brillantes et exemplaires de la littérature fantastique. Avec lui, tout se passe en douceur, en demi-teintes, à mots couverts, par touches légères. Le héros de son récit déclenche imprudemment les ressorts d'un mécanisme qui va le broyer et le détruire rapidement, libérant des forces inconnues et terrifiantes qui attendaient, tapies dans l'ombre, issues du passé. Et c'est l'intrusion dans la vie de tous les jours du Fantastique, du Passé aux monstrueuses survivances, abritant fantômes et apparitions de toutes sortes. Ruines maudites, papiers anciens retrouvés aux noirs secrets... sombres résurgences d'un hideux passé... ces neuf nouvelles libèrent de noirs maléfices. Tout l'art de James consiste à faire naître la peur, à créer un climat d'incertitude et de doute; rien n'est montré, tout est suggéré et vient l'épouvante. Le lecteur est emprisonné dans des cercles successifs, englué à jamais dans le piège qui s'est refermé sur lui, sans espoir de retour!
Lovecraft avait salué le génie de l'auteur du *Comte Magnus* et le *Cœurs Perdus*, et ce n'est que justice. Rappelons que la nouvelle *Sortilège* servit de point de départ au scénario de *Night of the Demon* (1957) l'un des plus beaux films fantastiques jamais réalisés, le chef d'œuvre de Jacques Tourneur.
Partez à présent à la recherche du monde indicible et secret de Montague Rhodes James, à la rencontre de ses fantômes et autres apparitions!

CORMAC MAC ART
de Robert E. HOWARD.
Nouvelles Editions Oswald.

De temps à autre, l'un de nous trouve que la vie devient trop difficile et se fait sauter la cervelle, mais je suppose que cela fait partie du jeu... écrivait Howard en 1931, dans une lettre adressée à Farnsworth Wright, rédacteur en chef de *Weird Tales*. Cinq ans plus tard, Howard se tirait une balle dans la tempe, en apprenant la mort imminente de sa mère. Une déclaration prophétique, prémonitoire qui donne un singulier éclairage sur l'homme et les relations entre sa vie et son œuvre. Il est beaucoup question de destin et de mort dans l'œuvre du père de Conan. Ce n'est pas un hasard...
Aux *Nouvelles Editions Oswald*, qui avaient pris le risque en mars 1979 de publier un énorme pavé d'Howard : *Le Pacte Noir* (recueil de nouvelles fantastiques), c'est, depuis un an, le succès et l'avalanche, car chaque livre d'Howard est devenu un must (les premiers titres sont épuisés). 1972 a été l'année de l'heroic fantasy en France, et Howard occupe enfin la place qui lui revenait de droit. Sept titres chez Néo et des noms barbares et illustres : Kull, le roi de Valusie; Solomon Kane, le puritain élizabéthain; Bran Mak Morn, le loup des bruyè-

res ; le roi des Picts luttant contre les légions romaines et Cormac Mac Art, pirate et renégat d'Erin, harcelant les côtes de Bretagne, de Gaule et d'Espagne. Un héros selon le cœur d'Howard, aussi violent, sauvage et indompté que Conan, dont le destin exemplaire est tracé en lettres de feu et de sang. L'Aventure avec un grand A, car Howard est un conteur né et ne laisse jamais le lecteur en repos ! En attendant la surprise du mois de mai, avec *Agnès de Chastillon* (honte à ceux qui tenaient Howard pour un parfait mysogine !) dont les aventures se passent en France,



au Moyen-Age, et les autres personnages de R.E.H., encore inconnus en France (et ils sont nombreux !) qui se pressent au portillon, avides d'être connus, plongez-vous dans les sept volumes publiés par Néo, et vous vous rendrez compte ainsi que si Lovecraft est le Père (du fantastique) Howard est son fils ! Devinez qui est le Saint (ou mauvais) Esprit de ce genre enchanteur où tout est possible, où les rêves sont plus forts que la vie.
La quête est longue pour les héros d'Howard, libres et solitaires, attirés par l'aventure qui dure toute une vie. Démesurés sont leurs rêves, car démesurée est l'imagination d'Howard, à la vie exemplaire, au destin tragique. Howard, mort en 1936, n'en finit pas de nourrir nos rêves les plus fous et de survivre, par-delà la mort matérielle. N'est-ce pas cela l'immortalité ?

LE MONSTRE DE METAL
d'Abraham Merritt.
Nouvelles Editions Oswald.

Dans cet immense creuset qu'on appelle l'univers, la vie bouillonne, et ses mystères se manifestent à chaque instant sous les yeux des hommes qui demeurent aveugles et sourds... écrit Merritt au tout début de ce livre, l'un des plus célèbres de cet auteur, enfin réédité ! Dans une vallée inexplorée du Tibet, Richard Drake et le botaniste Goodwin assistent à des phénomènes lumineux inexplicables, puis découvrent une colossale empreinte, non identifiable. L'Aventure commence, toujours fantastique chez Merritt (1884-1943) homme aux nombreuses facettes qui semble avoir mené plusieurs vies parallèles. Il fut en effet, tout à la fois, journaliste (sa principale profession) mais aussi chimiste organicien spécialisé dans la recherche biologique, inventeur de drogues psychédéliques, archéologue et... romancier. En outre, dans ses fermes expérimentales, il cultivait des avocats, des mangues et des litchis ; il planta les premières oliveraies de Floride. Il possédait également une serre de plantes vénéneuses rares. Merritt adorait écrire et il écrivit en toute liberté, sans aucune préoccupation pécuniaire (durant vingt-cinq ans, il fut le bras droit, très bien rémunéré, de Morrill Goddard, rédacteur en chef du *Sunday Supplement* de la chaîne de journaux Hearst). De toute évidence, il était béni des dieux, car dès sa première nouvelle, le succès lui est acquis. Il devient célèbre du jour au lendemain : 1919, la publication en feuilleton du *Gouffre de*



la Lune est suivie avec ferveur, presque avec délire, par les lecteurs qui attendent impatiemment la suite. La lecture de ses livres décidera de la vocation de nombreux écrivains de science-fiction ; sa renommée ne cessera de grandir jusqu'à sa mort, et même au-delà. A mi-chemin entre le fantastique et la science-fiction, l'œuvre de Merritt oscille sans cesse de l'un à l'autre, en tombant par instants dans le merveilleux. Merritt a découvert un autre monde, celui de l'imaginaire, dont il entreprend patiemment l'exploration, en archéologue du merveilleux. Il est passionné par les civilisations inconnues qui peuplèrent autrefois la Terre. Aussi la plupart de ses romans sont bâtis sur le même schéma : le héros découvre en un lieu oublié les vestiges d'une civilisation très ancienne, ce qui donne lieu à de nombreuses aventures où interviennent souvent des divinités antiques. *Le Gouffre de la Lune* (J'Ai Lu) révèle l'existence sous le Pacifique de cavernes gigantesques, survivances du continent Mu. Le héros rencontre l'Etre de Lumière et les prêtresses attachées à son culte. *Le Monstre de Métal* décrit la rencontre d'une civilisation souterraine, mais cette fois il s'agit d'êtres métalliques. Plus proches du merveilleux, *le Visage dans l'Abîme* et *les Habitants du Mirage* relatent la découverte de deux sociétés mystérieuses, l'une dans les Andes, l'autre en Mongolie. Tous les romans de Merritt présentent un affrontement constant entre la lumière et les ténèbres, la lutte du Bien et du Mal. Ce qui n'exclut pas la fascination du Mal, la magie des Ténèbres. Ainsi, dans *Sept Pas vers Satan* (NéO, épuisé, mais...!) l'explorateur James Kirkham affronte Satan lui-même qui "collectionne les âmes et la beauté" ! Dans *la Nef d'Ishtar* (J'Ai Lu) un archéologue est transporté, par des moyens magiques, 6000 ans en arrière et se retrouve sur le pont de la nef d'Ishtar, face à Sharane, la grande prêtresse à la beauté païenne ensorceleuse. Vers la fin de sa vie, Merritt se tourna vers le fantastique pur. Outre *la Femme-renard* (NéO) qu'il laissa inachevé (et qui fut terminé par Hannes Bok, comme *The Black Wheel*, inédit en France) il écrivit *Brûle sorcière, brûle !* qui parle de magie noire au cœur de New York, en 1932 ! Mme Mandilip, sombre sorcière, anime des poupées diaboliques et leur ordonne de tuer ses victimes à l'aide de longues aiguilles. Hollywood s'empara du roman pour en faire un film : *Les Poupées du Diable* (Tod Browning). Merritt écrivit la suite : *Rampe ombre rampe !* (NéO, épuisé également, mais sans doute prochainement réédité) où le souvenir de Mme Mandilip imprègne les premières pages de cette nouvelle aventure, mais la véritable héroïne est la troublante Dahut, Demoiselle d'Ys, reine des Ombres. Passé et présent s'entremêlent, lumière et ténèbres s'affrontent. Magie, envoûtement, sortilèges, érotisme... des caractéristiques souvent présentes dans l'œuvre de Merritt. Ses livres sont autant de chefs-d'œuvre, reflétant les mythes collectifs de l'humanité et l'imagination fertile d'un auteur vénéré et respecté depuis le premier jour... partez, vous aussi, à la re-découverte d'Abraham Merritt !

FRANÇOIS TRUCHAUD ■

REVUES



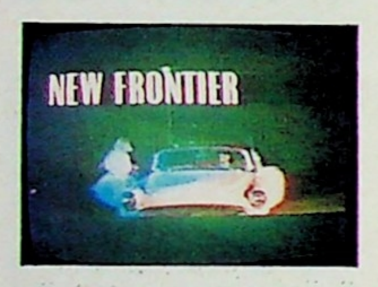
MAD MOVIES
En mai 1972 paraissait le premier numéro de *Mad Movies*. Tirage : cent-vingt exemplaires. Coût de l'opération ; cinq cents francs. Depuis, le petit fanzine a grandi. Les cahiers imprimés ont remplacé les feuilles ronéotées, la couleur est apparue sur les couvertures... Assez vite, *Mad Movies* est devenu "semi-professionnel". Mais l'accession au statut professionnel a été relativement tardive : ce n'est qu'après une vingtaine de numéros parus - certains marqués par des éditoriaux désabusés - que, il y a environ un an, *Mad Movies* a commencé à être distribué commercialement, comme un "vrai" magazine. Avec succès, semble-t-il, puisse Jean-Pierre Putters, le rédacteur en chef (tellement *en chef* qu'il lui est arrivé d'écrire un *MM* à lui tout seul !) annonce que, pour son dernier numéro, il fait passer son tirage de vingt à trente mille exemplaires et augmente le nombre de pages en couleurs.
Evidemment, comme pour toutes les publications qui ont suivi un cheminement analogue, ce succès a pour corollaire une restriction de la liberté dans le choix des sujets traités. Actualité d'abord ! S'il est arrivé plusieurs fois à *Mad Movies* d'explorer les zones insoupçonnées du cinéma-bis, le sommaire de la dernière livraison n'apporte rien de très nouveau : *Zombie*, *Videodrome*, *Dark Crystal*, *Mad Max* et le Festival d'Avoriaz, on en a déjà entendu parler ailleurs.
Cependant, ce n'est pas dans ses sujets, mais dans son ton que *Mad Movies* revendique une originalité : "Malgré l'accroissement du tirage, nous voulons garder le ton amateur d'un fanzine", déclare Jean-Pierre Putters. La maquette un peu maladroite de chaque numéro vient corroborer cette déclaration. Quant aux textes, ils conservent la particularité d'introduire au milieu d'analyses très techniques et très théoriques des plaisanteries dignes de l'Almanach Vermot. Particularité séduisante pour les uns, agaçante pour les autres.

F.A.L. ■



VIDEO CLIPS

DONALD FAGEN : "New Frontier" (Warner/WEA). Pour finir en beauté, "New Frontier" s'annonce pour l'instant comme la plus belle vidéo de l'année ! Et, pour ne rien gâcher, c'est une production des Cucumber Studios (ainsi qu'il l'est précisé au *générique*, fait tellement rare que cela mérite d'être noté), qui avait conçu dans le passé la folle animation de "Genius of Love" par Tom Tom Club, le premier clip où n'apparaissait à aucun moment le groupe concerné... Quoiqu'il en soit, "New Frontier" est une réflexion nostalgique sur ce qu'auraient pu être les



années 60 si la guerre froide s'était concrétisée par des actes et non par des mots ou des coups de chaussure sur la table. Ce qui nous vaut des passages en dessin animé absolument stupéfiants, racontant l'holocauste final avec une imagerie et une débauche d'invention propre à rendre fou Ralph Bakshi en 3/10e de seconde. Maintenant que quelqu'un a appuyé sur LE bouton, déclenchant une longue réaction en chaîne, les Etats-Unis vivent dans des abris atomiques familiaux creusés dans les jardins. Tout y a été entreposé pour assurer la survie : combinaisons anti-radiations, nourriture et boissons, spots bleus et roses quand on donne des soirées dansantes, disques de Dave Brubeck, reproductions de Picasso... La belle vie, quoi, tandis que les militaires, en haut, reçoivent les bombes sur la tête. Et le rêve américain n'est pas mort pour autant, même si la nouvelle frontière ne sera perçue pendant un certain laps de temps que par le sas qui donne sur l'extérieur. La génération de la Bombe... Reste à savoir s'il faut préférer un monde libre réduit à quelques mètres cubes d'air pur sous terre, ou bien demeurer à la surface et attendre dans l'incertitude? Cruel dilemme qui demeurera encore un moment irrésolu. Tout ceci n'était qu'une farce, qu'un jeu, qu'une escapade d'amoureux, nouveaux Adam et Eve d'un âge encore à venir, prêts à refaire un monde meilleur au son de quelques mesures de jazz. Un splendide futur en perspective !



EURYTHMICS : "Sweet Dreams (Are Made of This") (RCA). Dans le précédent numéro, on vous parlait à mots couverts de "Love is a Stranger", le premier clip de ce groupe typiquement britannique sur nos écrans. Le second est maintenant arrivé, lui aussi, et se révèle d'un style radicalement différent du premier. Aux grands angles, aux solarisations électroniques, à la sophistication extrême des multiples costumes se défaisant pour en dévoiler d'autres tout aussi énigmatiques, adieu... Le metteur en scène - qui normalement devrait être le même - a réfuté d'un large panoramique ce techno pop visuel, glacé à cœur, pour ne conserver que les boîtes à rythmes synthétiques de la piste sonore.



"Dès à présent, a-t-il hurlé dans son mégaphone en piétinant quelques pâquerettes imprudentes, nous jouons la carte du bucolique. Tout le monde à la campagne !" Les accessoiristes ont replié à la va-vite le bout de pelouse artificielle, rangé les pots de fleur, et chargé le matériel fragile de Dave Stewart dans la camionnette du studio. Trois miles plus loin, arrêt au premier terrain vague. On rebranche soigneusement les synthés (je me demande bien pourquoi, puisque tout est en play-back...), et moteur !
"Tout le monde court après quelque chose..." Stewart pianote l'image de sa compagne Ann Lennox sur son vidéo-clavier, puis gambade dans l'herbe au ralenti, jouant du violoncelle. Insensible à tant de charme musical, une vache erre, perdue dans le décor, cherchant la voie ferrée la plus proche. Si quelqu'un avait voulu augmenter son rendement en lui passant quelques morceaux choisis, comme on passe de la musique aux poules pour améliorer la ponte, c'est un échec... Suite au prochain numéro. Et puis, ce n'est pas grave. Moi, j'aime ça !



"New Frontier"

ULTRAVOX : "Hymn". Comme vont le clamer sur les toits toutes les mauvaises langues rockeuses qui se disent pures et dures : "Voici l'Ultravox du mois..." Eh bien non : leur dernière vidéo, "Reap the Wild Wind", remonte quasiment à la fin de l'année dernière. Mais depuis, bien des choses ont changé. Terminées les envolées lyriques et poétiques sur les vieux biplans des années 20, avec le message obligatoire des accords électroniques au milieu des nuages. Avec "Hymn", le groupe (ou le concepteur, ou encore le metteur en scène) se retrouve dans un univers assez similaire à celui de "The Thin Wall". Dans l'ensemble, rien n'a changé : le dallage quadrillé, cette obsession des portes qui s'ouvrent sur un autre univers, les perspectives de notre monde qui s'altèrent brusquement, par un simple coup du sort... Dans "The Thin Wall", le passage d'une main à une autre d'un objet sphérique verdâtre suffisait à tout faire basculer dans le cauchemar. Le sol perdait toute consistance, le ventilateur au plafond se découvrait soudain une irrésistible envie



de brasser un peu plus d'air, la notion de verticale subissait des modifications radicales... Mais Méphistophélès veille sur la destinée de ceux qui l'intéressent, et rien après, plus rien ne sera identique. Ou même ordinaire. L'envoyé du démon a peut-être perdu son habit rouge d'opérette et sa fourche au profit d'un costume croisé moins voyant, mais les ambitions humaines sont toujours les mêmes. Une carrière d'acteur attend celui qui rêve devant une affiche des *Aventuriers de l'Arche Perdue ;* "tu seras un grand homme politique" dit-on au jeune homme qui distribue des tracts au coin de la rue ; la télévision est prête à diffuser à tout moment les concerts de ce musicien désabusé, ramassé dans un pub ; et le larbin maladroit deviendra président d'une importante multinationale... "Hymn"... Hymne à quoi? La réussite, la chance, l'arrivisme, la fatalité ? Et il est impossible de rouler le Malin ! Ses erreurs passées lui ont appris une leçon, car quand brûle le Contrat, nul n'est libéré de son asservissement. C'est alors seulement que le cauchemar commence...



"New Frontier"

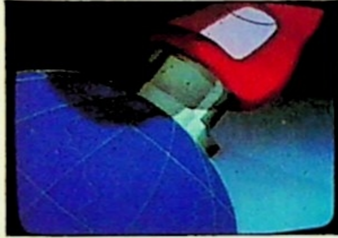
GOLDEN EARRING : "The Twilight Zone". Un groupe hollandais qui franchit nos frontières, c'est d'autant plus rare que la qualité de cette vidéo pourrait faire croire à n'importe quelle formation d'outre-Manche. Pas au-delà, parce que le style de réalisation (peu de gros plans, l'abondance de brouillard au ras du sol) ou des costumes (les casquettes des "girls") lui interdit nettement de s'expatrier plus loin sans dévoiler ses origines. Et même après la disparition de sa série télévisée, tout en devançant nettement le prochain film de la Warner, Rod Serling *sait* que l'on s'intéresse encore de nos jours à ce qui l'a rendu célèbre : une zone crépusculaire, où rien n'est impossi-



"New Frontier"

ble, où les rêves les plus débridés peuvent se concrétiser... Mais où est la vérité, et où est le mensonge dans ce clip? Qui est réel, de l'espion qui fuit les hommes de main lancés à ses trousses, ou du chanteur perdu au milieu d'une scène immense, avec pour seuls spectateurs des dizaines de copies de sa silhouette en carton? D'où provient ce cadavre que l'on camoufle hâtivement dès les premières minutes, ou encore cet agent double féminin qui se retranche derrière une simple carte à jouer, à l'effigie du roi de carreau? Une longue suite de questions qui resteront sans réponses. Entre deux passages à tabac, les agents de l'ennemi assurent l'arrangement des chœurs dans le théâtre conquis par leur adversaire du moment. Le monarque de papier se fait transpercer plusieurs fois par des balles. Mais devant un mur morne, triste, attend patiemment le peloton d'exécution... La mort d'un espion est toujours sordide.





"New Frontier"

DOMINIQUE MONROCQ ■

"New Frontier"





DISQUES

NIGHT OF THE LIVING DEAD (Varèse Sarabande Records STV 81151) et **CREEPSHOW** (Varèse Sarabande Records STV 81160). Pourquoi, me direz-vous, regrouper en même temps deux films qui n'ont absolument aucun rapport, et qui de plus ont été réalisés avec quatorze ans d'écart? La réponse est simple, tout en étant double. Premièrement, ils ont tous deux été mis en scène par George Romero (sa première et sa dernière œuvre), et, deuxièmement, la musique devait en être conçue de façon identique, c'est-à-dire en piochant dans les stocks sonores de la Capitol Library. C'est grâce à cette véritable banque de l'audition que naissent les partitions de dizaines de spots publicitaires, de films industriels, ou à budget minuscule. *La Nuit des Morts Vivants* est composée uniquement sur ce principe, bien que les morceaux de tendance foncièrement différentes aient été complètement retravaillés pour correspondre à leur fonction spécifique dans le cadre du film. (Ouf! NDLR). Il est possible avec ce disque d'en écouter une partie dans leur version d'origine, tandis que d'autres sont montés bout à bout comme dans la bande son d'époque. De plus, des fragments de dialogue ont été glissés entre certains titres ("Driveway to the Cemetary", "First Radio Report"), permettant ainsi de restituer sans problème la continuité de la narration. La musique, malgré ses origines disparates, forme un tout homogène avec le film ("Attempted Escape"), ce que rend parfaitement cet excellent pressage après plusieurs écoutes. La symbiose est idéale, même si, comme le fait remarquer Scott Holton, producteur du disque et admirateur sans bornes de *Invaders from Mars*, "des fanatiques du genre peuvent identifier un certain nombre de morceaux comme ayant servi dans *The Hideous Sun Demon, Teenagers from Outer Space* et *Terror from Year 5000...*" Il était prévu "d'écrire" la musique de *Creepshow* selon le même principe. Mais des difficultés imprévues dans la sélection des titres, et les nombreux problèmes qu'occasionnaient leur montage, ont fait que John Harrison est passé du rang d'assistant metteur en scène à celui de compositeur... Et il a écrit une partition tour à tour acoustique ("Prologue") et électronique ("They're Creeping Up on You"), alternant piano et synthétiseur polyphonique. Des archives de la Capitol Library ne subsiste que l'accompagnement partiel du sketch "The Lonesome Death of Jordy Verrill" avec Stephen King. Tout le reste est signé John Harrison qui fait là ses premières armes dans l'écriture pour le cinéma, obligeant à composer des morceaux sur mesure pour répondre aux exigences de l'image. Et le meilleur compliment que l'on peut lui faire vient de George Romero (après tout, il a son mot à dire, puisqu'il est l'un des auteurs de la partition de *La Nuit...*): "Sa musique a capturé entièrement les traditions gothiques des compositions de films fantastiques... tout en conservant un humour grinçant. Elle est enjouée pendant qu'elle vous fait bondir de votre siège. Merci, John, pour ces titres incroyables." Une édition française de la bande originale de *Creepshow* sera disponible d'ici peu aux éditions SPI Milan...



Comme vous avez tous lu le n° 3, vous savez que **VIDEODROME**, le dernier film de David Cronenberg, risque de ne jamais voir la lueur des projecteurs français. Mais pour se consoler, du moins ceux qui n'ont pas eu la chance de le visionner au Canada ou aux Etats-Unis (et il fallait être rapide), voici que sort la musique du film chez Varèse Sarabande Records (STV 81173). Howard Shore est notamment connu outre-Atlantique pour avoir composé le générique et le fond sonore d'un nombre phénoménal d'émissions de *Saturday Night Live*, qui a vu débuter Jim Henson et connu les pires délires de John Belushi... Mais ici, point d'extravagances musicales, d'orchestre à la recherche du ton juste, la partition de *Videodrome* est exclusivement électronique, réalisée exclusivement au synthétiseur avec l'assistance de quelques boîtes à rythme. Et les lentes pulsations hypnotiques du son vont de pair avec les hallucinations de ce programme vidéo très particulier, se développant aussi loin que possible dans une réalité quotidienne qui prend de plus en plus des allures de cauchemar. Avec "The Slow Burn", Max Renn découvre une facette inconnue de Nicki Brand, un aspect mystérieux qui se dévoile enfin au grand jour. Du couteau à la flamme, il n'y a qu'un pas, tout comme de son émission radiophonique aux délires fascinatoires de Videodrome. "TV or not TV" ponctue les apparitions télévisées du Professeur O'Blivion, théoricien et expérimentateur de l'ère du magnétoscope qui laisse loin derrière lui les balbutiements de Marshall McLuhan. Et fermant la boucle, "Long Live the New Flesh" conclue le film. Où est la ligne de démarcation entre la réalité et la fiction, le tangible et l'imaginaire? Le poste de télévision, ou bien ce que l'on voit sur l'écran? Ou bien tout est-il faux, ou réel? Ou les deux à la fois?? Je ne sais plus. Nicki, je viens à toi...

Lorsque les cinéastes italiens lorgnent du côté des productions américaines pour retrouver leur inspiration défaillante, les musiciens font de même. Le seul problème est qu'ils ne regardent pas ensemble vers un film identique. *1990 Les Guerriers du Bronx* plagie sans aucune honte à la fois *Mad Max 2* et *New York 1997*, Mais Walter Rizzati devait être sourd aux partitions de Brian May ou John Carpenter. Ne voulant malgré tout pas être en reste, et prouvant l'étendue de sa culture cinématographique, il s'attarda assez longuement sur *Excalibur*, et plus particulièrement "Carmina Burana" de Carl Orff. Après tout, où est la différence entre des miliciens à cheval armés de lance-flammes, engoncés dans des armures en plastique, et les preux chevaliers du Roi Arthur, frappant d'estoc et de taille, qui peuplent le film de John Boorman? Le premier qui trouve la bonne réponse gagne une copie de ce disque, **1990 I GUERRIERI DEL BRONX** (Beat Records LPF 062).

DOMINIQUE MONROCQ ■

ROCK

LE CHEMIN DU ROCK

RAMONES
"Subterranean Jungle"
Sire Records Dist. WEA.

U2
"War" Island Dist Phonogram.

LOU REED
"Legendary Hearts" RCA.

VAN MORRISSON
"Inarticulate Speech of the Heart"
Mercury Dist Phonogram.

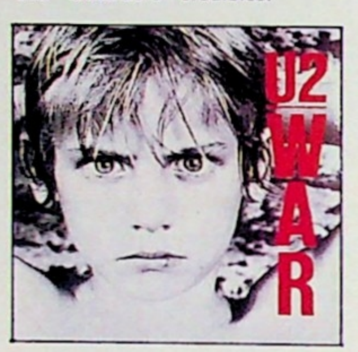
THIN LIZZY
"Thunder & Lightning"
Vertigo Dist Phonogram.

ZZ TOP
"Eliminator" WEA.

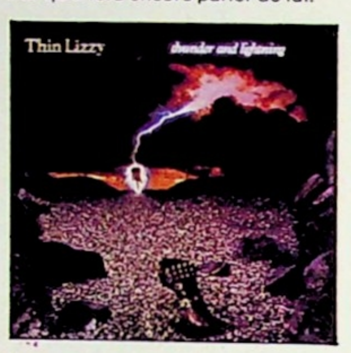
En ce moment se dessine en Angleterre, toujours dans le circuit fertile des pubs, un mouvement naissant, l'humus de la rebellion future, du renouveau énergétique, la Trash Music (Trash comme l'étaient les *New York Dolls*). Ce n'est pas forcément nouveau, les images s'interfèrent, les styles et influences divergent mais l'agitation reprend et les cœurs se remettent à battre. Je lance dès à présent un ultimatum aux poseurs déconnectés, rangez vos apparats de cirque et votre inhumanité, les Hordes de l'Enfer vont ressurgir.
Sont attendus pour ce grand jour, les *Sting-Rays, Milkshakes, Lords of the New Church, London Cow-Boys* et tant d'autres avec qui il faudra compter.
C'est justement en cette difficile période d'apathie et de lassitude que les instigateurs américains de la grande vague de 1976 sortent leur album le plus accompli et le plus percutant. Les **RAMONES** sont de retour avec leur nouveau missile électrique *"Subterranean Jungle"*. Ils ont inventé leur style, celui des crétins speedés auxquels il ne



peut rien arriver de pire que de devenir respectables et propres, et sur ce nouveau disque, les *Ramones* apparaissent encore une fois en tenue de combat traditionnelle (jeans, baskets et perfectos) dans le métro new-yorkais (leur gîte) copieusement graffité comme de coutume. Les titres s'enchaînent les uns aux autres, sans aucune faute de rythme et les trois reprises *(Little Bit o'Soul, I Need Your Love, Time Has Come Today)* s'intègrent si bien à l'ensemble qu'on les croirait pondues par nos quatre génies. La voix de Joey, devenue mûre, constitue désormais un support tangible aux tempos olympiques du groupe. Les enfants chéris du Bronx peuvent prétendre à la gloire qui leur est due avec une évidence plus marquée que sur *"End of the Century"* (produit par *Phil Spector*) ou *"Pleasant Dreams"*. Croyez-moi, les *Ramones* représentent des constantes de l'univers rock ; le vécu de la rue, l'impression de les voir issus d'un comic book de série Z et un rock urgent détenteur de mélodies attachantes en font des "Outsiders" crédibles.



Dans le genre tourmenté et novateur (ou essayant) *Bono* et *The Edge*, les 2 têtes de **U2** démontrent avec leur troisième LP *"War"* qu'ils aspirent à être reconnus. U2 semble fort et presque passionnant, de toute façon, un groupe préoccupé, qui pense que le rock et les chansons ne peuvent peut-être pas arrêter les guerres mais qui se bat malgré tout, est à priori intéressant, surtout si les textes et les musiques sont à la hauteur. C'est ici le cas, en particulier grâce à la beauté et à l'émotion qui émanent de titres tels que *"Sunday Bloody Sunday"*, *"Like a Song"* ou *"Surrender"*. N'oubliez pas de bien photographier l'enfant de la pochette, il représente la colère et l'espoir. Maintenant, jeunes et fringants rockers, passons à la série catastrophe où les vieux font très fort, en particulier **LOU REED** et son *"Legendary Hearts"* dont l'emballage est un horrible patchwork de *Johnny Hallyday* et de *Mad Max*. Casque intégral et gants cloutés sont ici l'apparat d'une galette à l'ennui inaltérable. L'ex-héros new-yorkais rivalise d'insignifiance avec son compère l'Iguane. Lorsque l'on est devenu légendaire par l'outrage et la fureur, on ne peut pas rester crédible avec une image aussi aseptisée que celle du *Lou* d'aujourd'hui. Exit l'Animal devenu domestique, le rock n'a plus besoin de toi. Enfin ! Le jour où Rambo se pamera dans les bras de *Meryl Streep*, qui osera encore croire en lui ?
L'autre vieux, c'est **VAN MORRISSON** et je ne peux même pas admettre en entendant ça que ce soit bien de Van Morrisson dont il s'agisse. Qu'il est difficile de bien vieillir ! Au rayon faits divers, le chef vous propose le testament de **THIN LIZZY**, groupe hard anglais, qui a su pendant longtemps présenter une alternative au hard classique en incorporant aux structures habituelles du genre des rythmes plus fouillés et plus noirs ; la voix chaude et sensuelle de *Phil Lynott* apportant beaucoup au son original du groupe, il y a fort à parier qu'il fera encore parler de lui.



Les trois barbus préhistoriques de **ZZ TOP** poursuivent leur route sur le boogie-rock enflammé du sud avec une constance désarçonnante. Ces gens-là font la même musique depuis des lustres, sans jamais faire un écart et l'on prend toujours autant de plaisir à déguster leurs riffs, une bonne rasade de Cutty Sark calée au fond du gosier. Il ne faut jamais cracher sur ce genre de plaisir.

THE ACTION MAN ■

PINK FLOYD :
The Final Cut
(Pathé Marconi/EMI)

Roger Waters craque... Il perd la boule, lache les pédales, patauge dans la semoule. Un mur, partout, à perte de vue. Où suis-je, où vais-je, dans quel état j'erre ? Il ne sait pas, il ne sait plus... Orphelin, brimé à l'école, castré par sa mère et ses maîtresses, musicien en quête de respectabilité, tout ça était déjà dur à supporter. Mais maintenant, il doit porter le poids écrasant de la réussite de *The Wall* sur ses frêles épaules. Le pauvre. Le malheureux. Et comme si tout cela ne suffisait pas, voici que débarque sans coup férir le petit dernier, *The Final Cut*. La suite, ou presque...
"Dis, maman, pourquoi papa il est pas là ?"
"Dis, maman, pourquoi on a plein de chômage à cause des Japonais ?"
"Dis, maman, pourquoi Maggie Thatcher elle est partie faire la guerre dans le Sud ?"
"Dis, maman, pourquoi on les tue pas tous ceux qui veulent se taper dessus avec la vie des autres ?"
"Dis, maman, pourquoi mon fils il aurait pu aller se faire tuer ?"
"Dis, maman, pourquoi je rêve de bombes atomiques ?"
"Dis, maman..."
"Tais-toi et finis ton dîner. Ensuite tu iras ranger ta chambre. Sinon je ne sais pas où on va mettre tous les millions que tu vas gagner ce coup-ci..."
Cette chronique est dédiée à mon bégonia mort de soif hier.

MRS BROWN ■

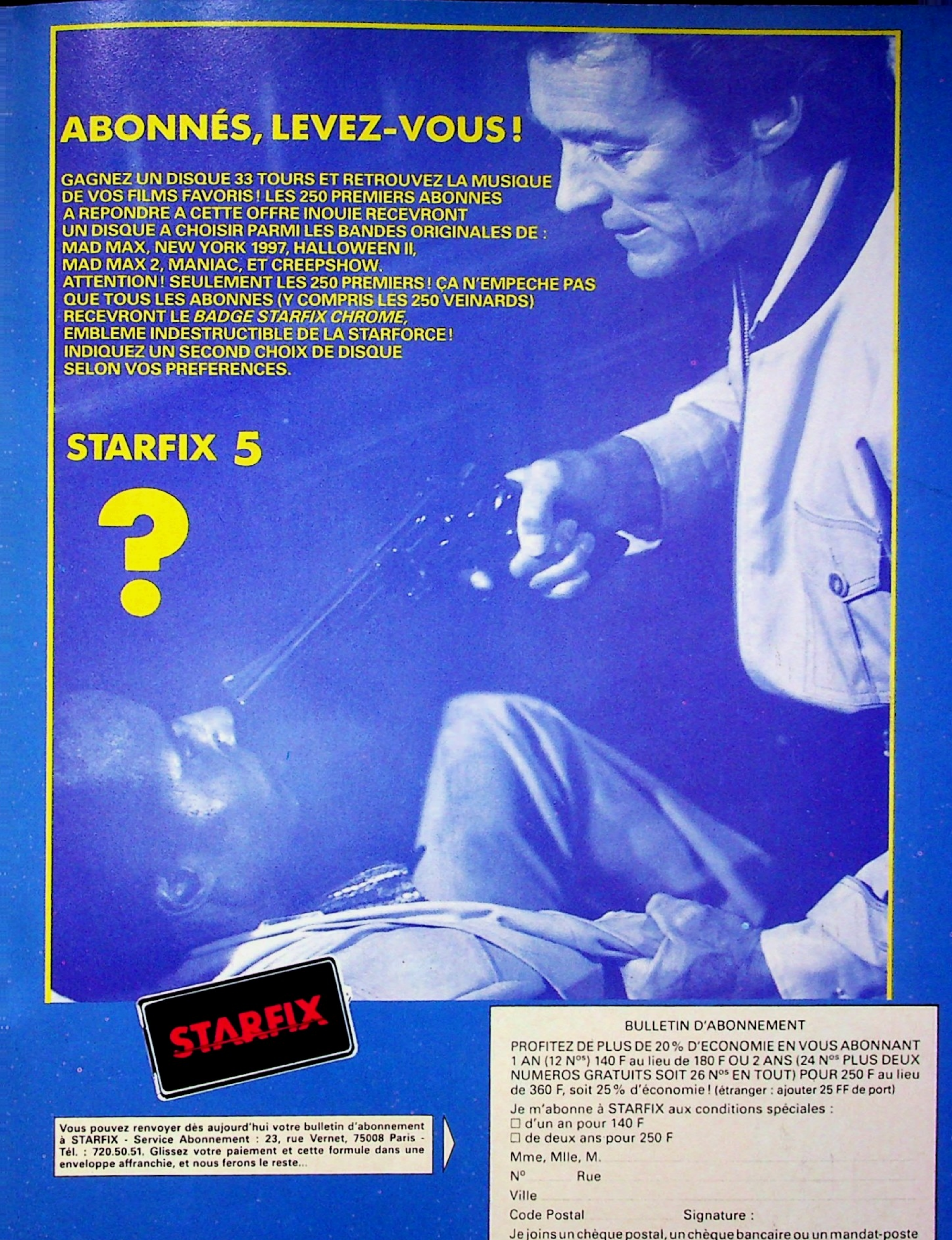
ROXY MUSIQUE
The High Road
Polydor

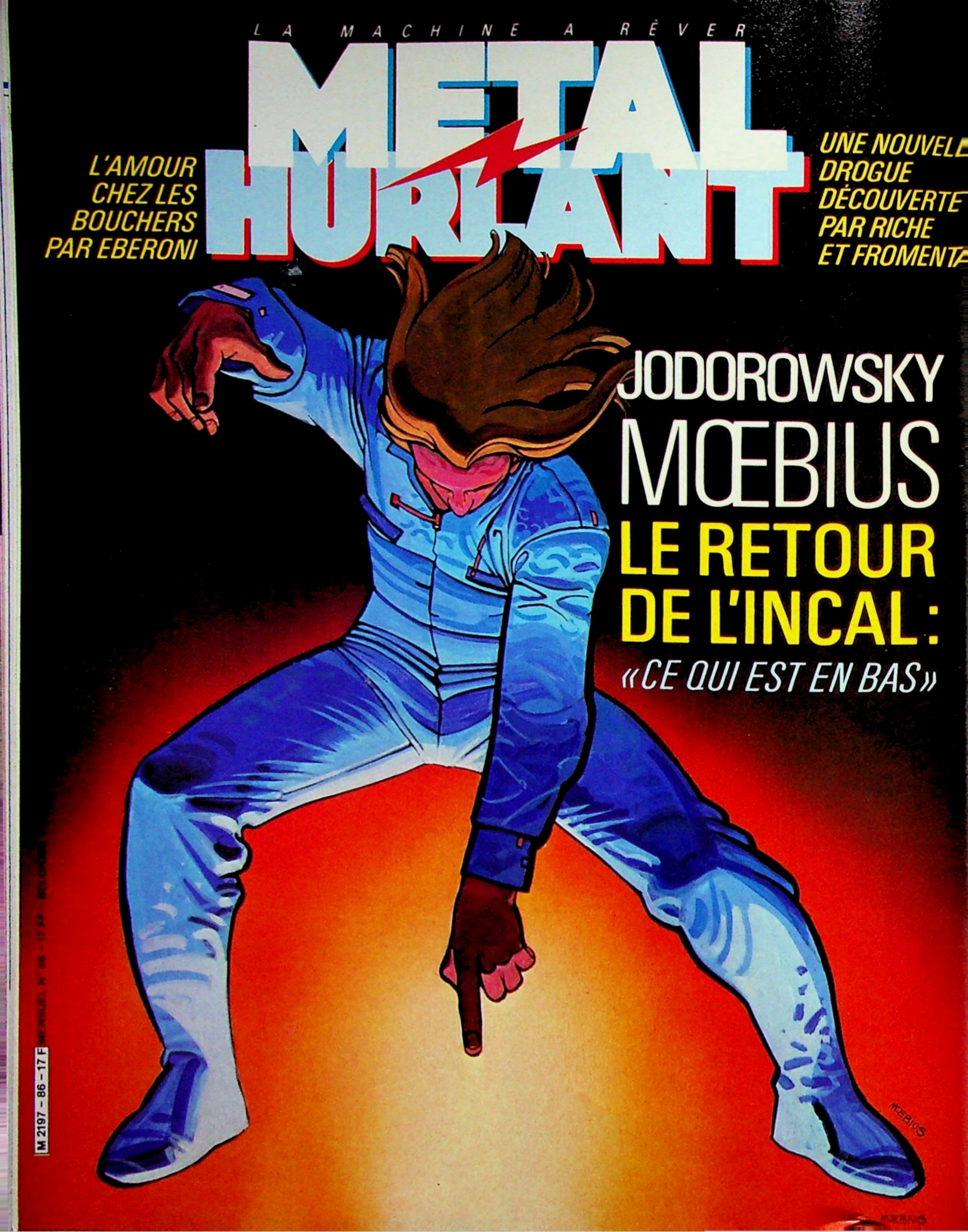
Roxy Music, un nom, un style. Brian Ferry, un mythe, une image. Malgré cela, je dois avouer ma réticence à l'égard des dandys pseudo-décadents et des options musicales du genre Roxy. Jusqu'à présent, leurs disques passaient dans mes conduits auditifs sans susciter un intérêt exceptionnel. Mais alors là, j'en suis sidéré, ce disque en 4 titres et 26 minutes vous plante la tête dans les enceintes jusqu'aux derniers applaudissements (car c'est en public) et vous laisse enfoui au fond de votre fauteuil, les yeux rivés au plafond en répétant sans cesse : "Que c'est beau, mais que c'est beau" avec l'air le plus béat qui soit. On y trouve deux titres de Ferry (Let Me Go, My Only Love) et une reprise de "Like a Hurricane" de Neil Young qui renvoie bien loin les roucoulades poussives de son auteur. Le "Jealous Guy" de Lennon arrache sans peine des larmes au rocker le plus endurci et affirme sans conteste le talent de Ferry. Tout est réuni ici pour marquer l'évidence, on ne peut qu'adorer ce disque ; les glissades sensuelles du sax, les climats tendus, la voix exceptionnellement chaleureuse et envoûtante, les envolées terribles du groupe sur ses refrains (Hurricane) atteignent des paroxysmes d'émotion. On vous l'a déjà dit, il y a tout ce qu'il faut ici pour construire un moment live.



Roxy Music a marqué depuis longtemps de nombreux groupes et la vague désuète des nouveaux romantiques doit beaucoup au look nonchalant et racé du beau Brian. Le drame réside dans le fait que ces niais n'en ont retenu que l'aspect clinquant et mode et l'on peut gager qu'aucun ne parviendra à atteindre la force et l'ampleur déployées sur ce disque. Crevez donc Plumeau Balai et consorts, Roxy c'est dit, vous enterrera tous. Et puis quand Ferry entonne "Jealous Guy" ça me retourne de la même façon que Little Bob lorsqu'il s'empare du "You've lost that Lovin' Feelin" de Spector. C'est vous dire. Allez, je dédie ce disque à mon amie. My Only Love.

THE ACTION MAN ■


ABONNÉS, LEVEZ-VOUS !
GAGNEZ UN DISQUE 33 TOURS ET RETROUVEZ LA MUSIQUE DE VOS FILMS FAVORIS ! LES 250 PREMIERS ABONNES A REPONDRE A CETTE OFFRE INOUIE RECEVRONT UN DISQUE A CHOISIR PARMI LES BANDES ORIGINALES DE : MAD MAX, NEW YORK 1997, HALLOWEEN II, MAD MAX 2, MANIAC, ET CREEPSHOW. ATTENTION ! SEULEMENT LES 250 PREMIERS ! ÇA N'EMPECHE PAS QUE TOUS LES ABONNES (Y COMPRIS LES 250 VEINARDS) RECEVRONT LE *BADGE STARFIX CHROME*, EMBLEME INDESTRUCTIBLE DE LA STARFORCE ! INDIQUEZ UN SECOND CHOIX DE DISQUE SELON VOS PREFERENCES.
STARFIX 5
?
STARFIX
Vous pouvez renvoyer dès aujourd'hui votre bulletin d'abonnement à STARFIX - Service Abonnement : 23, rue Vernet, 75008 Paris - Tél. : 720.50.51. Glissez votre paiement et cette formule dans une enveloppe affranchie, et nous ferons le reste...
BULLETIN D'ABONNEMENT
PROFITEZ DE PLUS DE 20 % D'ECONOMIE EN VOUS ABONNANT 1 AN (12 N^{os}) 140 F au lieu de 180 F OU 2 ANS (24 N^{os} PLUS DEUX NUMEROS GRATUITS SOIT 26 N^{os} EN TOUT) POUR 250 F au lieu de 360 F, soit 25 % d'économie ! (étranger : ajouter 25 FF de port)
Je m'abonne à STARFIX aux conditions spéciales :
☐ d'un an pour 140 F
☐ de deux ans pour 250 F
Mme, Mlle, M.
N° Rue
Ville
Code Postal Signature :
Je joins un chèque postal, un chèque bancaire ou un mandat-poste de


LA MACHINE A RÊVER
METAL HURLANT
L'AMOUR CHEZ LES BOUCHERS PAR EBERONI
UNE NOUVELLE DROGUE DÉCOUVERTE PAR RICHE ET FROMENTAL
JODOROWSKY
MŒBIUS
LE RETOUR DE L'INCAL:
«CE QUI EST EN BAS»
M 2197 - 86 - 17 F
MŒBIUS

TED BATES

EAU DE SAVANE. L'APPEL DES GRANDS ESPACES SAUVAGES.



RENÉ CHATEAU VIDÉO présente

ALAIN DELON

